LOUISE ATTAQUE ★ PIXIES ★ LARKIN POE ★ MANSET

RollingStone

FRANCE

STAND UP

Ricky Gervais "Ne vous indignez plus"

ROLLING STONE *INTERVIEW*

Jean-Michel Jarre L'empire des sons

REMIX DE REVOLVER

THE BEATLES

Réinventer le futur

Le making of, par Giles Martin

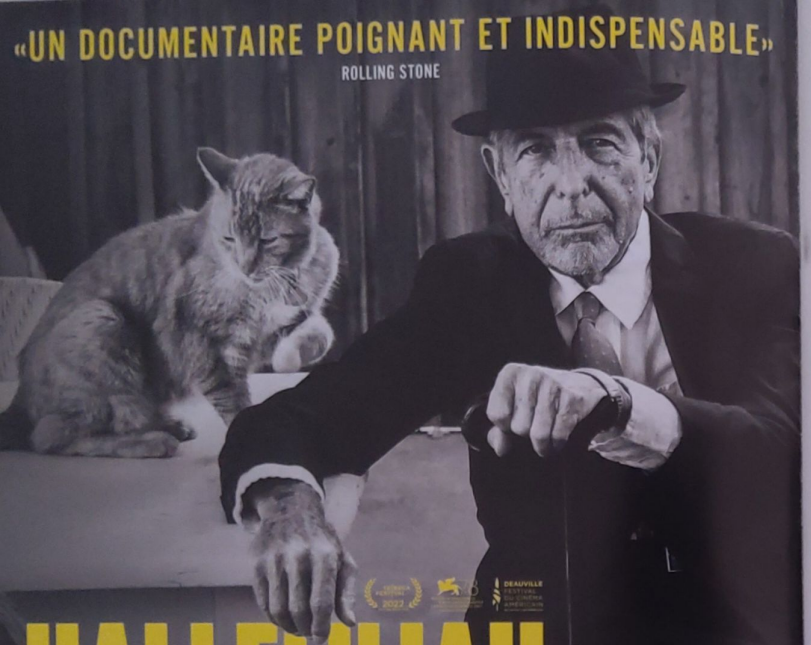
ÉTATS-UNIS

La grande bataille de la loi "climat"

+

Hermanos Gutiérrez
François Bausch
Richard Ford
Weyes Blood
Roy Orbison

«UN DOCUMENTAIRE POIGNANT ET INDISPENSABLE»
ROLLING STONE



HALLELUJAH
LES MOTS DE LEONARD COHEN
UN FILM DE DAN GELLER & DAYNA GOLDFINE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

LE FIGARO rockfolk RollingStone inter

SONY MUSIC accompagne la sortie du film avec une anthologie inédite de la musique de Leonard Cohen, disponible en CD, double vinyle et en digital le 14 octobre.

Écoutez HALLELUJAH & SONGS FROM HIS ALBUMS

Sommaire

RS
NUMÉRO 147
Novembre 2022

72
Louise Attaque
Après avoir fêté ce printemps les 25 ans de son premier album, dont le succès commercial demeure inégalé dans le rock français, le groupe sort son cinquième opus, qui retrouve les accents bruts et orchestraux de ses débuts discographiques.
Par Éric Delon

50
Richard Ford
Du Mississippi au Montana en passant par le New Jersey, il est l'un des grands conteurs de la middle class américaine. Et, face aux dérives gouvernementales de son pays, s'assume comme un écrivain militant. Entretien.
Par Sophie Rosemont

66
Manset
Avec son nouvel album, *Le Crabe aux pinces d'homme*, l'éternel voyageur solitaire montre un chanteur, auteur et compositeur lyrique et poétique.
Par Philippe Barbot

PHOTO DE HÛE DE FONTENAY

Sommaire

Cahier spécial

Jean-Michel Jarre

Le compositeur sort un nouvel album, *Oxymore*, hommage à Pierre Henry, l'un des grands pionniers français de la musique électronique. Cet innovateur sonore a adapté ses compositions aux nouveaux modes d'écoute. Parallèlement, il donne rendez-vous à Oxyville, dans le metaverse.

Par DENIS ROULLEAU

Le Mix

INTERVIEW

13 **Pixies**
Définitivement installés dans leur nouvelle ère, les Bostoniens étoffent leur discographie d'un huitième opus plein de sagesse.
Par ANTOINE SERRURIER

PROFIL

16 **Larkin Poe**
Rebecca et Megan Lovell s'inscrivent dans la lignée des grandes fratries du hard blues rock sudistes.
Par SACHA REINS

BEAU LIVRE

26 **François Busnel**
Le journaliste-cinéaste raconte, dans un ouvrage, les coulisses de son film hommage à Jim Harrison.
Par BELKACEM BAHLOULI

Magazine

ÉTATS-UNIS

46 **La grande bataille de la loi climat**
Le succès de l'Inflation Reduction Act dépend désormais d'une défense efficace contre les lobbyistes...
Par JEFF GOODELL

EN COUVERTURE

56 **Revolver remixé**
Au printemps 1966, les "Fab Four" investissent les studios EMI pour enregistrer un album qui va révolutionner son époque. Son remix, signé Giles Martin, constitue l'un des temps forts de cette fin d'année.
Par ALAIN DOUVRION

Rubriques

Éditorial	5
Ours	6
Courrier	8
Playlist	12

Guide

Musique

NEIL YOUNG

75 **Journal intime**
Une ode à la nature fiévreuse et méditative, produite par Rick Rubin.
Par ALAIN DOUVRION

TRÉSOR ENTERRÉ

84 **Colleen Rennison**
La Canadienne à la voix blues-soul est une artiste totalement à part dans l'industrie du disque.
Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE

86 **Oh! Pretty Woman**
Le "Caruso du rock" signe, en 1964, le tube de l'année, qui connaîtra une seconde carrière en 1990, à la faveur d'une BO.
Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Marilyn**
Louison s'est inspirée du livre de Michel Schneider pour rendre un hommage très réussi à l'icône des sixties.
Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Stephen King**
Le maître de l'horreur passe au roman noir et signe son meilleur livre depuis des années.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Jamie Lee Curtis**
La légende nous explique pourquoi elle n'aime pas donner de conseils...

En couverture

The Beatles
par **Robert Whitaker**

Édito

"L'Amérique peut se diviser encore plus qu'elle ne l'est déjà, l'élection de Donald Trump ayant largement contribué à fragiliser son semblant de cohésion."
RICHARD FORD

Par BELKACEM BAHLOULI

Successions

CE MOIS-CI, Darryl Jones, le célèbre remplaçant de Bill Wyman à la basse chez les Rolling Stones, célèbre ses trente ans au sein du "plus grand groupe de rock'n'roll du monde". Et si Ronnie Wood a succédé à Mick Taylor, qui lui même héritait de la position de Brian Jones, Steve Jordan, le nouveau batteur, adoubé par feu Charlie Watts, est lui en poste depuis un an. Et cela ne pose aucun problème au vu du succès de la tournée 2021-2022, commencée à l'automne dernier aux États-Unis puis arrivée en Europe au début de l'été.

Pourtant, la question de la succession se pose toujours et se posera longtemps, certains groupes n'ayant pas réussi à dépasser la disparition ou le départ d'un de leurs membres. Comme Led Zeppelin, qui enverra un communiqué de presse quelques semaines après le décès de son batteur, John Bonham, expliquant que seule la combinaison des quatre éléments pouvait former un véritable Led Zeppelin, et changer un seul maillon de cette chaîne casserait le son et la créativité du groupe. C'est l'un des très rares cas où lorsqu'un seul élément de la chaîne se casse, tout s'écroule. La question est différente pour les frontmen, ainsi de Nirvana qui n'a pas survécu à la mort de Kurt Cobain, ou de Joy Division, à celle de Ian Curtis. Queen cherchera un arrangement, sans convaincre réellement, que ce soit avec Paul Rodgers ou Adam Lambert.

Quant à Depeche Mode, ils ont livré leur réponse en direct lors de la conférence de presse donnée le 10 octobre dernier, à Berlin, annonçant leur nouvel album et la tournée mondiale qui s'ensuivra : *"Fletch a toujours été considéré comme le ciment du groupe*, a alors expliqué Martin Gore. *Il aurait été impensable pour lui de penser que sa mort aurait provoqué la fin du groupe."* D'autant plus, a-t-on appris, que l'album était déjà en préproduction : *"Nous n'allons pas remplacer Fletch ; il n'y a aucune raison de le remplacer*, a martelé Dave Gahan. *Ce serait impossible. Il n'y a eu qu'un seul Fletch, c'est sûr."* Aujourd'hui, de Lynyrd Skynyrd aux Who, les groupes continuent de maintenir leur "trademark" vivante le plus possible... de peur d'être détrônés par les cover bands ? Nul ne le sait, mais la soif d'applaudissements de Mick Jagger ou de Roger Daltrey, elle, restera quoi qu'il arrive. Surtout pour défendre de tels répertoires.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS :
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

MAGAZINE

Jean-Michel Jarre au Paris Audio Video Show

Pour présenter son nouvel album, *Oxymore*, Jean-Michel Jarre sera au Paris Audio Video Show, le salon de hi-fi parisien qui se tiendra les 5 et 6 novembre prochains au Palais des Congrès de Paris. Ce disque unique, enregistré en multicanal, sera à l'écoute sur le site du salon dans des conditions optimales. Rappelons que Jarre a composé chaque partition destinée à chaque piste, pour une expérience musicale immersive exceptionnelle et unique. Ce sera une occasion originale de découvrir cet opus remarquable et novateur.

RollingStone FRANCE

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF — Belkacem Bahlouli
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION — Stéphane Chaumet
RÉDACTEUR-GRAPHISTE — Monika Jakopetrevska

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE — Alma Rota

RÉDACTION — 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. — 0144397820

redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, MATHIEU DAVID, ÉRIC DELON, RENAUD DELY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRETET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLET, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, ANTOINE SERKURIER, SYLVÈRE VINCENT, FRANCIS ZEGUT.

FABRICATION — Anne-Lise Gonnet
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR — SALES@ROLLINGSTONE.FR

ADMINISTRATION ET GESTION — 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris
TÉL. — 0144397820
PRÉSIDENT — Michel Birnbaum

SERVICE DES VENTES — À Juste Titres
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. — 0488151241

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements

OFFRE VALABLE JUSQU'AU 30 NOVEMBRE 2022, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
SERVICE CLIENT : RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETIN PAGES 34-35
1 AN PAPIER SEUL : 65 € - 1 AN MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 114,80 €
1 AN PAPIER + NUMÉRIQUE (MENSUEL + HEBDO) : 145 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO — Jay Penske
CHIEF OPERATING OFFICER — George Grobar
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET — Debashish Ghosh
ASSOCIATE VICE PRESIDENT-INTERNATIONAL MARKETS — Gurjeet Chima
ASSOCIATE DIRECTOR INTERNATIONAL BRAND & PARTNERSHIP OPERATION — Francesca Lawrence
MANAGER, INTERNATIONAL BRAND PARTNERSHIPS — Erin Livingston

Rolling Stone USA

CHIEF EXECUTIVE OFFICER — Gus Wenner
EDITOR IN CHIEF — Noah Shachtman
EXECUTIVE EDITOR — Sean Woods
LISA TOZZI — Digital Director
CREATIVE DIRECTOR — Joseph Hutchinson
DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT — Catriona Ni Aolain

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

COPYRIGHT © 2022 BY ROLLING STONE IS OWNED AND PUBLISHED BY PENSKE MEDIA CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED. REPRODUCTION IN WHOLE OR IN PART WITHOUT PERMISSION IS PROHIBITED. THE NAME ROLLING STONE AND THE LOGO THEREOF ARE REGISTERED TRADEMARKS OF PENSKE MEDIA CORPORATION, WHICH TRADEMARKS HAVE BEEN LICENSED TO POSITIVE MEDIA.

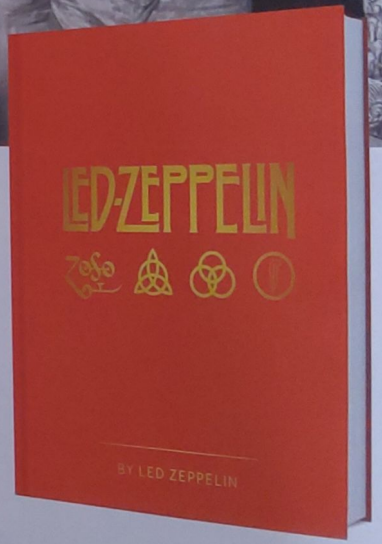
© COPYRIGHT ROLLING STONE FRANCE 2022
ROLLING STONE EST UN MAGAZINE ÉDITÉ PAR RS FRANCE SAS SOUS LICENCE DE ROLLING STONE, LLC, FILIALE DE PENSKE CORPORATION

ROLLING STONE N° 147 - MENSUEL, NUMÉRO DE NOVEMBRE 2022. ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1000 EUROS. RCS PARIS 879 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION: 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS. TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : DERNIER TRIMESTRE 2022. DIFFUSION : M.J.P. NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071. IMPRIMÉ PAR IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE, SQUARE BERTHELOT, 60200 COMPIÈGNE. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.
© 2022/RS FRANCE
CE NUMÉRO CONTIENT UN CAHIER DE 8 PAGES SPÉCIALES

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR ROLLING STONE EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS FOURNISSEURS EST CONFORME DE PAPIERS CONTRÔLÉS PEFC, ISSUES DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

LE PREMIER ET LE SEUL LIVRE ILLUSTRÉ OFFICIEL DU GROUPE, FRUIT D'UNE COLLABORATION ENTRE JIMMY PAGE, ROBERT PLANT ET JOHN PAUL JONES, AVEC UNE ICONOGRAPHIE EXCEPTIONNELLE DE PLUS DE 700 IMAGES.



Glénat
www.glenat.com

"Le coup de jeune est passé. Après Coldplay et Muse, retour à l'éternel, Leonard Cohen. On ne peut pas dire que vous écriviez souvent des articles sur cet artiste totalement atypique. On lui doit beaucoup et votre hommage est surprenant."

BERTRAND (PAR E-MAIL)

Grands lettrés

J'ai suivi vos conseils et me suis procuré les ouvrages des auteurs "rock" recommandés dans votre dernier numéro. Et vous aviez raison : les bouquins de Dicale, Garnier et Gardinier sont indispensables et les traitements, originaux – bien que Garnier, trop rare, se distingue particulièrement avec sa série d'anecdotes.

ÉRIC (PAR E-MAIL)

Jann Wenner

Quelle vie quand même. Une vie entière au service du rock... L'extrait publié sous forme de bonnes feuilles dans votre dernier numéro m'a rappelé combien l'essence même de ce journal est non pas la complicité entre les journalistes et les artistes, mais cet art d'aller chercher loin des réponses passionnantes. Wenner ne fait pas exception à la règle. Je regrette cependant que l'ouvrage ne soit pas disponible en français – un jour peut-être ? – tout comme le sous-titrage de l'interview vidéo menée par Bruce Springsteen avec le vénérable patron de *Rolling Stone*, le jour même de la sortie de ses mémoires, qui devait dire des choses bien plus intéressantes que ce qui en a transpiré dans la presse ici... BERGE (PAR E-MAIL)

The 1975

Passé totalement à côté. Je trouvais que le chanteur, quelles que soient les raisons, en fait toujours trop. Et sur ce nouvel album, que commente donc Matty Healy lui-même dans vos pages, je n'y ai vu que vide sidéral et manque d'idées... On ne peut pas dire que ça ne sonne pas, mais, très honnêtement, difficile de comprendre sa démarche, si toutefois il y en a une...

CLAIRE (PAR E-MAIL)

Tamino

Alors, sur vos conseils, je me suis penché sur le cas de Tamino, le "songwriter" belgo-égyptien, que je ne connaissais pas. Je me méfie toujours des garçons trop beaux. Et bien pour reprendre La Fontaine, le ramage se rapporte au plumage et, ce qu'il fait, c'est très largement au-dessus de ce qu'on entend dans le style folk rock que j'affectionne. Bien joué... CAROLINE (PAR E-MAIL)

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION

REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

elipson

PARIS AUDIOVIDEO SHOW 2022
EXPOSANT
5 & 6 novembre 2022

HAUTEMENT MUSICALE & Vintage

Découvrez notre gamme Heritage et nos dernières nouveautés lors du salon

HERITAGE XLS11 - XLS15
www.elipson.com

ear ★★★★★ | WHAT Hi-Fi? | AUDIO VIDEO | AV.NU

Retrouvez-nous salles 341 (Hi-Fi) et H30 (Home Cinéma)

Bruce Springsteen, *soul brother*

Une cover incendiaire de "Do I Love You (Indeed I Do)" de Frank Wilson; un clip vintage en diable, le look de Bruce Springsteen assorti; un décor de télévision très 1960; un backing surnuméraire avec section de cuivres, cordes, choristes et faux public télé. Cet extrait est tiré de son prochain album, dont la sortie est annoncée pour le 11 novembre. "*Après* Letter to You, *et pendant le confinement, je suis allé dans mon studio pour enregistrer une musique que je n'avais pas composée mais que je rêvais de jouer, chose que je n'avais plus faite depuis les* Seeger Sessions", explique Bruce dans cette courte vidéo postée sur YouTube.

Côté orchestration, le Boss s'est inspiré du son Stax-Motown, prenant la route traversant tout le Midwest, de Memphis à Détroit. L'album comprend quelques invités, notamment Sam & Dave, Sam Moore, ainsi que les E Street Horns, des arrangements de cordes signés Rob Mathes, et des chœurs composés de Soozie Tyrell, Lisa Lowell, Michelle Moore, Curtis King Jr., Dennis Collins et Fonzi Thornton et, enfin, Ron Aniello à la production. "*Sans m'en rendre compte*, explique le Boss, *j'ai compris que je tenais là un nouvel album centré sur des classiques de la soul*", à la fois obscurs et connus, sortis entre les années 1960 et les années 1980. Ce nouvel opus tire son titre, *Only the Strong Survive*, de la chanson de Jerry Butler, sortie en 1969. Alors qu'un second morceau, "Nightshift", des Commodores, arrive sur les plateformes au moment où nous mettons sous presse, on notera que la pochette de l'album indique "Covers Volume 1", induisant que d'autres disques de ce type pourraient voir le jour…

Photographie de Danny Clinch | 11

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Bruce Springsteen
"Do I Love You (Indeed I Do)" (Columbia/Sony)
Quoi de plus noble pour Bruce que de se frotter à l'âge d'or des labels Motown et Stax. "Do I Love You (Indeed I Do)", de Frank Wilson, est une reprise de premier choix du "Boss", dans le rôle du soul man qu'il a toujours rêvé d'être : gravez ces deux mots sur ma tombe, ça m'ira très bien.

2. Neil Young & Crazy Horse
"Love Earth" (Reprise/Warner)
Plus calme, mais tout aussi engagé, Neil Young continue son combat pour que chacun prenne soin de Mère Nature. Cette fois, pas de chevauchée débridée avec Crazy Horse, mais une ballade bucolique au gré d'un paysage idyllique, que le "Loner" glorifie sous la houlette du producteur de légende, Rick Rubin.

3. Smashing Pumpkins
"Beguiled" (BMG)
Tout en riffs lourds, le puissant "Beguiled" est l'entrée en matière de *Atum*, un nouvel opéra rock en trois actes dans la lignée des grandes œuvres mélancoliques du groupe. Chacun sait que Billy Corgan n'est jamais aussi bon que quand il a toute la place pour exprimer sa démesure.

4. Buddy Guy
"I Let My Guitar Do the Talking" (Silvertone/RCA/Sony)
Place aux réjouissances funky, Buddy Guy imprime sa légende sur le titre d'ouverture du 34e album. Le blues ne saurait mentir depuis soixante ans, quand le p'tit gars de la Louisiane a rejoint Sweet Home Chicago. De la part du dernier des pionniers à encore chanter l'avènement du blues électrique, c'est précieux !

5. Steve Earle & The Dukes
"Mr. Bojangles" (New West Records)
Sur tout un album, Steve Earle rend hommage à Jerry Jeff Walker, l'auteur de "Mr. Bojangles", l'histoire d'un danseur de claquettes rencontré une nuit en prison. Cette chanson est dans le top de ma playlist de tous les temps, sans que je sache que le "Hardcore Troubadour" avait été un proche de l'impétueux Jerry Jeff.

6. Jonathan Jeremiah
"Restless Heart" (PIAS)
Le bouleversant chanteur de la scène indie soul britannique, Jonathan Jeremiah, possède un grain de voix rugueux parfait pour se nicher dans les grandes orchestrations satinées. Sous les influences de Curtis Mayfield et de Marvin Gaye, son cœur agité est avant tout soucieux des inégalités sociales à combattre.

7. Elliott Murphy
"Hope (In Your Eyes)" (Blue Rose)
Elliott Murphy est un songwriter prolifique ! Désormais produit par son fils, Gaspard, dans le home studio familial, chaque chanson écrite de sa plume poétique est un passage de relais. "Hope (In Your Eyes)", rodé sur scène depuis la sortie du confinement, délivre une note d'espoir pour les nouvelles générations.

8. Gaz Coombes
"Don't Say It's Over" (Hot Fruit/Virgin)
Déjà dix ans de carrière en solo pour Gaz Coombes, mais il restera à jamais le leader de Supergrass, groupe phare de la britpop. Ses albums perso sont autant d'œuvres mélancoliques aux mélodies accrocheuses. Savamment orchestrée, "Don't Say It's Over" convoque toute sa sensibilité pour raconter l'histoire d'un amour cabossé.

9. Miraculous Mule
"O' Death" (Juke Joint 500)
On met la musique qui fait peur. "O' Death" n'a besoin de rien d'autre que la voix grave d'Alex Louise Petty pour faire ressentir l'émotion de ce gospel d'outre-tombe. Le temps de ce traditionnel a cappella, Miraculous Mule se rapproche au plus près de son obsession pour le blues primitif des prédicateurs.

10. Hey Hey My My
"High Life" (Vietnam)
Démarrage en trombe sur un bon riff de guitare garage pour ensuite s'envoler vers une atmosphère aérienne, "High Life" est une pépite pop folk. Au croisement des influences revendiquées, entre Neil Young et les Pixies, le tandem des deux Julien honore le nom de Hey Hey My My de nouveau réactivé.

© BEN RAINES/GETTY IMAGES

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Pixies
Back To Black

Définitivement installés dans leur nouvelle ère, les Bostoniens étoffent leur discographie d'un huitième opus plein de sagesse, et persistent à tromper le monde. **Par ANTOINE SERRURIER – Photo de TRAVIS SHINN**

QUI AURAIT PU MISER sur une telle longévité de la part des Pixies, près de dix ans après leur reformation ? Plus encore, qui aurait cru que son cerveau, Charles Michael Kittridge Thompson IV, prendrait de nouveau le temps de décrypter son infatigable créativité aux médias, après avoir longtemps boudé ou saboté l'exercice ? Certainement pas le chanteur himself, qui ne manque pas de nous le rappeler avec malice : *"Je ne suis pas mécontent de faire tout ça depuis chez moi. Au moins, je peux peindre tranquillement entre les interviews !"*, lâche-t-il, taquin, entre deux poignées de pistaches. Pourtant, derrière ses airs railleurs, force est de constater que le doyen de l'alt-rock semble assagi. Son confinement ? Il l'a vécu en toute quiétude, loin de la musique : *"Je me suis occupé de mon jardin, de mes poules et, bien sûr, de mes enfants. Quand tu as l'impression que c'est*

→ PIXIES

"l'apocalypse autour de toi, le mieux est de retourner à l'essentiel." Un état d'esprit que notre hôte s'avère aussi avoir adopté sous son alias de Black Francis, à l'aube de l'élaboration de *Doggerel*, le huitième effort de sa cultissime formation : *"Quand nous avons débuté avec les Pixies, nous avions à peine 20 ans. Nous faisions ça pour nous amuser et jouer notre putain de musique devant des gens ! Là est l'essence même de cet art. Il ne faut jamais l'oublier. Pendant la conception de* Doggerel, *j'ai réalisé que je prenais toujours autant de plaisir à jouer au sein de ce groupe, même plus de trente-cinq ans après sa création. Peu importe la manière dont nous sonnons aujourd'hui, notre passion insouciante est toujours intacte."*

Le natif de Boston ne pouvait pas mieux décrire le sentiment qui traverse à l'écoute de cette nouvelle galette, la quatrième de l'ère post-Kim Deal. S'il se mute ici au gré de flâneries folk lugubre ou lounge pop, l'ADN de la bande reste inébranlable. La basse gouverne bien souvent le navire ("Nomatterday"), les paroles de Black Francis côtoient le surréalisme ("Dregs of the Wine"), les guitares pénètrent l'âme ("There's a Moon On"), les harmonies vocales hantent jusqu'au bout de la nuit ("Haunted House"). Tout est à la fois neuf et familier, comme dans une maison de famille fraîchement rénovée : *"Il faut se rendre à l'évidence : nous n'évoluons plus dans un environnement punk et underground aujourd'hui. L'époque où nous répétions dans des garages avant de jouer dans des petits clubs le jeudi soir est derrière nous. Mais il n'y a rien de mal là-dedans. Au contraire, cela nous permet d'arpenter des terrains musicaux bien différents, plus matures. Notre producteur, Tom Dalgety, travaille désormais avec nous depuis trois albums. C'est lui qui a permis de rendre l'ensemble plus consistant et harmonieux, en agissant comme un organe central. Nous, on se contentait de jouer comme on l'a toujours fait, à la Pixies."*

Enregistré dans le Vermont, dans le spacieux studio Guilford Sound nappé de neige, *Doggerel* a été façonné façon puzzle, parmi un large choix de compositions sorties tout droit du système limbique de son leader.

Une première pour le quartet du Massachusetts : *"Ce n'est clairement pas dans mes habitudes, même si je me rappelle avoir pondu pas mal de titres pour* Doolittle. *Mais cette fois-ci, j'ai bien dû envoyer une quarantaine de démos au reste du groupe avant d'entrer en studio. Avec la pandémie, nous ne nous étions pas vus pendant deux ans. Il fallait revenir avec de la matière, des idées, des concepts à explorer. Peu importe si tout n'était pas exploitable, ça nous a donné une dynamique à suivre. Je suis particulièrement fier de ce disque pour cette raison."* Son nom ? Le douze-titres ne l'empreinte pas au premier élan des fougueux Irlandais de Fontaines D.C., mais bien à un poème éclopé d'un certain George Hanger : *"Dans la vieille littérature anglaise, le mot 'doggerel' était utilisé pour qualifier un petit poème assez bancal ou mal écrit. Il y avait donc un côté comique et autodérisoire à choisir ce nom pour l'album. Mais pour être un peu plus précis, ce titre renvoie aussi à l'histoire de George Hanger, fils du politicien anglais et 1er baron Coleraine, Gabriel Hanger. Il a écrit un drôle de doggerel qui m'a particulièrement touché, et que je chante en ouverture de la conclusion éponyme."* Poésie fragile, trompe-l'œil rock viscéral, *Doggerel* fait rebattre le cœur de la seconde vie des Pixies, qu'on espère encore longue et pleine de surprises. ●

Joey Santiago, Black Francis, David Lovering et Paz Lenchantin au festival End-of-the Road, le 3 septembre dernier

© SAMUEL GRAULEY

À SAVOIR

ATTENTION DANGER

Black Francis est-il du genre inquiet ? *"Bien sûr, il n'y a rien de rassurant à vivre à notre époque. J'en parle avec le groupe, et j'aime leur lire quelques passages du* Manifeste de la montagne sombre, *de Paul Kingsnorth et Dougald Hine. Il s'intéresse à l'effondrement de notre civilisation."*

CONTROL FREAK?

Le songwriter était du genre à tout vouloir contrôler, cette manie lui a passé ? *"Rien ne sert d'utiliser son énergie à vouloir tout contrôler. Laisser de la place aux autres, c'est donner l'opportunité à leur énergie créative de s'exprimer de la meilleure des manières."*

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

Another Brick In The Wall

ON NE DÉCOUVRE PAS la grande gueule et l'ego surdimensionné de Roger Waters, persuadé de mettre fin à Pink Floyd en abandonnant le groupe en 1985 après un album bâclé, *The Final Cut*, post-scriptum de *The Wall* sous-titré *"A Requiem for the Post-War Dream by Roger Waters, Music by Pink Floyd"*. La suite a été cruelle, mais il s'en est finalement bien sorti, en revendiquant *The Wall* pour lui seul, malgré le sommet gilmourien "Comfortably Numb". Il pousse le bouchon sur les affiches de sa "première tournée d'adieu" du printemps 2023 en s'affirmant "le créateur" de *The Dark Side of the Moon*, *Wish You Were Here* et *Animals*. Ce n'est pas exactement faux, mais ce que cela laisse entendre l'est : certes il en est le parolier, et compositeur de certains morceaux, mais les deux premiers doivent leur musicalité, leur âme, à Rick Wright et David Gilmour. Waters assume le concept orwellien du troisième, actuellement réédité et remixé, largement composé de titres déjà joués pendant la tournée "Gini Pink Floyd" de *Dark Side*, en 1974, "Raving and Drooling" et le lennonien "You Gotta Be Crazy", abandonnés et re-fourbis avec de nouvelles paroles, "Sheep" et "Dogs".

NOSTALGIE
Roger Waters, qui vient de lancer sa tournée d'adieu à la scène, est plus en roue libre que jamais, et s'aveugle de ses propres dogmes et de son ego – bad – trip.

On s'était habitué à son révisionnisme. Mais voilà Waters déchaîné. Contre le *Globe and Mail*, qui a eu l'outrecuidance de chroniquer les concerts de Drake et de The Weeknd (toronto, comme le quotidien) plutôt que les siens. *"Je ne sais pas de qui il s'agit*, affirmait-il. *Avec le respect que je leur dois, je suis bien, bien plus important qu'ils ne le seront jamais."* Plus durable, mais ça n'est pas à lui d'en préjuger. Ç'aurait pu n'être qu'une diatribe de rockstar, comme Dylan, Lennon, Robert Smith, Morrissey ou Liam Gallagher nous y ont accoutumés. Mais sur CNN, interviewé par le journaliste et fan du Floyd, Michael Smerconish, l'auteur du misanthrope "Pigs" traitait Joe Biden de "criminel de guerre". La raison ? *"Il jette de l'huile sur le feu en Ukraine au lieu de pousser Zelensky à négocier."* Pourquoi cette posture ? Quand même pas pour emmerder Gilmour dont la belle-fille sur Facebook à la Première Dame, Olena Zelenska, la priant de *"persuader son mari d'accepter un cessez-le-feu et d'arrêter le massacre"*, il ajoutait après les commisérations d'usage en réponse à l'interview de cette dernière à la BBC : *"Quand vous demandez à l'Occident de soutenir l'Ukraine en fournissant de l'armement, je crains que vous ne soyez tragiquement à côté de la plaque. L'intérêt de Washington est que cette guerre soit la plus longue possible."* Pour les "Masters of War", certainement. L'étonnant, c'est que Waters, dont la terrible critique sociale, de "Money" à "Welcome to the Machine", de "The Fletcher Memorial Home" à "Perfect Sense", a toujours fait mouche, se laisse aveugler par son marxisme constituant et se refuse à condamner la Russie par on ne sait quelle nostalgie (ou quel intérêt), comme une partie de la gauche française, même pas toujours extrême. Comme si *The Wall* n'était jamais tombé. ●

© IAIN TOSKA/DIGITAL FIRST MEDIA/EAST BAY TIMES VIA GETTY IMAGES

PROFIL

Larkin Poe
Band of Sisters

Rebecca et Megan Lovell s'inscrivent dans la lignée des grandes fratries du hard blues rock sudistes.

Par SACHA REINS

QUAND ON SE RETROUVE face à Rebecca et Megan Lovell, deux jeunes trentenaires ravissantes, souriantes et gracieuses, presque fragiles d'apparence, il est difficile d'imaginer qu'elles forment un des groupes de hard blues les plus agressifs du moment. On les imaginerait plus dans un duo folk. Mais après les avoir vues mettre le feu à une salle parisienne il y a quelques mois et aussi visionné quelques vidéos de concerts, on a compris pourquoi, aux États-Unis, elles sont surnommées *"the Allman Brothers little sisters"*. Un qualificatif qui peut être assez lourd à porter. *"Très lourd, en effet, mais d'une certaine manière nous avons été adoubées par Warren Haynes* [le dernier guitariste de l'ABB, ndlr], *qui nous a souvent engagées pour assurer ses premières parties. La difficulté fut ailleurs. Je ne dirai pas que le monde de la musique est plus difficile parce que nous sommes des filles,* poursuit Rebecca, *mais il y a toujours une certaine résistance à vaincre pour être prises sérieusement comme musiciennes. Mais nous sommes de moins en moins regardées comme une anomalie. Nous tournons depuis quinze ans, à l'époque il n'y avait pas beaucoup de filles dans le circuit. Mais en tant que duo féminin jouant du rock, nous avons réussi à gagner le respect."*

Originaires de Calhoun, en Géorgie, mais aujourd'hui installées à Nashville, elles ont commencé leur périple musical en jouant de la musique classique. Piano et violon. Même si elles sont ravies d'avoir ainsi appris à lire la musique, elles ont compris très rapidement que ce n'était pas du tout leur... avenir ! Dès 2005, encore teenagers, elles forment leur premier groupe, les Lovell Sisters, avec leur sœur aînée, Jessica. Elles jouent principalement du bluegrass, enregistrent deux albums indépendants mais se séparent en 2009, pour se reformer, juste en duo, l'année suivante. *"Il n'y a pas eu de désaccord avec Jessica, mais la vie en tournée, toujours sur la route, ne correspondait pas à ce qu'elle souhaitait"*, expliquent-elles."

Elles fondent donc Larkin Poe, revendiquant avec ce nom une lointaine filiation avec Edgar Allan, et plongent avec délice dans le répertoire rock et blues. *"Ce qui m'éclate le plus,* dit Megan, *c'est l'improvisation. La musique classique est très belle mais tout est écrit et il ne faut rien changer, même pas une note. C'était très intéressant de jouer avec des quartets à corde ou des grands orchestres symphoniques, nous avons techniquement appris beaucoup de choses, mais nous avions 13-14 ans et nous rêvions de liberté musicale. Et nous nous sommes pris de passion pour le blues."* Elles revisitent donc tous les standards du blues moderne. *"En explorant la musique des autres, on apprend beaucoup,* concède Rebecca. *Nous nous sommes plongées dans l'étude de tous les grands classiques du rock et du blues que nous entendions depuis notre enfance. Comment apprendre à jouer de la guitare dans un genre spécifique, en l'occurrence le blues ? C'est simple, en apprenant par cœur et à l'oreille - car bien sûr, il n'existe pas de partitions -, les solos de Clapton, de Stevie Ray Vaughan, de Jimi Hendrix."* Bonne base, effectivement. Megan joue du dobro, façon steel, son instrument posé à plat sur ses genoux, et Jessica de la guitare. En concert, deux garçons les soutiennent en section rythmique basse et batterie.

C'est à cette époque qu'elles sont remarquées par Elvis Costello, qui engage les deux sœurs pour l'accompagner. Sur scène, il y a juste elles et Elvis. *"Il nous faisait changer de répertoire pratiquement tous les jours. Jouer avec lui nous a beaucoup aidées et nous avons beaucoup appris. Notre jeune âge et le fait que nous soyons des filles n'ont jamais été un problème pour lui. Grâce à Elvis, plein de portes se sont ouvertes, les préjugés sont tombés. Les gens se sont dit que s'il nous avait choisies, c'est que nous ne devions pas être des mauvaises."*

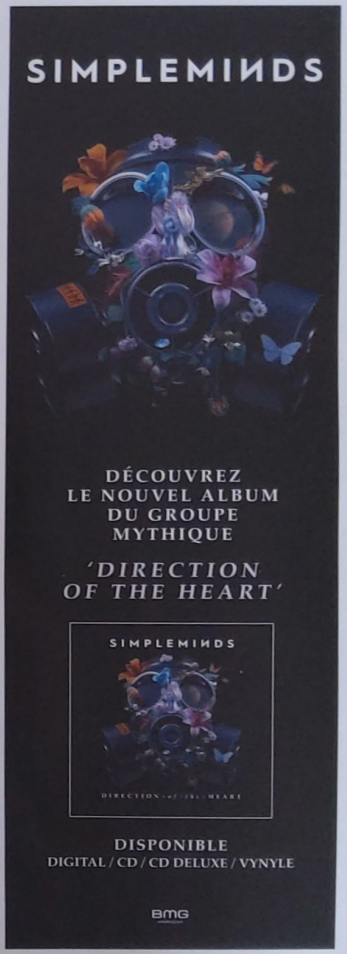
En huit ans, elles enregistrent huit albums dont un live, en grande partie chez elles, à Nashville, dans leur home studio. *"Nous maîtrisons les ordinateurs et les logiciels. Nous avons tout appris par nous-mêmes, même à réaliser un clip vidéo. Cela nous permet d'être encore plus indépendantes. Nous avons grandi dans une ferme de soixante-dix hectares et nos parents ont construit eux-mêmes leur propre maison. Nous avons hérité cette volonté de tout faire par nous-mêmes, de ne dépendre de personne. Nous ne réussissons pas toujours du premier coup mais nous n'abandonnons pas. Quand de jeunes musiciens nous demandent des conseils, nous leur disons de tout faire par eux-mêmes, qu'ils ne doivent dépendre de personne."*

Leur réputation a franchi les limites de Nashville... Quand il est venu enregistrer son album country, *We're all somebody from somewhere*, Steven Tyler s'est fait accompagner par elles sur plusieurs titres. *"Nous l'adorons,* affirment-elles. *Il est cinglé, incontrôlable, formidable, il nous a laissées faire ce que nous voulions, il nous a laissé une liberté totale."*

Puis vint le Covid. Et les confinements.

"Nous avions une grande tournée de prévue à travers le monde et tout a été annulé la veille du départ. Ça a été un choc et une grande déception, mais aussi un challenge pour tout le monde, car il fallait trouver un moyen de survivre. Nous avons la chance d'avoir une connexion forte avec nos fans et les médias, et avons entretenu et même conforté ce lien en restant très présentes. Nous avons donné beaucoup de concerts de chez nous, en visio. Notre public ne s'est pas senti abandonné et il nous a été reconnaissant de nous soucier de lui."

Tout est donc reparti l'année dernière pour nos deux gracieles guerrières et, à l'occasion de la sortie de leur nouvel album, *Blood Harmony*, les voilà qui remettent aujourd'hui sur pied une gigantesque tournée mondiale, qui passera par l'Europe, l'Australie, le Japon (elles trépignent à l'idée d'y retourner car elles y adorent la nourriture). La France n'est pas oubliée, puisqu'elles investiront l'Olympia à Paris et feront quelques dates en province.



PROFIL

Dermot Kennedy
Une vérité universelle

Dans un marché saturé par les songwriters, être Monsieur Tout-le-Monde serait-il le secret du succès ? Par ANNAH EWENS

SE CONNECTER aux autres est de plus en plus la motivation de Kennedy. Son premier album, *Without Fear* (2019), réunissait des morceaux écrits au fil d'une décennie passée à l'école et à la fac, et à faire la manche à Dublin. Quand son morceau "Better Days" est sorti, l'été dernier, le public s'est approprié ses paroles simples évoquant le fait d'exister dans une période sombre. Son nouvel album a été écrit vite, avec son public en tête.

La cadence exigée par l'industrie musicale est un motif de désaccord pour lui. La nécessité de faire des chansons de trois minutes pour les plateformes de streaming le rend malade. Mais il est si ambitieux qu'il se préoccupe des mots-clés du marketing, tels que visibilité, impact et croissance.

En entendant quelques mesures d'un de ses singles à la radio, on peut le prendre pour un autre. Sa musique aborde les trois grands sujets de la vie - aimer, perdre et être présent -, et si elle intègre le mélange de folk et de hip-hop que le Royaume-Uni aime depuis deux décennies, il y a quelque chose d'unique dans sa façon de cerner la vérité. C'est le genre de chansons universelles, assez spécifiques pour donner le sentiment qu'il nous parle, avec des paroles assez subtiles pour convenir aux multiples situations que l'on rencontre. La critique l'a qualifié d'Ed Sheeran et de Rag'n'Bone Man irlandais, mais Dermot Kennedy est un artiste bien différent, s'infiltrant discrètement dans les charts, exigeant qu'on l'écoute et qu'on "ressente" sa musique. Quant à celle de bon nombre de ses contemporains, Kennedy considère qu'elle est trop "générique". *"Si on a la chance de travailler dans le domaine de l'art, c'est du gâchis de faire semblant*, avance-t-il. *C'est pour ça que j'écoute tout le temps du hip-hop, l'émotion y est sincère."*

L'an dernier, il a fait un road trip en Amérique du Nord, car son quotidien était devenu trop lisse et aseptisé. *"J'en étais au point où chaque lieu où j'allais était agréable. Tous les studios étaient vraiment bons. Tout était 'plaisant'. Et ce n'était pas intéressant. J'ai fait ce voyage parce que je voulais sortir de la voiture à 3 heures du matin dans l'Utah et ne pas savoir s'il y a des serpents.* Il rit et ajoute : *Juste une sorte d'excitation !"*

La musique est une passion dès son enfance à Dublin. Étonnamment pour un jeune garçon, il est attiré par les chansons d'amour des songwriters Damien Rice et David Gray. Dès l'âge de 10-11 ans, il apprend la guitare et compose sur le piano familial pendant des heures – la magie opère ou non, peu importe. Écrire et chanter lui font du bien. *"Aujourd'hui encore, j'ai du mal à écrire quand il y a quelqu'un dans la pièce, même si je connais la personne*, confie-t-il. *Si j'ai tout le temps du monde, c'est difficile que cette partie pure de mon cerveau ressorte."*

Mais le football est son obsession. Il y joue sérieusement ; les adultes lui assurant qu'il peut devenir professionnel. Il a d'ailleurs toujours cru qu'il serait footballeur, avec la musique pour hobby. Cette double vie ne lui a pas posé de problème. *"Je séparais les deux. Un jour, dans le vestiaire, les mecs m'ont demandé : 'Tes chansons parlent de quoi ?' Et j'ai répondu : 'Ce n'est pas le lieu ni le moment.'"*

À 17 ans, Kennedy s'inscrit à contrecœur au Maynooth College pour étudier la musique classique, un plan B pour calmer ses parents. Il fait déjà la manche dans les rues de Dublin et joue dans les bars. Et sa chance tourne brusquement ! Si les plateformes de streaming payent très peu les artistes, Kennedy a été l'un des gagnants du système. Sa ballade complexe au piano, "An Evening I Will Not Forget", a été sélectionnée par l'algorithme des "Découvertes de la semaine" de Spotify. Ce jour-là, il donne un concert qu'il s'est organisé au Servant Jazz Quarters, à Londres. *"Des gens sont venus me dire qu'ils avaient pris leur place grâce à ma chanson sur Spotify*, se souvient-il. *Je vérifiais déjà mon nombre d'écoutes quotidiennes et j'ai vu que j'étais passé de 10 écoutes par jour à 50 000 grâce à ça."*

Peu après, des milliers de livres ont débarqué sur son compte, ce qui lui a permis de choisir avec qui il voulait travailler. Il a fini par signer avec Universal, qui a bien compris sa "vision". *"Au final, au-dessus des patrons de labels, il y a les actionnaires, OK ? Il faut être conscient du fait qu'on est un produit dans ce monde"*, reconnaît-il, pragmatique.

Le titre de son nouvel album, *Sonder*, signifie que l'on réalise que la vie de chaque passant dans la rue est aussi complexe que la nôtre. Le premier single, "Something to Someone", est une chanson pop taillée pour remplir les stades. *"J'aime me dire qu'on est récompensé par l'univers si on s'accroche à certaines choses et qu'on met tout son cœur dans ses créations.* Il réfléchit un instant. *Je l'espère, mais j'ai peut-être tort. Et si j'ai tort, tant pis."*

Par BRUNO PATINO

I'm So Tired

LES DÉCISIONS anecdotiques peuvent parfois masquer des mouvements tectoniques. Ou peut-être les interpréter ainsi relève-t-il du biais cognitif. Il n'empêche, en ce qui me concerne, j'ai trouvé significatif que Netflix annonce, il y a quelques jours, mettre un terme au "binge viewing" pour certaines de ses séries les plus emblématiques. Fini le "tout, tout de suite", terminées les douze heures d'affilée passées devant une saison entière au mépris du sommeil, raccourcie la liste des séries à voir qui s'allonge au point de représenter plusieurs années de vie, revoilà le bon vieux rendez-vous, l'attente qu'il faut gérer et qui est supposée créer le manque et entretenir le désir. Bien sûr, on peut voir cette décision comme la simple reproduction de ce que font les autres (HBO, entre autres), comme la conséquence d'une économie qui, peu à peu, se resserre, entre coûts de production en hausse exponentielle (la saison du préquel du *Seigneur des anneaux*, sur Amazon, coûte à elle seule deux ans de budget fiction de France Télévisions) et baisse (toute relative) du nombre d'abonnés, mais il me semble qu'elle signifie surtout le début de la fin d'une époque : l'abondance était une promesse, elle est devenue un problème.

La vitesse à laquelle se sont banalisés Facebook, puis Instagram, et maintenant TikTok, est vertigineuse : chacun des réseaux a eu à peine le temps de grandir qu'il semble déjà vieux.

Ce qui se passe sur les plateformes de vidéo par abonnement rejoint ce qui est constaté partout ailleurs : dans l'océan infini des images, des sons et des messages, nous commençons à naviguer entre la fatigue et l'ennui. Ennui quand on a l'impression que ce à quoi nous sommes soumis sent le réchauffé. La vitesse à laquelle se sont banalisés Facebook, puis Instagram, et maintenant même TikTok, est vertigineuse : chacun des réseaux a eu à peine le temps de grandir qu'il semble déjà vieux, ou, à défaut, épuisé. Russell Brandom, du site The Verge, appelle cela le *"hootleg ratio"*, le rapport entre ce qui est produit originalement pour le réseau et tout le reste, les posts sponsorisés, le placement de produit, l'importation de ce que l'on a déjà vu ailleurs. D'après Brandom, l'ennui guette quand ce que recycle un réseau devient plus important que ce qui est créé pour lui. C'est mauvais pour notre appétit de nouveauté mais bon pour le business : partager des choses éprouvées nous lasse peut-être, mais nous enlève aussi une part de l'énergie nécessaire au départ.

Car la fatigue est là. Le déferlement nous laisse comme un contemplateur qui voudrait méditer face à un stroboscope : impossible de maîtriser totalement, et calmement, l'expérience. Dans le domaine de la musique aussi. Les plateformes de streaming proposent 90 millions de titres, chaque jour ce sont 40 000 à 60 000 nouveautés qui viennent les rejoindre : la belle affaire. Un reportage fouillé du *Guardian* a interrogé fin septembre un grand nombre de fondus de musique quittant Spotify autour de ce simple constat *"il y a un choix infini, mais on n'écoute plus rien"*. Parmi les principaux reproches adressés à la plateforme, son principe d'organisation des playlists suggérées, celui-là même qui explique une partie de son succès. Proposer des morceaux selon son humeur du jour, selon son contexte de vie au moment de l'écoute, c'est très bien, mais, finalement, ça ne fait de la musique que la bande sonore de quelque chose. Un complément à une expérience, mais pas l'expérience elle-même.

Le temps de la rareté est-il revenu ? On pourrait le croire tant la "sobriété" est devenue le mot d'ordre actuel. Dans le domaine culturel, on verra. Pour le moment, il me semble que l'on observe un pivotement assez sensible de l'économie numérique dès lors que l'on parle musique, vidéo ou information.

La compétition effarante pour notre attention a engendré des monstres dont la taille ne cesse de grandir. Chaque heure de notre vie est une cible pour l'ensemble des plateformes. Celles qui vivent de la publicité sont totalement dépendantes du temps qu'on leur consacre : c'est l'économie de l'attention (dont j'ai parlé ailleurs). Mais celles qui vivent de l'abonnement, et donc de l'économie de l'adhésion, ne sont pas indifférentes au temps. D'abord, bien sûr, y passer du temps montre que ce qui est proposé nous intéresse, et nous fidélise. C'est le premier niveau, une évidence. Mais un facteur beaucoup plus important me semble entrer en ligne de compte : le temps qu'on consacre, ou que l'on perd, à faire un choix devant l'abondance de ce qui est proposé, ne cesse de croître. Quand ce temps devient trop long, ça nous décourage. Et nous finissons par partir.

Tous ces services s'inscrivent peu à peu dans le dilemme de l'économie du choix : fait-on le choix à la place de ceux qui écoutent ou regardent, au risque de la répétition donc de l'ennui ? Ou leur laisse-t-on faire le choix, au risque de l'engloutissement, donc de la désertion ? La fatigue du toujours pareil ou bien celle de l'indécision permanente ?

"57 Channels (And Nothin' On)", chantait Springsteen, dont le ressenti correspondait aux statistiques connues par les professionnels de télévision : quand on commence à recevoir un grand nombre de chaînes, on tend à réduire proportionnellement le nombre de canaux sur lesquelles on zappe, et on est de moins en moins satisfaits par l'offre. Et ça, c'était avant la démesure de l'offre infinie…

Judith Owen

Fair ladies

Avec son album de reprises, la rousse flamboyante rend hommage aux chanteuses de jazz qui l'ont marquée. **Par XAVIER BONNET · Photo RICK GUEST**

HEUREUX OU PAS, le hasard fait parfois bien les choses. Enfin, bien, il y aurait matière à discuter. Voire pas du tout, tant déceler du bien dans l'affaire paraît fort improbable et que la principale concernée se serait volontiers passée de cette, hum, facétie du destin. Décryptons. Avec *Come On & Get It*, Judith Owen s'était fixé une sorte de mission : refaire la lumière sur quelques artistes féminines du jazz anglo-saxon des années 1940 et 1950 qui, un temps, étaient parvenues à rester maîtresses de leur art avant que les choses tournent à leur désavantage du fait de la mainmise mâle sur le genre et l'industrie du spectacle. Des *"bad ass women"*, comme elle aime à les appeler, qui n'hésitaient pas à clamer leur désir d'indépendance, d'émancipation, et de se montrer ouvertement sexuelles dans leurs chansons à double sens. Et voilà que certaines récentes marches arrière de la Cour suprême américaine à propos du droit à l'avortement viennent "offrir" un éclairage singulier à ce *Come On & Get It*. *"Ce qui se passe aujourd'hui aux États-Unis est purement effrayant*, acquiesce sans surprise notre Galloise de naissance, qui partage aujourd'hui son temps entre Los Angeles, La Nouvelle-Orléans et Londres. *La résonance avec l'adversité que ces femmes ont pu connaître et ont dû affronter, la place qu'elles ont cherché à se faire dans la société d'alors, la façon dont on essayait de les faire avoir honte de leur sexualité, de leur corps, n'en est en effet que plus saisissante."*

Ces femmes, ce sont Blossom Dearie, Mary Lou Williams, Julia Lee, Peggy Lee, Nellie Lutcher, Dinah Washington, Julie London. Noires pour une très grande majorité d'entre elles. Pianistes souvent. Obstinées, déterminées, avides de liberté, de choisir pour elles-mêmes. Autant de traits de caractère en lesquels miss Owen ne pouvait que se retrouver. Car, que l'on ne s'y trompe pas, derrière une nouvelle plongée dans l'art de la reprise après l'album *Rediscovered*, en 2018 (pour ne parler que de son projet le plus récent avant celui-ci), *Come On & Get It* va chez elle bien plus loin que l'exercice de style. *"Je me sens tellement liée à leurs combats, leur désir de singularité*, poursuit-elle. *Curieusement, c'est peut-être l'un de mes albums les plus personnels de par sa dimension féministe. Ma seule différence avec elles est que je n'ai pas eu à subir cet insupportable racisme auquel elles ont été exposées toute leur vie en Amérique. Mais je sais exactement ce qu'elles ont traversé, combien il est dur de rester vous-même en tant que femme artiste. Je sais ce qu'est de s'entendre réclamer de se montrer plus vulnérable, plus mystérieuse, être 'quelque chose' qui soit plus 'gérable', plus maniable et donc qui ferait moins peur."*

Si Owen est la première à s'amuser d'avoir découvert Peggy Lee par le biais de la musique de *La Belle et le Clochard*, le dessin animé Disney, sa relation avec certaines artistes qu'elle chante sur l'album remonte à très loin, à commencer par Nellie Lutcher, dont elle se souvient avoir écouté "Fine Brown Frame" dès l'âge de 5 ans. *"Mes parents adoraient le jazz et le blues*, explique-t-elle. *Ce qui est d'ailleurs assez rare pour des musiciens de formation classique* [son père, Handel Owen, était un chanteur d'opéra réputé, membre du chœur de Covent Garden, à Londres, pendant trente-cinq ans, ndla]. *Si ma mère adorait les big bands et tout ce qui pouvait être dansant, mon père possédait une grande collection de ce que l'on appelait alors les 'race records' qui ne s'adressaient qu'à un public noir, diffusés uniquement sur les radios noires. Je me revois danser à travers la pièce en écoutant ces chansons, même si, bien sûr, je n'en comprenais pas alors les sous-entendus."*

C'est d'ailleurs, à l'en croire, la joie qui s'en dégage qui a amené notre artiste protéiforme à se replonger dedans au moment du Covid et des différents confinements à Londres. *"Elles m'ont sauvée de la sérieuse dépression dans laquelle je sombrais à être ainsi enfermée*, concède-t-elle sans fausse pudeur. *Soudain, j'ai eu envie de laisser mon piano de côté et les différents projets que j'avais en cours, dont l'un autour des muses de Picasso, pour me sentir à nouveau vivante et m'éclater à mon tour !"*

GERARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

THE AUSTRALIAN
PINK FLOYD SHOW

#DARKSIDE50TOUR
DARK SIDE OF THE MOON DANS SON INTÉGRALITÉ

4 & 5 FÉVRIER 2023
palaisdescongrèsdeparis

2.02.2023	ST-OMER	SCENEO
3.02.2023	VALENCIENNES	CITÉ DES CONGRÈS
7.02.2023	CAEN	ZÉNITH
8.02.2023	POITIERS	ARENA FUTUROSCOPE
9.02.2023	BORDEAUX	ARKÉA ARENA
11.02.2023	NARBONNE	ARENA
12.02.2023	MARSEILLE	LE DÔME
14.02.2023	ANNECY	ARCADIUM
15.02.2023	BESANCON	MICROPOLIS
16.02.2023	LYON	L'AMPHITHÉATRE
18.02.2023	REIMS	ARENA
19.02.2023	NANCY	ZÉNITH

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS

TF1 RFM

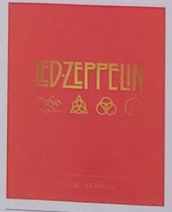
© Alison Eurgalsrghe (R&F)

BEAU LIVRE

Celebration Book

UNE AUTOBIOGRAPHIE ? Mieux encore ! Car Jimmy Page, Robert Plant et John Paul Jones signent ensemble le remarquable *Led Zeppelin by Led Zeppelin*, un livre illustré célébrant le 50e anniversaire du groupe et publié dans sa version originale en 2018. Vous n'y trouverez pas l'histoire de Led Zeppelin racontée par les musiciens eux-mêmes : ce beau (et gros) livre est avant tout un opulent recueil de photographies, pour la plupart magnifiques et souvent inédites, dont certaines bénéficient de commentaires ou d'anecdotes rédigées par l'un et/ou l'autre des trois "monstres sacrés". De la première apparition des New Yardbirds au Teen Club de Gladsaxe, en septembre 1968, au fantastique "Celebration Day", le concert de reformation de 2007 (avec Jason Bonham, le fils de "Bonzo", à la batterie), ce prodigieux flash-back à travers les années se déploie sur près de 400 pages saisissantes. Lives, studio, portraits, immortalisant la flamboyance des quatre Anglais, dans des photos signées par les plus grands photographes rock de l'histoire, qui auront su mieux que personne capturer la rock'n'roll attitude du groupe... On réalise, plus encore qu'à travers les mots, à quel point Led Zeppelin fut un groupe qui passa beaucoup de temps sur la route, vivant chaque journée intensément, sans penser au lendemain, pris dans la spirale d'un succès de plus en plus phénoménal.

BELKACEM BAHLOULI

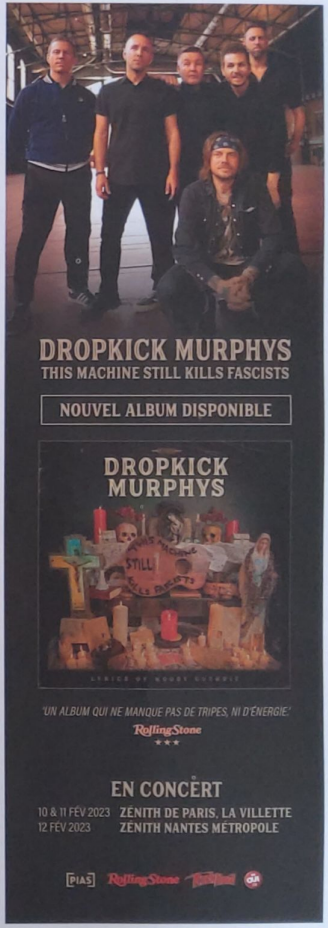


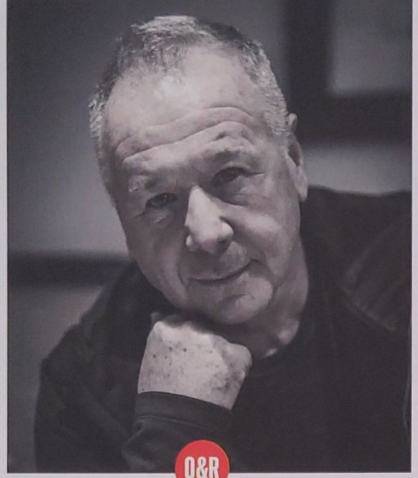
Led Zeppelin by Led Zeppelin, éditions Glénat

▲ **DÉBUTS**
John Bonham, Robert Plant, Jimmy Page et John Paul Jones, à leurs débuts, en 1968-1969, posent pour leurs premières photos promo. Les quatre Anglais ne savaient pas encore qu'ils allaient réécrire la grammaire du rock.

▼ **AVANT-PREMIÈRE**
La toute première scène de la formation nouvellement créée et pas encore appelée Led Zeppelin, en 1968. Ils sont au Danemark, au Teen Club de la Egegård School de Gladsaxe, et se présentent sous le nom de New Yardbirds.

▲ **PRÉSENTATION**
John Paul, Robert et Jimmy présentent le prototype de leur autobiographie visuelle à la presse, en 2018, à Londres. Le livre est "fait", mais encore relié avec une spirale. Quelques mois plus tard, il arrivera chez les libraires britanniques.





Q&R

Jim Kerr

Un nouvel album "relevé", l'Italie, Bowie, Bono, Chrissie Hynde : le leader de Simple Minds s'autorise un tour d'horizon complet. Par XAVIER BONNET

"First You Jump", un des singles de ce nouvel album, *Direction of the Heart*, parle de *"sauter avant que des ailes vous poussent"*. Procédez-vous toujours ainsi ?
Ça n'a pour ainsi dire jamais cessé ! OK, moins maintenant, car je ne pense pas à nouveau quitter un pays, construire un autre hôtel ou épouser une autre rockstar… Mais les grandes décisions de ma vie, je les ai prises en un instant. Même quand j'ai démarré ce groupe, on m'a pris pour un dingue ! La dernière fois que j'ai vu mon grand-père, j'ai changé de trottoir pour l'éviter : il voulait m'étriper à cause de mes cheveux roses – je voulais me lancer dans la musique ! Lui rêvait que je sois commerçant ou ouvrier, et que je parte m'exiler en Australie ou au Canada ! Je ne l'ai jamais revu…

L'Italie et vous, c'est une longue histoire. Il se dit que même David Bowie vous avait, à un moment, demandé des conseils pour tourner là-bas…
C'est vrai. Ce fut l'un des premiers pays à avoir adopté Simple Minds. Peu de groupes se produisaient alors dans le sud du pays à cause de promoteurs qui avaient la réputation – pas forcément toujours fausse – de ne pas payer ou de "kidnapper" votre matériel… Bref, nous partagions alors le même agent avec Bowie et il m'avait appelé parce qu'il avait entendu lui aussi que le promoteur sur place pour lui faisait partie de la mafia. Je lui avais répondu que c'était le cas, mais pas le genre de mafia qui allait déposer une tête de cheval sur son oreiller *[rires]*, et que le gars en question avait ses entrées pour contourner la bureaucratie locale. Devinez quoi ? Ils étaient devenus les meilleurs amis du monde !

Steve Hillage, qui a produit deux de vos premiers albums, a déclaré que "Promised You a Miracle" avait été inspiré par "Upside Down" de Diana Ross et Nile Rodgers…
Je crois qu'il s'est un peu emmêlé les pieds en disant ça. Il est clair que nous écoutions pas mal de dance music et de sons à la Nile Rodgers à l'époque. On avait surtout découvert les premières radios new-yorkaises à diffuser les débuts de la house, et on était tombé sur un morceau qui avait samplé une partie de trompettes d'un brass band. Quand Charlie l'a adapté à sa guitare et que le mix des synthétiseurs a fait le reste, ça nous a menés vers ce qui a donné "Promised…"

On vous sait très fan de football. Avec lesquels de vos pairs en discutez-vous le plus souvent ?
Curieusement, il n'y en a pas vraiment parmi les têtes connues. Les deux personnes avec qui j'échange le plus, ce sont Jean-Jacques *[Burnel, ndla]* des Stranglers et Adam Clayton *[le bassiste de U2]*. De grands amis. On parle de tout ensemble, mais peut-être moins de football *[rires]*.

À propos de U2, quel regard portez-vous aujourd'hui sur cette rivalité entre les deux groupes que certains ont tant cherché à entretenir dans les années 1980 ?
Je pense que nous nous sommes inspirés les uns les autres. J'ai découvert qu'il y a quelques semaines à peine, Bono participait à une émission de radio où il devait sélectionner des titres qu'il emporterait sur une île déserte, et il a parlé de "Someone Somewhere (In Summertime)", expliquant combien la chanson avait eu un énorme impact sur eux. J'étais enchanté. En sens inverse, ils nous ont inspirés par leurs… aspirations, leur détermination. On m'avait demandé si je pensais qu'ils allaient devenir le meilleur groupe du monde et j'avais dit que je savais que ce serait le cas, et pour une raison très simple : c'était ce qu'ils m'avaient dit ! Ils en voulaient… incroyable !

Une mutuelle émulation plutôt qu'une concurrence, donc ?
Aucun doute là-dessus ! Nous avions aussi en commun d'être des groupes de bancs d'école. Les quatre gars qui jouent sur le premier album de Simple Minds ne venaient pas seulement de la même école, mais de la même classe ! Cette dynamique, la leur comme la nôtre, venait du plus profond… Autre point commun aux Irlandais et aux Écossais, c'est que nous ne sommes pas cool ! À part, peut-être, le James Bond originel *[rires]* ! Nous sommes trop passionnés pour être cool ! Des sanguins, des terreux, des gars qui transpirent. D'ailleurs, je me souviens d'une année où nous avions joué à l'Olympia pendant une vague de chaleur à Paris : j'étais trempé après deux titres. On vient voir Bowie au même endroit deux jours plus tard : pas une goutte de sueur ! Bon, il venait de Mars…

On a pu lire il y a quelque temps de votre part, à propos de votre ex-épouse, Chrissie Hynde, qu'elle avait toujours une influence sur vous aujourd'hui…
Je n'ai plus mangé de viande depuis que l'on se connaît ! En même temps, elle fait ça avec tout le monde ! Je ne parle plus jamais de voitures sans être très prudent… Sinon, la rencontrer fut une expérience fantastique. C'est une grande artiste, y compris en peinture. Elle a fait un magnifique tableau de mon père, que je chéris tout particulièrement. Nous sommes grands-parents aujourd'hui. Il y a peu de temps, j'étais étonné que mon petit-fils, qui vit auprès d'elle, ne m'envoie pas de message après un match d'Arsenal, ce qu'il fait toujours. Quand je l'ai appelé peu après, il m'a dit qu'il avait été dégoûté de ne pas avoir pu y aller parce qu'il avait été "obligé" d'accompagner sa grand-mère, qui allait *"faire son truc"* avec Paul McCartney. C'était pour le concert-hommage au batteur des Foo Fighters *[Taylor Hawkins]* ! Le pauvre petit *[rires]* ! ❁

© ALAIN PETIT

RED HOT CHILI PEPPERS
RETURN OF THE DREAM CANTEEN
Nouvel album du groupe culte californien

Disponible en CD, vinyle, vinyles exclusifs & digital
wea
WARNER RECORDS

BEAU LIVRE

François Busnel
Éternel Harrison

Le journaliste-cinéaste raconte, dans un ouvrage, les coulisses de son film hommage à l'écrivain américain.

Par BELKACEM BAHLOULI

"IL SE TROUVE QUE *j'ai conservé toutes mes notes de tournage*, explique d'emblée le journaliste réalisateur à propos de son nouveau livre, en grand format, manière de making of de son film, *Seule la Terre est éternelle. Quand je tourne, je 'scripte' absolument tout*, détaille-t-il. *Les plans mais aussi le contexte. Et le soir, je consigne dans un petit carnet mes impressions de tournage. Comme ça, sans but précis, juste parce qu'en le faisant je fixe mes idées et que ça m'en donne d'autres pour le tournage du lendemain. Il a été très facile d'écrire ce livre à partir de mes carnets.*"

Prolongement naturel du long-métrage consacré à l'écrivain américain Jim Harrison, disparu en 2016, ce beau livre est aussi un hommage appuyé. *"Sans Jim*, rappelle-t-il humblement, *je ne serai jamais devenu l'homme que je suis aujourd'hui."*

Plus qu'un carnet de tournage, ce livre, loin d'être un transfert de l'écran à la page, est aussi une plongée dans l'univers de l'écrivain américain et un recueil de souvenirs, augmentés d'une anthologie et de bien d'autres choses : *"Je me suis mis à raconter la façon dont le film s'est fait*, reprend-il, *puis j'ai eu envie de proposer une anthologie des plus beaux textes de Jim ; il y a donc un long dictionnaire de citations : c'est excellent puisque ce n'est pas moi qui l'ai écrit*, sourit François Busnel. *Et, enfin, des extraits de mon journal de tournage avec pas mal d'anecdotes liées aux endroits que nous avons traversés entre le Montana et l'Arizona, à travers les grands espaces et les réserves indiennes."* Une nouvelle invitation au voyage dans le monde d'Harrison. Mieux, son premier film a encouragé le journaliste à s'investir davantage dans le cinéma : *"L'accueil incroyable que le public a réservé à* Seule la Terre est éternelle *a achevé de me convaincre que je pouvais peut-être raconter d'autres histoires avec une caméra*, insiste l'ancien animateur de *La Grande Librairie*, qu'il a quitté à la rentrée pour se consacrer pleinement au grand écran. *Or, tourner un film exige que l'on s'y consacre pleinement."* Interview.

L'idée même de sortir un livre-making of, ou plutôt de souvenirs de ce film, vous est-elle venue pendant le tournage ou après?

L'idée de ce livre est venue pendant la longue tournée d'avant-premières que j'ai faite à travers toute la France avant la sortie du film : chaque soir, les gens présents dans la salle débordaient de questions sur Jim Harrison, les coulisses du tournage, la façon dont nous avions filmé les grands espaces, les moments loufoques ou comiques du film, les vins que Jim buvait, les recettes de cuisine des plats qui défilent dans le film… Un jour, en me promenant dans une librairie, chez Bisey, à Mulhouse, j'ai eu l'idée de ce livre.

On comprend dès les premières pages que vous devez beaucoup à Jim Harrison. Est-ce aussi une manière de perpétuer sa mémoire?

Oui, tout à fait. J'adore les films mais les livres restent. Je voulais que l'on puisse retrouver les phrases de Jim Harrison, sublimes, et honorer la mémoire d'un écrivain devenu un ami et à qui je dois énormément.

Ce livre fourmille d'anecdotes, de réelles découvertes y compris pour les inconditionnels de l'écrivain, et même des recettes de cuisine : comment vous est venue l'idée de la structure même de ce beau livre?

J'ai tout simplement suivi mes intuitions : d'abord raconter les coulisses d'un tournage (qui commence franchement mal, puisque Jim a dit "non" à toute forme de film sur lui pendant presque cinq ans), puis la façon dont il s'est montré, ensuite, d'une disponibilité totale et nous a offert un véritable testament spirituel. Il était en confiance mais la confiance se gagne précisément lorsque l'on écoute ensemble de la musique, lorsque l'on cuisine ensemble, lorsque l'on pêche ensemble sur la rivière très tôt le matin, lorsque l'on prend la route pendant des heures et que l'on traverse les territoires chargés de fantômes des peuples premiers…

La documentation photo est sidérante : la rassembler a été une épreuve?

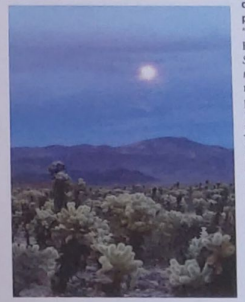
Tout était là, dans le film. J'ai choisi les plus belles photos du film. Il y a aussi des photos de tournage prises par les membres de l'équipe. Pour les fans de Jim Harrison, une trentaine de photos d'archives pratiquement inconnues complètent l'ensemble.

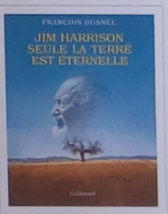
RETOUR EN IMAGES

"J'ai choisi les plus belles photos du film, explique le réalisateur. *Il y a aussi des photos prises par l'équipe. Pour les fans d'Harrison, une trentaine de photos d'archives pratiquement inconnues complètent l'ensemble."* Ci-contre, Harrison et Busnel, côte à côte, à Paradise Valley. Ci-dessus, la fameuse caravane Airstream de l'écrivain. En dessous, paysage de l'Idaho et, ci-contre, de l'Arizona.

Travailler sur ce livre vous a fait revivre certains grands moments du tournage?

Oui, c'est fou comme la mémoire travaille dès que vous vous mettez à écrire! Il a suffi de quelques phrases jetées sur le papier, racontant un dîner ou une virée en forêt, pour que je retrouve les sensations et les émotions vécues sur le tournage il y a maintenant sept ans. Mais le plus fort a été de repasser, pour l'écriture du livre, les musiques que nous écoutions ensemble : Janis Joplin ("Get it While You Can"), Johnny Cash ("Hurt" et "Heart of Gold"), Seasick Steve ("Maybe I Might") et Moriarty ("Jimmy") : les notes et les voix ont le pouvoir inouï de faire revivre les instants oubliés.





Le succès du film *Seule la Terre est éternelle*, aussi bien côté public que professionnels, est la véritable surprise de l'année, vous y attendiez-vous?

Non, pas du tout. J'espérais que le film ferait 20 000 ou 30 000 entrées. Il vogue paisiblement vers les 100 000 entrées après plus de trente semaines en salles… Le public a été incroyablement chaleureux et le bouche-à-oreille a fonctionné.

En parallèle le film sort en DVD/Blu-ray, en édition augmentée avec de nombreux bonus, scènes inédites et autres…

Oui, j'avais envie d'offrir aux fans du film ces deux heures de conversations inédites avec Jim Harrison, ainsi que quelques pépites que je n'ai pas pu garder au montage, comme ce dialogue hilarant avec Jim Fergus, et les entretiens avec les grands écrivains américains qui ont été inspirés par Jim Harrison : Russell Banks, Louise Erdrich, Colum McCann et Dan O'Brien.

Alors, êtes-vous en train d'avancer vers un nouveau film, reportage ou autre, car désormais vous ne présentez plus "La Grande Librairie"?

Eh oui! Le succès de *Seule la Terre est éternelle* a été décisif dans ma décision de ne plus présenter "La Grande Librairie". Vous savez, j'ai animé une émission littéraire toutes les semaines pendant dix-sept ans. Je suis conscient de la chance que j'ai d'avoir vécu cela, avec le succès public au rendez-vous. Mais, fondamentalement, je suis un nomade et j'adore l'idée de se réinventer quand tout va bien. Préparer "La Grande Librairie" chaque semaine exige exactement la même chose. Faire les deux en même temps est donc totalement impossible, sinon on triche et je ne veux pas devenir un tricheur. J'ai donc dû trancher et choisir entre mes deux passions : je n'avais aucune lassitude à interviewer chaque semaine des écrivains que j'admire, et les dirigeants de France Télévisions m'ont clairement annoncé que je pouvais continuer à présenter l'émission pendant des années, mais cela signifiait renoncer à ce vieux rêve qui est de réaliser des films. Je choisis donc l'aventure du cinéma…

Et vous avez déjà un projet?

Mon prochain film est lancé : ce sera cette fois une fiction. Et je travaille déjà au suivant… Tout ce que je peux vous dire aujourd'hui sur ce prochain film, c'est que je n'en ai pas fini avec les grands espaces américains… Et que la bande-son sera particulièrement soignée, pour les fans de pop-rock américaine!

© © BUSNEL PRODUCTIONS

PLAYLIST

Jean-Pierre Kalfon

All you need is rock

L'acteur chanteur revient à ses premières amours avec l'album Méfistofélange, *entre coups de griffes électriques et fantaisies cuivrées.* **Par PHILIPPE LANGLEST - Photo JEAN-MARIE MARION**

AVEC SON PHYSIQUE INQUIÉTANT, son côté ténébreux, l'acteur volcanique au timbre de voix ambré Jean-Pierre Kalfon affiche, à 84 ans, plus d'une centaine de films à sa longue et sinueuse carrière. Avec les plus grands réalisateurs : Jean-Luc Godard, Claude Chabrol, Pierre Granier-Deferre, François Truffaut... Parallèlement, entre tournages et pièces de théâtre, il chante, joue aussi de la guitare et publie régulièrement des disques depuis l'époque yé-yé. On lui doit, entre autres, "My friend, mon ami", sorti en 1965, ou encore "Goûte à la dame" (1993), année de parution de son album *Black Minestrone*. 2022. Kalfon se lâche sans retenue, électrisant l'audieur sur le titre "Méfistofélange", en hommage à Amy Winehouse.
Il nous a donné rendez-vous à Paris, dans le 18e arrondissement, au café La Renaissance, en habitué des lieux. Sanglé dans un Perfecto vintage, l'homme porte beau. Souriant et cash, il nous livre, sans langue de bois, autour d'un "père-lachaise" (un café allongé), sa playlist du moment.

MARIANNE FAITHFULL
"Sister Morphine"
Dans les années 1960, Marianne était d'une beauté à tomber. J'aime beaucoup sa version de "Sister Morphine", que j'ai toujours préférée à l'original interprété par Mick Jagger. Lui, c'est un super-showman, sur scène il est incroyable, malgré, à mon avis, un manque de sensibilité dans la voix. Ici, la voix de Marianne est à fleur de peau. À chaque écoute, elle m'embarque !

AMY WINEHOUSE
"Don't Go to Strangers"
Amy c'est une diva, elle est la réincarnation de Sarah Vaughan et Billie Holiday. Sa voix, c'est du cristal, de l'orfèvrerie pure. J'adore tous ces albums, mais j'écoute beaucoup en ce moment sa version du morceau d'Etta James, "Don't Go to Strangers", qu'Amy a enregistré il y a quelques années sur scène, avec Jools Holland et Paul Weller. Elle ait micro, c'est la justesse même. En revanche, vocalement, l'ex-Modfather n'est pas au niveau, il fait même des fausses notes. C'est dommage. Autrement, le morceau est un délice à écouter.

B.B. KING/ERIC CLAPTON
"Riding With the King"
Sur ce morceau, si la voix et le jeu de guitare de B.B. me font vibrer, je ne peux pas dire que Clapton m'éclate. À la guitare, Clapton est un élève doué qui a longtemps travaillé son jeu pour en arriver à un tel niveau. Sur "Riding With the King", avec B.B. King qui déroule son jeu tout en sensibilité, Clapton est dans ses petits souliers. Ce n'est pas un bavard, le B.B., il va droit à l'essentiel. À l'arrivée, ça reste quand même un putain de bon morceau de blues-rock, à écouter à fond, la tête entre les deux enceintes.

AARON NEVILLE
"Ave Maria"
Le chant d'Aaron Neville, c'est toute la grâce de la scène de La Nouvelle Orléans. C'est certainement le plus grand soulman que je connaisse. Son interprétation chantée du "Ave Maria" de Schubert est exceptionnelle, avec ce vibrato cristallin qui tutoie les cimes. On touche ici le Graal de la soul.

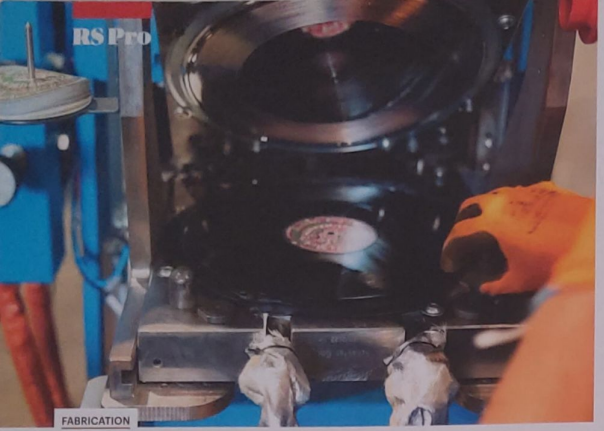
DAVID JOHANSEN
"Killing Floor"
J'ai longtemps été très proche des membres des New York Dolls, notamment du guitariste Sylvain Sylvain, et surtout de David Johansen qui, avec cette voix éraillée de bluesman, pouvait rivaliser à l'époque avec Mick Jagger. En plus, il a réussi sa carrière solo post-New York Dolls, notamment avec l'album *Buster Poindexter*. En ce moment, j'écoute souvent ce titre, "Killing Floor", de Howlin' Wolf, avec David qui envoie au micro, soutenu par le guitariste Hubert Sumlin, qui tricote ses chorus comme un dieu.

SISTER ROSETTA THARPE
"That's All"
Au début des 50's, à Chicago, elle arrivait à ses concerts vêtue d'un manteau de fourrure dans un chariot tiré par un cheval. Redoutable guitariste et excellente chanteuse fondée au gospel, elle va influencer les pionniers du rock'n'roll, dont Elvis Presley, qui va s'en inspirer. Sur ce morceau, teinté de swing jazz et de racines blues, elle chante et joue de la guitare comme une reine.

WILLIE DIXON
"You Need love"
Sur ce morceau, Willie Dixon démontre qu'il est un grand guitariste de blues et un très bon songwriter. J'ai découvert le talent du bonhomme en écoutant Howlin' Wolf, qui reprenait "You Need Love". Cador de la scène blues de Chicago, son influence musicale a inspiré les Anglais de Led Zeppelin, qui lui doivent beaucoup sur la construction du morceau "Whole Lotta Love". Malheureusement, comme de nombreux bluesmen, il n'a pas eu la reconnaissance populaire qu'il méritait.

J. M. DUPONT
MEZZO
1ère PARTIE
KISS THE SKY

JIMI HENDRIX
PAR LES AUTEURS DE *LOVE IN VAIN*
"*Le meilleur guitariste de tous les temps sous le pinceau du génial Mezzo, sur un scénario de l'ex-critique rock, Jean-Michel Dupont. Grandiose.*"
– Rolling Stone
BD DISPONIBLE
FOLLEMENT fip
GLÉNAT



FABRICATION

◀ PRESSAGE
Une fois les moules faits, on passe directement au pressage du vinyle.

De gauche à droite, André, Michèle, François et Jeff.

Retour vers le vinyle

Les usines de disques sont saturées... Un nouvel acteur, B-Side Factory, ouvre sa propre unité.

Par BELKACEM BAHLOULI

Jack White a déclaré à propos des délais de fabrication des 33-tours : *"Be part of the problem or be part of the solution"* – soit vous faites partie du problème, soit vous cherchez des solutions... *"Lorsque nous avons repris le label Dixiefrog avec François Maincent, les délais de production d'un vinyle se comptaient en semaines, généralement entre 6 et 8, ce qui était tout à fait gérable"*, explique André Brodzki, qui dirige avec ses associés B-Side Factory, une nouvelle unité de production de vinyles basée en Vendée, et qui a donc trouvé LA solution. *"Et puis, la demande grandissant, ces mêmes semaines sont devenues des mois, ce qui a changé radicalement la donne, que ce soit pour la partie production ou pour la partie financière."* Les usines, suite au Covid, ont été saturées de commandes et les délais devenaient intenables, les artistes devaient décaler les sorties de plusieurs mois, voire rater une saison de concerts ne pouvant pas mettre de nouvel album sur le marché. Brodzki et ses associés ont donc pris le taureau par les cornes et lancé une nouvelle usine. Interview.

▲ PROCESS
Les disques, une fois pressés, sont empilés avant mise en pochette.

Comment avez-vous articulé votre plan quant à votre propre usine de vinyles ?

Pour la production, les questions étaient alors de savoir notamment combien produire d'exemplaires d'un album sans avoir d'indices sur ce que le réseau de distribution allait nous commander, ce qui nous poussait à surproduire pour éviter d'être confrontés à une rupture de stocks en cas de succès. Et pour la partie financière, le problème était celui de l'avance de trésorerie insoutenable que cela nous imposait, avec des commandes à payer bien en amont de leur mise en vente, et à laquelle il fallait ajouter le délai pris par notre distributeur pour nous payer ces ventes.

Concrétiser un tel projet a pris du temps...

La première fois que nous en avons parlé avec François, c'était au printemps 2021. D'abord entre nous, puis avec Jeff et Michèle de chez WooDBox, des courtiers à qui nous confiions jusqu'alors la fabrication de tous nos projets, CD ou vinyles. Partant de là, nous avons d'abord fait un "tour des popotes" entre la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, pour voir ce qui se faisait chez les autres, aussi bien au niveau de la gravure, de la galvanisation que du pressage. Puis nous avons continué au cours de l'automne avec la commande de deux presses semi-automatiques chez NewBilt. Nous devions recevoir les machines vers février, et puis les conséquences du Covid sur la fabrication des composants électroniques et ensuite la folie de Poutine ont tout retardé, et ce n'est qu'au mois de juillet de cette année que nous avons été livrés, pour une mise en route à la mi-août.

Comment vous êtes-vous organisés ?

Nous sommes donc quatre associés, trois postés en Vendée, où se trouve notre usine, et moi-même, qui suis plutôt parisien. Il y a une véritable association de compétences entre François (qui s'est installé en Vendée pour être au plus près de la production), plutôt en charge de toute la partie commerciale, Jeff, qui s'occupe plus de la partie son, car il a son propre studio de mastering non loin de là, Michèle, qui est en charge de la marche quotidienne de l'entreprise et notamment de tout ce qui concerne la production, et moi-même, qui suis la vitrine parisienne du projet et donc le lien avec le "métier" ! À qui il faut ajouter Manu, notre opérateur, et Angelina, qui assiste Michèle. Mais tout ceci étant tout le temps battu en brèche puisque tout le monde met la main à la pâte, qu'il s'agisse de presser ou de mettre les vinyles sous pochette.

Avec qui travaillez-vous : labels, managements, artistes ?

L'idée principale, c'est de répondre tout d'abord à tous ces "petits" acteurs qui n'ont plus accès aux grosses unités de production (MPO, etc.), dont les presses ont été préemptées quasi exclusivement par les majors. Donc cela peut être aussi bien des auto-prod, des managements ou des "petits" labels. Bien évidemment, Dixiefrog fait partie de ceux-là. Disons que notre limite de production se situe aujourd'hui à 2 000 exemplaires par projet. Au-delà, cela devient plus compliqué car cela immobilise trop longtemps nos presses par rapport au volume de commandes que nous devons traiter. Inutile de te dire que nous croulons littéralement sous les commandes !

Quelles sont vos capacités de production ?

Avec nos deux presses semi-automatiques, nous pouvons produire 700-800 vinyles par jour, avec une grande souplesse pour les projets "spéciaux", tels que les vinyles de couleur, les marbrés ou les "splatters", qui sont des vinyles de couleur uniforme sur lesquels on rajoute des petites billes de PVC d'une autre couleur, qui s'éclatent de façon complètement aléatoire au moment de la presse, pour donner à chaque fois une pièce unique.

Quelles sont vos perspectives à moyen et long termes maintenant que l'usine est lancée ?

Elles sont de nous installer de façon durable dans le paysage et donc d'augmenter notre capacité de production, que ce soit à travers de nouvelles machines semi-automatiques ou même, pourquoi pas, de machines automatiques qui nous permettront de produire de plus gros volumes. En tout cas, notre usine a été pensée pour cela et toute la partie technique (chaudière, câblage, groupe froid, tuyauterie, etc.) est déjà en place. Donc une fois que les machines seront là, ce sera vraiment du "Plug & Play". ●

© MICHAEL CORDIAC

Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 Gaerea

MIRAGE

Gaerea est un groupe portugais de black metal cathartique qui officie depuis 2016. *Holy God!* Quelle puissance ! Quel mystère ! Flanqués de cagoules cabalistiques, ces jeunes-là *"scream all night long"* comme s'ils marchaient sur le feu. Ça brûle, ça fait mal... Il y a bien "Memoir" et "Arson" qui commencent gentil, mais ça ne dure pas : après la cuisson aller-retour c'est le hachoir grille fine. Une belle surprise metal, qui renvoie Ghost au niveau de Michael Youn dans "Fous ta cagoule" !

2 L.S. Dunes

PAST LIVES

J'ai connu des supergroupes à l'époque des virtuoses, Beck, Bogert, Appice, U.K. avec John Wetton (King Crimson), Eddie Jobson (Roxy Music) et Terry Bozzio (Frank Zappa), HSAS avec Sammy Hagar, Neal Schon, Kenny Aaronson et Michael Shrieve. Eh bien, surprise, en 2022 c'est toujours de mise, puisque dans L.S. Dunes on retrouve le chanteur de Circa Survive, Anthony Green, le guitariste de My Chemical Romance, Franck Iero, Travis Stever de Coheed and Cambria, la section rythmique est assurée par Tim Payne à la basse et Tucker Rule à la batterie.
C'est bien beau sur le papier, mais ça donne quoi ? Est-ce que le bousin tient ses promesses ? C'est frais, juvénile, ils ont bien fait de se croiser ces jeunes-là. Savoir si cela est pérenne, franchement, on s'en bat les steaks ! Ça s'écoute à bloc, en faisant quelques tricks en skate avec quelques binouzes bien fraîches. J'ai d'un seul coup les articulations moins douloureuses...

3 Simple Minds

DIRECTION OF THE HEART

En 1984, en Allemagne, dans un bar avec assistantes sociales, j'ai échangé une K7 promo de *Sparkle in the Rain*, de Simple Minds, contre deux petites culottes, une panthère, une rouge bordée de noir. Je suis rentré en France en avion avec l'une de ces frivolités sur la tête, c'était rock'n'roll ! Pourvu que ma fille me pardonne un jour, mais après tout je ne suis qu'un boomer, j'y tiens ! Après une période un peu vague, où l'inspiration était partie faire un tour en mer, en face de Taormina, Jim Kerr régénère Simple Minds en y incorporant une batteuse et une clavériste du meilleur goût, des nappes de synthés, la guitare rayonnante de Charlie Burchill, et des titres comme à la bonne époque. Voilà *Direction of the Heart*, le nouvel album du Minds ! Régalade !

4 Pink Floyd

ANIMALS (2018 REMIX)

Rien que pour l'intro flottante au Fender Rhodes, "Sheep", remix 2018 de Pink Floyd, vaut toutes les voies lactées de l'univers. Pas besoin de somnifère puisqu'il y a des moutons. Il ne reste plus qu'à les compter... et faire de beaux rêves.

CHARTS LECTEURS

OCTOBRE 2022

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS

1. **MUSE**
Will of the People
2. **PINK FLOYD**
Animals (réédition)
3. **DAVID BOWIE**
Moonage Daydream (BO du film)
4. **MEGADETH**
The Sick, the Dying... and the Dead!
5. **MACHINE HEAD**
Of Kingdom and Crown
6. **MOTÖRHEAD**
Iron Fist (réédition)
7. **BLONDIE**
Against the Odds 1974-1982 (réédition)
8. **GA-20**
Try It...You Might Like It!
9. **MARILLION**
Holidays in Eden (réédition)
10. **JONATHAN JEREMIAH**
Horsepower for the Streets

SINGLES

1. **JEAN-MICHEL JARRE X MARTIN GORE**
Brutalism Take 2
2. **MOBY FEATURING NICOLA SIRKIS**
This Is Not Our World
3. **BRUCE SPRINGSTEEN**
Do I Love You (Indeed I Do)
4. **PLACEBO**
Shout (cover Tears for Fears)
5. **BJÖRK**
Atopos
6. **JONATHAN JEREMIAH**
Youngblood
7. **SIMPLE MINDS**
First You Jump
8. **SERJ TANKIAN**
Pop Imperialism
9. **JESSE MALIN FEATURING BRUCE SPRINGSTEEN**
Broken Radio '22
10. **RY X**
Lençóis (Love Me)

VOYAGE

Deeper Underground

Trente ans après Kyuss, QOTSA et consorts, une nouvelle scène musicale émerge à Palm Springs.

Par XAVIER BONNET

BIEN SÛR, ceux qui s'enquillent les deux ou trois heures de route – selon l'état du trafic – depuis Los Angeles viennent rarement dans les parages pour se précipiter à un concert. Sauf peut-être au moment du festival de Coachella. Des palmiers à n'en plus finir, des terrains de golf savamment entretenus, sans grande considération environnementale (doux euphémisme), des complexes hôteliers suintant le luxe, des villas rappelant les ambitions architecturales d'antan : l'attractivité de Palm Springs et de ses environs est clairement ailleurs. Dans le souvenir d'autres fastes, passés également, en appelant à Frank Sinatra ou Elvis Presley. Ou Marilyn Monroe, dont l'imposante sculpture (8 mètres de hauteur, 10 tonnes), en acier inoxydable et aluminium, signée Seward Johnson et reprenant à son compte la mythique scène de la bouche de métro de *Sept ans de réflexion*, demeure un détour obligé, à quelques pas du Art Museum.

Réduire les choses à la seule Palm Springs est, par ailleurs, un non-sens. Ici, c'est de Coachella Valley que l'on parle, une "bande de terre" d'une cinquantaine de kilomètres et réunissant neuf communes (Palm Springs, Desert Hot Springs, Cathedral City, Rancho Mirage, Palm Desert, Indian Wells, La Quinta, Indio, Coachella), comme coincées entre les Santa Rosa Mountains et les San Jacinto Mountains, celles-là mêmes qui avaient inspiré à Peter Gabriel la chanson du même nom, et le contraste qu'il avait pu ressentir entre le monde artificiel de Palm Springs et les communautés indiennes, sur l'autre versant de la chaîne montagneuse. C'est en tout cas dans cet environnement pas forcément propice que toute une nouvelle scène musicale cherche, contre vents et marées, à tirer son épingle du jeu, ou plus simplement à tenter d'exister. Une scène locale qui, à en croire ses divers protagonistes et témoins, s'est singulièrement diversifiée ces dernières années, balayant autant le metal que le hip-hop, métissant les styles et les genres volontiers parfois également.

Cette évolution, Josh Heinz en a été un observateur privilégié depuis qu'il a débarqué dans la région il y a une petite vingtaine d'années en provenance de Memphis. Guitariste aux commandes aujourd'hui de Blasting Echo après avoir enchaîné les projets (Dufreign, 5th Town), il est perçu par beaucoup comme le lien entre les générations, notamment parce qu'il n'a eu de cesse de profiter du soutien de certains "anciens", John Garcia (Kyuss, Slo Burn, Unida, Hermano) en tête, pour le concert de charité annuel qu'il organise dans la lutte contre l'autisme, dont sont assez sévèrement atteints deux de ses enfants.

▲ SEAN REACTION
À La Quinta, Sean Cox entend bien faire de Finders Keepers le nouvel eldorado du vinyle vintage.

Un "benefit" devenu événement incontournable et pour lequel Heinz prend soin de toujours convier les artistes en devenir de la région. *"Je suis un peu le grand frère de cette nouvelle génération,* sourit-il. *Au service des autres, faute d'avoir connu la carrière dont j'aurais rêvé à cause de ses contraintes familiales. Des soirées 'open mic', j'ai commencé à en organiser depuis 2012 ou 2013 et ce pendant cinq ou six ans. C'était un peu une époque de transition, où la génération stoner rock – et son public – commençait à vieillir et où il fallait aider une autre à surgir. D'autant que les talents sont là, partout, qu'il s'agisse de Giselle Woo, The Flusters, Plastic Ruby ou Mark King."*

S'il n'élude pas les difficultés que cette nouvelle génération peut rencontrer pour s'exprimer, Heinz admet que, d'une certaine façon, la scène locale est presque condamnée à rester underground : *"Tout ici, ou pas loin, appelle à une forme de confinement : les hauts murs des résidences, les grosses chaleurs, le sentiment trompeur qu'il n'y a rien autour sinon le désert. Bref, si tu ne vas pas de ta propre initiative vers une activité sociale ou musicale, elle ne viendra pas naturellement à toi. L'autre problème pour les artistes locaux est que bon nombre des lieux où ils peuvent se produire réclament des groupes des reprises ou instrumentaux. Alors, OK, ça donne du boulot à certains, mais ça bride quand même sacrément la créativité."*

Parmi les clubs "jouant le jeu", The Hood à Palm Desert, le Big Rock Pub à Indio, quelques brasseries de temps en temps, figurent en bonne place. De grands espoirs, le tout récemment ouvert Alibi et sa capacité de 300 places, dans le centre de Palm Springs, en fonde beaucoup sur son dos. Histoire de compléter une offre que ne compensent pas, tant s'en faut, les divers festivals organisés sur place, y compris le dernier en date, l'Oasis Festival, dont la première édition investissait une trentaine de "spots", en mai dernier.

Pour ce qui est de défendre la scène locale, on peut compter sur Tracy Dietlin. La soutenir, la promouvoir, c'est ce qui l'a amenée à fonder le *Coachella Valley Weekly* il y a dix ans, et c'est avec une générosité jamais démentie qu'elle ouvre aux artistes locaux les pages de l'hebdo gratuit. Y compris quand ces dernières font la part belle aux sujets concernant les animaux de compagnie, autre grosse marotte locale, ou les conseils du chef des pompiers sur les précautions à prendre, au début du printemps, quand les crotales émergent à leur tour d'une hibernation prolongée. Au-delà de ses quelques "chouchous" à propos desquels elle est intarissable (Lisa Morgan, Derek Jordan), c'est la fierté d'appartenir à une communauté qu'elle aime ainsi souligner.

"Nous n'avons pas besoin de ramener des têtes d'affiche de L.A. quand nous organisons des événements, lâche-t-elle, espiègle. *Plus sérieusement, ce qui caractérise la scène locale, c'est l'entraide qui peut exister entre les uns et les autres, en dehors du fait que certains musiciens font partie de plusieurs groupes à la fois, ce qui explique et renforce cette solidarité."*

On ne s'étonnera donc pas que le *CV Weekly* ait consacré sa couverture à Giselle Woo and The Night Owls au moment de la prestation de l'une des locomotives de cette scène locale à la dernière édition de Coachella. Même si chacun dans la communauté regrette, parfois très amèrement, que le festival n'accorde pas plus de place à ladite scène, et ce jusqu'aux volubiles et délicieusement iconoclastes Sean Cox et Dale Myers, tenanciers de deux "vinyl shops" (et planches de skateboard pour le second), Finders Keepers à La Quinta pour le premier nommé, Dale's Records à Palm Desert pour le second. *"C'est vrai qu'une simple tente focalisée sur les artistes régionaux, ce serait déjà formidable",* renchérit Giselle Woo, "leadeuse" de fait du gang à son nom né en 2018 et qui incarne cette fameuse mixité de l'après-desert rock dans la région. *"Des groupes comme Blue Sun ou Ocho Ojos y auraient notamment toute leur place."*

Cumbia, pop et rock, voilà pour l'ADN des hiboux, façon pour eux de défendre leurs propres origines, ce Mexique à la fois si proche et si loin. *"Évidemment que ce lien et le fait de vouloir chanter en espagnol vont au-delà d'un choix artistique",* explique celle qui confesse n'avoir découvert la musique américaine qu'assez tard dans son adolescence (via Brandi Carlile), et attendu ses 25 ans pour s'essayer à l'écriture de chansons. *"Il y a chez nous une envie viscérale de montrer d'où nous venons, et ça vaut autant pour la vallée que pour l'autre côté de la frontière. C'est notre double identité!"*

▲ LATINO POWER
Impossible de passer à côté du mix cumbia-rock de Giselle Woo and The Night Owls dans la région !

▼ GRAND FRÈRE
Quand il ne fait pas rugir sa guitare avec Blasting Echo, Josh Heinz n'hésite jamais à soutenir la scène locale.

▼ COACHELLA
Événement reconnu mondialement, le festival se voit reprocher d'oublier les talents de la vallée.

▲ COMME SUR DES ROULETTES
Dale Myers a eu plusieurs vies. La dernière en date, distiller de vinyles et de planches de skate, lui sied à merveille !

© XAVIER BONNET ET CIE

NE VOUS INDIGNEZ PLUS !

Séparer l'homme de son œuvre n'est pas envisageable pour le comédien britannique fou de rock et poil à gratter indispensable à notre époque. Dans ses sketchs, il étrille tous ceux qui s'offusquent de tout et surtout de n'importe quoi.

PAR **ALMA ROTA**

PHOTO DE **JOBY SESSIONS**

SES SHOWS

SuperNature et *Humanity* battent des records de visionnages sur Netflix, et son nouveau spectacle se joue désormais tous les soirs à guichets fermés. Le comédien, scénariste et réalisateur à succès Ricky Gervais est un fin observateur de la comédie humaine... depuis son canapé. Fort de ses 15 millions de followers, il regarde le monde s'écharper sur Twitter, source inépuisable d'inspiration, pour le meilleur et pour le pire. Touche-à-tout, il s'est essayé à nombre de disciplines : animateur radio sur XFM à ses débuts, avant sa consécration en 2001 en tant qu'acteur dans la série *The Office*, où il incarne le chef d'entreprise David Brent, avec son complice de toujours, Stephen Merchant. On l'a aussi vu au côté de Ben Stiller dans *La Nuit au musée*, apparaître dans le jeu vidéo *Grand Theft Auto IV*, en 2008, prêter sa voix et sa plume à un épisode des *Simpson*, créer des personnages hilarants de livres pour enfants et rafler (entre autres) plusieurs Bafta et Emmy Awards ainsi que trois Golden Globes.

Pervent défenseur de la cause animale, il avoue être un peu *"déçu par l'espèce humaine"*, *"aimer les chiens au point d'en connaître des centaines par leur*

nom" et faire de l'un d'eux un des personnages principaux de sa série *After Life*, petit bijou d'humour et de compassion, dans laquelle il incarne Tony, un journaliste de gazette locale qui a perdu l'envie de vivre après la disparition de sa compagne et traverse sa période de deuil auprès de sa chienne, Brandy. On sait moins de lui que la musique a fait partie de ses premières amours : manager du groupe Suede avant qu'ils ne percent dans les années 1990 et chanteur fondateur de Seona Dancing, un groupe de new wave 80's, dont le single, *More to Lose*, n'a jamais atteint les charts anglais mais est devenu une sorte d'hymne national aux Philippines.

En 2020, son discours acéré à la cérémonie des 77es Golden Globes fait polémique. Il y a littéralement trashé tout le gratin hollywoodien, de Robert de Niro aux trop jeunes conquêtes de Leonardo DiCaprio. L'humoriste défie le politiquement correct, la morale et déclenche les passions. Il pique tout et tout le monde, il démange et irrite bigots et âmes les plus sensibles, celles qui s'offusquent d'un rien dans cette ère de l'indignation permanente, défendant bec et ongles son droit à l'ironie et à rire de tout… Celui qui aimerait avoir pour épitaphe : *"Il est mort en souriant"*, présentera son nouveau stand-up, *Armageddon*, à l'Olympia de Paris le 9 novembre prochain, rendez-vous immanquable pour les amateurs d'humour grinçant *so british* !

Vous présentez un nouveau stand-up, *Armageddon*, dont vous dites qu'il vous attirera les foudres de la "cancel culture" et pour lequel *"les fans qui riront à* [vos] *blagues seront dénoncés pour crime de haine"*. Une telle promesse mérite une petite explication, non ?

Je ne le pense pas vraiment. C'est moitié une blague et moitié du marketing. C'est aussi une façon de défier, de me moquer de la nouvelle idéologie ambiante qui croit que les mots sont une véritable violence. La liberté d'expression est le droit qui soutient tous les autres droits, et c'est un thème récurrent de tous mes récents stand-up.

Dans l'un de vos sketchs, justement, vous dites : *"J'ai hâte de voir l'humanité disparaître et je suis prêt à dépenser mon argent en jets privés pour que cela arrive."* Vous aimez teinter votre humour d'un brin de misanthropie ?

Je blague ! Je me soucie de l'humanité autant que n'importe qui, mais ça ne veut pas dire que je ne dois pas m'en moquer. La comédie, à son meilleur niveau, révèle que nous sommes tous des idiots. Tous effrayés. Tous un peu déglingués. En rire rend la vie un peu plus belle. Quant à l'humanité, je ne la déteste pas. Je ne souhaite pas vraiment qu'elle disparaisse, je pense simplement que le monde se porterait mieux sans elle, à moins qu'elle ne change ses habitudes. Je pense simplement qu'en tant qu'espèce, nous détruisons la nature. La plupart des gens ne s'en rendent même pas compte. Il est clair que nous détruisons l'écosystème. Nous abattons les forêts, polluons les océans et détruisons la couche d'ozone. Nous éliminons des espèces entières. En masse, les animaux restant sur terre se décomposent en 36 % d'humains, 60 % d'animaux d'élevage et seulement 4 % d'animaux sauvages. Nous utilisons tellement d'eau, nous abattons des forêts, nous utilisons des céréales provenant de pays pauvres et nous broyons même des poissons et d'autres créatures marines pour nourrir le bétail. Si nous réduisions la consommation de viande de 10 %, nous pourrions nourrir 100 millions de personnes supplémentaires. Nous ne sommes pas si importants. Si l'humanité disparaissait demain, la terre redeviendrait un paradis en quelques centaines d'années. Si nous perdions les abeilles, la terre deviendrait un désert. Alors, je suppose que je sauverais les abeilles. *(Rires)*

***Armageddon* est la dernière bataille entre le Bien et le Mal. Considérez-vous que l'humoriste doive aujourd'hui endosser un rôle de résistant, inévitablement politique ?**

Le rôle de l'humoriste est avant tout de faire rire les gens. Pour qu'ils se sentent mieux dans la vie pendant un court moment. Fort heureusement, la vérité, le fait de ridiculiser le ridicule et de dénoncer l'hypocrisie peuvent être des éléments comiques. Traditionnellement, le rôle de l'idiot était de se tenir dans la boue avec les autres paysans et de se moquer des classes dirigeantes. Il s'agit d'une tradition saine qui doit être préservée. J'essaie d'éviter la présence flagrante des partis politiques dans mon spectacle, car je pense que si vous obtenez une réaction uniquement des gens qui sont d'accord avec vous, vous y perdez quelque chose sur le plan comique. L'humour explicitement politique peut ressembler davantage à un discours. Je ne pense pas que l'humour doive être une fenêtre sur la véritable âme d'un comédien. Comme je l'ai dit dans mon dernier spectacle, *SuperNature*, je prendrai n'importe quel point de vue pour faire rire : je ferai semblant d'être de droite, je ferai semblant d'être de gauche. Je ferai semblant d'être intelligent, je ferai semblant d'être stupide. Tout ce qui rend les blagues le plus drôle possible.

Vous revendiquez le droit de pouvoir faire des blagues sur n'importe quoi et n'importe qui, ce n'est pas facile en ce moment non ?

Je pense que les gens ont de plus en plus tendance, depuis quelque temps, à dire : *"Je suis offusqué !"* et à croire que c'est le problème des autres. Comme je l'ai souvent dit, ce n'est pas parce que vous êtes indigné que vous avez raison. Je pense qu'il est très arrogant de croire que l'on a le droit de traverser la vie sans entendre quelque chose qui ne nous plaise pas !

"AFTER LIFE" L'acteur joue dans la série à succès le rôle du journaliste Tony, qui n'arrive pas à surmonter la mort de sa femme. Ici, avec sa chienne, Brandy.

JANE ! Abondamment citée dans ses spectacles, la romancière et productrice de télévision Jane Fallon est sa compagne depuis 1982.

Qu'est-ce qui vous fait rire dans la vie de tous les jours ?

J'essaie de trouver de l'humour dans tout. J'ai toujours considéré que le but de la vie était d'être heureux et de s'amuser autant que possible. J'ai aussi réalisé qu'il est plus facile d'être heureux si tout le monde autour de vous l'est aussi. Si vous pouvez rire face à l'adversité, vous êtes à l'abri des balles. Le fait que je puisse en faire un métier est assez incroyable.

Vous êtes un fin observateur de l'humanité sur Twitter, que vous considérez comme *"l'ensemble de tous les murs de toilettes du monde"*. Quel est le tweet le plus drôle que vous ayez lu dernièrement ? Et le pire ?

Le tweet le plus drôle et le pire pourraient bien être une seule et même chose. La stupidité mélangée à la confiance est une combinaison puissante. Un tweet terrible peut être hilarant. Parfois, il suffit d'attirer l'attention sur lui. Les pires tweets peuvent finir dans mes shows.

Vous êtes diplômé de philosophie. Votre approche du rire est plutôt plus proche de "l'ironie" de Socrate, Nietzsche (*"Le rire est une guerre et une victoire"*), Aristote (*"Le rire place celui qui rit au-dessus de sa cible, mais sans médisance"*), Descartes (*"La comédie sert à purger les passions des hommes"*) ?

J'ai probablement pioché un peu dans chacun d'eux. J'utilise certainement beaucoup l'ironie. C'est dommage qu'aujourd'hui je doive l'expliquer. Socrate aurait du mal à s'exprimer sur Twitter. Et Nietzsche serait visé par la cancel culture dès son premier jour sur le réseau !

Vous adorez jurer sur scène. Quel est votre gros mot préféré et pourquoi ?

Cunt ! [Con, mais aussi "chatte", ndlr] C'est un mot qui a la capacité de choquer mais qui peut aussi être drôle dans son contexte. Je dois parfois expliquer aux Américains que ce mot n'est pas porteur de la même misogynie en Grande-Bretagne et qu'il peut même être un terme affectueux entre potes.

Avec votre groupe de new wave, Seona Dancing, vous êtes totalement passé à côté de votre carrière de popstar ?

Pour moi, ce fut un flop total, immédiat et total. Je ne pense pas avoir su à l'époque que nous avions fait un tube aux Philippines. Mais tout s'est arrangé pour le mieux. Être comédien m'a permis de devenir gros et de porter des vêtements confortables. *(Rires)*

Le personnage de David Brent est-il né de cette expérience ?

Oui. Dans le film *Life on the Road*, David Brent évoque souvent l'époque où il jouait dans un groupe et où il gaspillait de l'argent pour faire une tournée.

Si vous étiez devenu une rockstar, pensez-vous que vous auriez fait l'impasse sur la comédie ?

Probablement. Peu de rockstars deviennent des comédiens à succès.

Quel groupe auriez-vous aimé rejoindre ?

Radiohead. Je me serais assis au fond, dans le noir, et j'aurais produit des sons bizarres avec un synthétiseur.

La musique joue-t-elle un rôle dans votre processus créatif ?

Oui. Une chanson peut en fait inspirer une scène ou une ambiance.

Quelle sera la playlist de votre prochain stand-up ?

C'est impossible à dire. C'est un processus d'évolution progressive. Je modifie la liste de chansons jusqu'au montage final. En ce moment j'écoute Novo Amor, Sun Kil Moon, Bon Iver, Vancouver Sleep Clinic, Mogwai, et beaucoup d'autre indie folk. Et, bien sûr, je ne néglige jamais les auteurs-compositeurs classiques et les dieux du rock : Bob Dylan, Neil Young, James Taylor, Cat Stevens et David Bowie ! ✪

Ricky Gervais sera à l'Olympia de Paris, le 9 novembre prochain.

NEW WAVE Bill Macrae (à gauche) et Ricky Gervais (à droite), du groupe Seona Dancing, au look définitivement imparable, à Londres, en août 1983.

CINÉMA Lors de la première mondiale de *David Brent: Life on the Road* à l'Odeon Leicester Square, à Londres, le 10 août 2016.

STAR DES RÉSEAUX Il fait le bonheur des talk-shows – ici avec Jimmy Fallon – et donne aussi des rendez-vous à ses fans en direct sur Twitter pour répondre à leurs questions.

SCÈNE CULTE Lors de la 77e cérémonie des Golden Globe Awards, le 5 janvier 2020, à Beverly Hills, Gervais a trashé le Who's Who du cinéma.

"SOCRATE AURAIT DU MAL À S'EXPRIMER SUR TWITTER. ET NIETZSCHE SERAIT VISÉ PAR LA CANCEL CULTURE DÈS SON PREMIER JOUR SUR LE RÉSEAU !"

© TIM CUSTELLO/REFERENCE/REX/SHUTTERSTOCK - PAUL DRINKWATER/NBCUNIVERSAL MEDIA - NETFLIX

Arène Politique

Rousseau, la vengeresse démasquée

La passionaria de l'écoféminisme a une croisade à mener contre les hommes, jugés tous coupables. Quitte à s'affranchir du monde réel...

RENAUD DÉLY

ELLE S'INDIGNE, dénonce, accuse, vitupère, s'emporte, mais jamais, ô grand jamais, elle ne s'excuse. Nuancer son propos, reconnaître ses torts, regretter quelques excès, ce serait céder au patriarcat ! Sus à la testostérone des vieux mâles blancs dominateurs ! Bienvenue dans le monde parallèle de Sandrine Rousseau...

Un monde où l'homme, mauvais, forcément mauvais, partout, tout le temps, est "déconstruit" pour mieux être rééduqué.

Un monde où l'intime devient public, où même le privé est politique, et où la justice devient anecdotique. Un monde où seule compte la morale, "sa" morale, celle de la grande prêtresse de l'écoféminisme.

Un monde où règne la chasse aux sorcières, ou plutôt aux sorciers...

Ainsi Sandrine Rousseau a-t-elle pu accuser à la télévision son "camarade" Julien Bayou d'avoir *"brisé moralement"* son ex-compagne, jusqu'à l'inciter à tenter de se suicider. À peine les caméras éteintes, la vigie féministe ajoutait, hors antenne, qu'il n'y avait dans les actes de l'ex-secrétaire national des Verts... *"rien de pénalement répréhensible"* !

Flinguer en public, absoudre en coulisses, un tel degré de cynisme peut stupéfier. Sauf qu'officiellement, c'est pour la cause, "LA" bonne cause, celle des femmes, répète-t-elle, en faisant mine de ne pas voir à quel point ses mensonges risquent au contraire, hélas, de nuire aux légitimes du féminisme.

Qu'importe, Sandrine Rousseau ne doute jamais. Elle est forcément dans le "Vrai" et s'arroge le camp du bon droit. À elle seule, la députée écologiste enquête, auditionne, et rend des jugements péremptoires qui ne sont jamais susceptibles d'appel.

Et lorsqu'il lui arrive de se heurter à une forme de contestation, elle se drape dans une toge de victime qui lui octroie un totem d'immunité.

Ainsi de ce dimanche d'automne où sa prise de parole à l'occasion d'une manifestation de soutien au soulèvement démocratique en Iran, place de la République, à Paris, fut copieusement sifflée. Parce qu'elle est une femme, bien sûr... Sandrine Rousseau osa même prétendre le lendemain, sur France Inter, que toutes les femmes oratrices avaient été huées par l'abominable patriarcat tapi dans l'ombre. Un mensonge de plus, que la sénatrice socialiste Laurence Rossignol s'est chargée de démonter aussitôt.

Images à l'appui, l'ancienne ministre chargée des Droits des femmes sous le quinquennat Hollande a aisément démontré qu'elle avait été ovationnée par la foule. Il faut dire que Laurence Rossignol a toujours été une impeccable défenseure de la laïcité, contrairement à Sandrine Rousseau, sifflée par des femmes à cause de sa coupable complaisance pour le port du voile islamique, qu'elle considère comme une source *"d'embellissement"*.

De Rousseau, on connaissait jusque-là les *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques, on découvre avec stupeur les fourberies mensongères de Sandrine.

Un an plus tôt, à l'orée de la primaire présidentielle des Verts, elle avait carrément inventé une *"agression très violente"* imputée à l'un de ses concurrents, le maire écologiste de Grenoble, Éric Piolle, lors de l'université d'été des Verts. En fait, d'*"agression très violente"*, il s'agissait d'une légère bousculade sans gravité provoquée par un essaim de journalistes maladroits...

Peu importe, Sandrine Rousseau avait pu ainsi lancer sa campagne interne avec fracas. Ce qu'elle aime avant toute chose, c'est le bruit et la fureur, les éclats, le buzz ! Elle se nourrit de polémiques et se régale de provocations. Au fond, l'écolo tempêtueuse est le symptôme de la dégradation du débat public.

Elle illustre la twitterisation de la vie politique. Tout désormais s'y déballe et s'y dénonce en moins de 140 signes, 280 pour les esprits les plus subtils...

Fini la nuance, l'échange, le doute, place à l'indignation, l'insurrection permanente et même l'excommunication !

Au fond, l'ascension automnale de Sandrine Rousseau, c'est le match retour de l'irruption sur la scène publique d'Éric Zemmour, l'hiver dernier. Les deux ont besoin l'un de l'autre. Les excès de l'une se nourrissent des délires de l'autre. Sandrine Rousseau a besoin des élucubrations misogynes et xénophobes du polémiste d'extrême droite pour justifier sa logorrhée victimaire. Éric Zemmour a besoin des velléités éradicatrices de l'élue écolo pour se poser en ultime défenseur du mâle blanc ventripotent prétendument menacé.

L'un comme l'autre sont porteurs de deux visions du monde antagonistes qui se font face, deux univers fantasmés, rongés par l'esprit de vengeance entre des groupes d'individus qui ne se supportent plus.

À observer les diatribes enflammées rousseauistes ou zemmouristes abîmer l'esprit public, on se répète que pour nos démocraties, le pire n'est jamais sûr. Mais on se dit aussi que l'on s'en approche chaque jour un peu plus... ●

ILLUSTRATION D'ALAIN FRETET

Macron, coûte que coûte

Après le* "quoi qu'il en coûte" *de la pandémie, le* "coûte que coûte" *des réformes. Sur les retraites, Emmanuel Macron ne reculera pas. Contrairement à ses amis, il n'a plus rien à perdre...

PAR LAURENT BAZIN

SUR LE PAPIER, c'est une visite de courtoisie, voire de réconciliation. Ce vendredi de fin septembre, à Pau, Emmanuel Macron manifeste bruyamment son amitié à François Bayrou : embrassades sonores, éloges, images de complicité, grand discours, rien ne manque pour ce qui n'est, somme toute, que l'inauguration de la nouvelle salle culturelle de la ville. Il faut dire que l'on sort d'une crise entre le chef de l'État et l'homme qui est persuadé de l'avoir fait roi. Quelques jours plus tôt, dans ce style paternaliste et un brin professoral qui est sa marque, Bayrou a tancé publiquement la stratégie de l'Élysée pour réformer les retraites : *"Je suis opposé au passage en force"*, a déclaré ce vieux routier politique, qui trouve décidément le jeune Président bien trop pressé.

Emmanuel Macron a donc dû mettre de l'eau dans son vin, ce qui ne lui ressemble guère, et, pour calmer le susceptible Béarnais, il a décidé de déployer son arsenal de séduction. Le mercredi précédent, il a fait mine de lui offrir le point en concédant quelques semaines de concertation supplémentaires lors d'un dîner de la majorité. Puis, profitant opportunément d'une visite prévue à Pau, il a fait en sorte d'arriver la veille pour dîner en tête à tête, d'huîtres et de palombes, avec le maire de la ville. On imagine, au passage, ce qu'il a fallu de dextérité et d'annulations polies aux petites mains de l'Élysée pour arracher à un agenda international surchargé les quelques heures de ce repas théoriquement secret... Et naturellement publié dès le lendemain, photo à l'appui, dans le journal local. Message limpide : entre François et moi, c'est du solide. Tu parles, Charles...

"En réalité, plus il est sympa, plus il faut se méfier !, décrypte une ancienne de l'Élysée. *Il gère Bayrou comme un dompteur se comporte avec un vieux lion ronchon qu'il a décidé de faire passer à travers le cerceau enflammé, coûte que coûte. En réalité, Emmanuel Macron déteste ceux qui prennent à partie l'opinion pour lui imposer des choses. Généralement, ça le pousse à faire exactement l'inverse..."*

Emmanuel Macron n'est pas un tendre. Il n'est pas non plus du genre à reculer. S'il a dû avaler quelques couleuvres qui lui ont laissé un goût amer lorsqu'il était le ministre de l'Économie de François Hollande et Manuel Valls (renoncer à réformer le statut des fonctionnaires, par exemple), il estime qu'il n'a plus de comptes à rendre maintenant qu'il est aux commandes du vaisseau. Cette réforme des retraites dont les Gilets jaunes l'ont privé lors du quinquennat précédent, il a l'intention de la mener à bien et le plus vite possible. C'est aussi le secret de l'étrange relation qu'il entretient avec Bayrou. Il respecte ses idées et son expérience, autant qu'il méprise ce qu'il représente : cette classe politique dont il estime qu'elle n'a rien fait pendant des décennies.

"Ma plus-value dans le système, c'est ma liberté, nous racontait-il en 2015***, tout jeune maître de Bercy. *Je ne fais pas partie du microcosme, je suis là pour agir. Moi je fais de la mécanique. Je débloque, je déverrouille"*... Quitte à éparpiller façon puzzle ceux qui lui résistent. *"Vous vous débrouillez comme vous voulez, mais je veux que ce soit bouclé en 2023 !"*, a-t-il lancé récemment à sa Première ministre.

Déjà, en coulisses, certains fidèles évoquent les concessions qu'il faudra faire pour ne pas trop handicaper l'avenir, comme ce ministre influent qui lâche, devant un café, cette confidence calculée : *"Après tout, on a dit qu'on repousserait l'âge légal à 65 ans. Mais si on finit avec une réforme à 64, ce sera très acceptable..."*

Le Président ne l'entend pas de cette oreille et c'est aussi pour cela qu'il a dégainé l'arme de la dissolution. Pour serrer les rangs. C'est qu'à l'inverse de ses députés ou de ses ministres, Bayrou compris ou même de la droite, il n'a plus d'élections devant lui. Il n'a plus rien à perdre ni à gagner. Seulement la satisfaction d'avoir accompli ce qu'il était venu faire dans cet étrange microcosme politique : "déverrouiller" le pays. ✪

* In *Le Bal des dézingueurs*, Alba Ventura et Laurent Bazin, chez Flammarion-Enquête

The Last Resort

Bien que reléguées à l'arrière-plan par une actualité riche et tragique au niveau mondial, les élections de mi-mandat aux États-Unis, le 8 novembre, ouvriront la dernière ligne droite avant la présidentielle de 2024 et les espoirs de revanche de Trump... Par tous les moyens.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

The Queen is Dead.

Dernière chronique avant, sinon la fin du monde, au moins les élections de mi-mandat (midterms) qui se tiendront le mardi 8 novembre. Dans une certaine indifférence. On n'avait plus l'habitude. Les médias ont donné la priorité à des événements qui semblaient légitimement plus urgents : inflation, mort de la reine, pouvoir d'achat, obsèques de la reine, guerre en Ukraine, la *Queue* à Londres, risque d'apocalypse nucléaire, nouveau single de Bruce Springsteen et dialectique de la bonne gifle et de la mauvaise gifle parmi les donneurs de leçons de la gauche française. De quoi occulter, ou redonner la place qu'il mérite à un scrutin non présidentiel. Quel intérêt, après tout, sans l'incarnation de la course à la Maison-Blanche ? Et quel intérêt sans Trump ?!

Highway to Hell.

C'est paradoxalement parce qu'elles sont dépourvues de cette composante présidentielle que ces midterms méritent l'intérêt, puisqu'elles accoucheront des dispositifs et des forces en charge du (bon) déroulement du scrutin de 2024. Le retour de la revanche de la vengeance. Trump (ou autre) versus Biden (ou autre). C'est donc le *"last-chance-power-drive"* sur ce qui devient la *"highway to hell"* de la démocratie américaine.

There Is a House in Washington.

De quoi parlons-nous exactement ? Les Américains vont renouveler l'ensemble des 435 représentants à la Chambre, dans des circonscriptions récemment redécoupées par les partis (les deux) au sein de chaque État. Et souvent taillées à leur main pour évacuer toute compétitivité. Ce qui assure une *"generation landslide"*. Le nombre de districts réellement en jeu a fondu comme neige (d'Alaska) au soleil (de Floride). Ce *gerrymandering* a donné un avantage indéniable aux Républicains après le recensement de 2010, mais l'hécatombe côté démocrate n'est pas aussi désastreuse qu'on aurait pu l'imaginer après le recensement de 2020. Ce qui n'empêche pas les Républicains d'être largement favoris pour récupérer la majorité à la Chambre.

Run and Take the Money.

Pour en faire quoi ? Pas grand-chose a priori : bloquer les projets de budget issus de la Maison-Blanche, et lancer des procédures d'impeachment saugrenues et perdues d'avance contre Biden. Car les Républicains n'auront pas les deux tiers au Sénat pour destituer "Sleepy Joe". Quel intérêt, donc ? L'agit-prop, l'autopromotion et la levée de fonds. *"We're only in it for the money."* *"The girls* (Marjorie Taylor Greene et Lauren Boebert) *can't help it."*

Don't Let Me Be Misunderstood.

Car le Sénat, dont un tiers sera renouvelé, pourrait bien rester aux mains des Démocrates. Les sondages montrent que les principaux sujets de préoccupation des électeurs favorisent plutôt les candidats républicains, y compris auprès d'un électorat hispanique qui donne davantage crédit au GOP sur l'économie et les jobs, mais aussi une éducation plus axée sur la formation que sur la sensibilisation aux discriminations. Les immigrés hispaniques et asiatiques sont les vrais dépositaires du rêve américain. Les Démocrates les voient (à tort) comme des victimes... dont le vote leur revient de droit.

The Lies That Bind.

Un Congrès divisé devrait produire autant de grandes lois que les Stones ont pondu de compos originales depuis le début du siècle. Mais au-delà des perspectives législatives, le grand mystère est désormais celui de l'acceptation des résultats. Qu'un scrutin serré donne lieu à contestation et recomptage, évidemment. L'inquiétude porte davantage sur les contestations armées. Sur le refrain fédérateur de l'élection volée. Un projet de loi avance au Congrès qui devrait clarifier et moderniser le processus de confirmation de l'élection présidentielle, ce qui a flotté en janvier 2021. Et ajouter *"another brick in the wall"* de la légitimité démocratique.

Is There Anybody Out There?

Au-delà du niveau fédéral, l'essentiel du processus de validation et d'homologation des résultats se déroule dans les États fédérés. La Constitution donne aux assemblées (*legislatures*) la responsabilité d'organiser les scrutins, locaux comme fédéraux. D'où la grande diversité des pratiques. Et le cadre fédéral s'est considérablement assoupli depuis la déségrégation.

Les États sont donc assez libres de fixer leurs règles en amont (qui peut voter, où et comment) et en aval (quels votes peuvent être acceptés ou rejetés). Or, pendant les années Obama, les Démocrates ont largement sous-investi le champ local, laissant les Républicains prendre le pouvoir dans ces assemblées... et durcir les conditions d'accès au vote.

Keep On Keepin' On.

Le garde-fou à ce niveau est double : les gouverneurs et le secrétaire d'État, sorte de ministre de l'intérieur de l'État, fédéralisme oblige. Le gouverneur peut mettre son veto à des lois qui seraient outrageusement partisanes. Le secrétaire d'État et l'attorney general ont également leur mot à dire dans le déroulement d'une élection. En Géorgie, Brad Raffensperger est devenu le héros d'un certain nombre de Démocrates. En effet, ce Républicain conservateur bon teint a tenu tête à Trump quand celui-ci lui demandait de "trouver" les 12 000 voix qui lui manquaient. La différence n'est plus entre Démocrates et Républicains (les partis) mais entre les démocrates (attachés au fonctionnement démocratique) et la frange complotrumpiste, qui n'accepte les résultats que quand ils sont en leur faveur et, une fois au pouvoir, essaie de tordre les règles pour mettre toutes les chances de son côté.

Pour l'instant, la démocratie américaine tient le choc car ses garants sont encore suffisamment nombreux au sein du GOP. Combien de temps, *"how many more years"*, tiendra-t-elle ? Cette *"darkness on the edge of town"* pousse à s'intéresser au déroulement, aux résultats et aux conséquences de ce qui ressemble déjà au scrutin de la dernière chance. Un *"last chance power drive"* démocratique. The Last Resort? ●

LA BOUTIQUE

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

LES HORS-SÉRIES

Hors-série n°46 - The Rolling Stones

Hors-série - 100% Metal/Spécial Hellfest

Hors-série n°45 - Spécial 45 tours

Hors-série n°44 - Keith Richards

Hors-série n°43 - The Beatles (102 p.)

LES ANCIENS NUMÉROS

n°146 - Leonrad Cohen

n°145 - Muse

n°144 - Coldplay

n°143 - David Bowie

n°142 - Keith Richards

n°141 - Red Hot Chili Peppers

n°140 - Spécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

BON DE COMMANDE

ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

TARIF DES MENSUELS

☐ n°137 : 6.50€ ☐ n°138 : 6.50€ ☐ n°139 : 6.50€ ☐ n°140 : 6.50€ ☐ n°141 : 6.50€
☐ n°142 : 6.50€ ☐ n°143 : 6.50€ ☐ n°144 : 6.50€ ☐ n°145 : 6.50€ ☐ n°146 : 6.50€

TARIF DES HORS-SÉRIES

☐ n°43 : 11.95€ ☐ n°44 : 8.95€ ☐ n°45 : 15€ ☐ Spécial Hellfest : 19€ ☐ n°46 : 15€

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1.50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2.50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : € (prix des numéros) + € (frais de port) = €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme NOM PRÉNOM

ADRESSE

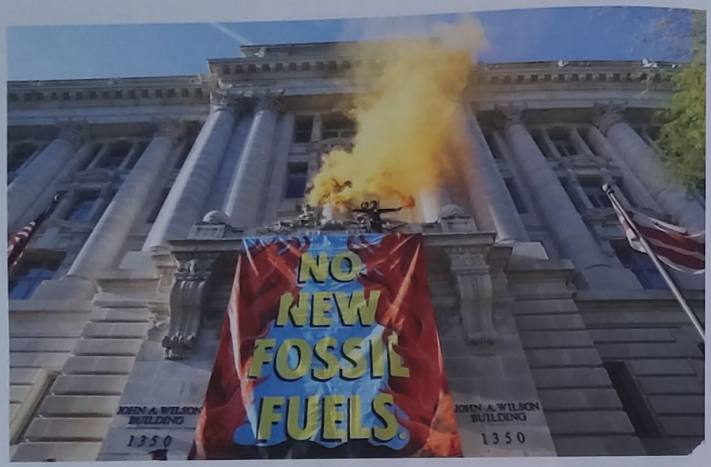
CODE POSTAL VILLE

PAYS TÉLÉPHONE

ADRESSE E-MAIL* :

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR



États-Unis : la grande bataille de la loi climat

Le succès de l'Inflation Reduction Act dépend désormais d'une défense efficace contre les lobbyistes... **Par JEFF GOODELL**

DES DÉCENNIES À ENTENDRE au Sénat américain que le changement climatique est un canular. Des décennies à débattre de la taxe carbone et de la compensation carbone. Des décennies de rassemblements à Washington dans l'espoir que le prochain ouragan, la prochaine sécheresse ou la prochaine vague de chaleur fasse prendre conscience aux Américains des risques qu'il y a à vivre sur une planète surchauffée. Des décennies de récifs coralliens qui s'effondrent, d'espèces qui disparaissent, de dioxyde de carbone dans l'atmosphère qui ne cesse d'augmenter. Des décennies de perte, de rage, d'espoir fragile.

Mais avec l'accord sur le climat (officiellement connu sous le nom d'Inflation Reduction Act) que le président Joe Biden a signé il y a quelques semaines, tout a changé. Au cours de la prochaine décennie, la majeure partie de cette enveloppe de 369 milliards de dollars sera investie dans les énergies propres, pour transformer le paysage énergétique américain. L'argent ira à des actions pas très glamour, comme l'accélération du remplacement des chaudières à gaz par des pompes à chaleur et l'isolation des maisons dans les quartiers défavorisés. Il financera aussi des investissements coûteux, comme de nouvelles usines de batteries et des lignes de transmission. Mais, surtout, on a le sentiment qu'avec cette loi, l'Amérique a franchi le Rubicon du climat. Maintenant, il s'agit de s'assurer que la loi que nous avons fonctionne. Ensuite, il faudra l'élargir, et rapidement.

GREEN NEW DEAL ? Joe Biden a signé un accord qui injectera des milliards dans les énergies propres pour aider le pays à réduire son empreinte carbone.

"Il est difficile de comprendre à quel point l'environnement dans lequel nous évoluons est nouveau, explique Jamie Henn, militant de longue date et directeur de Fossil Free Media. *Tant de personnes à qui j'ai parlé dans le mouvement, des bailleurs de fonds aux travailleurs œuvrant dans le domaine de l'énergie propre, en passant par ceux qui exercent leur activité dans la finance et les militants de première ligne, ont le sentiment que nous devons repenser entièrement nos stratégies."*

Tout en haut de la liste, il y a le simple fait que, depuis trente ans, le mouvement pour le climat s'est souvent mobilisé "contre" (les centrales au charbon, les pipelines, les SUV...). Aujourd'hui, selon Henn, le défi ne consiste pas seulement à installer des infrastructures d'énergie verte, mais aussi à convaincre les gens qu'un avenir énergétique vert est réalisable. *"Au cours de la dernière décennie, nous avons convaincu les gens que le changement climatique est réel, à tel point qu'ils en sont constamment déprimés*, explique-t-il. *Maintenant, nous devons les convaincre qu'ils peuvent réellement faire quelque chose, que nous avons les outils pour commencer à affronter cette crise."*

Pour y parvenir, les militants devront changer leur discours. *"Le mouvement climatique doit aller vendre cela aux gens et le rendre plus populiste*, lance Faiz Shakir, ancien conseiller politique du sénateur Bernie Sanders. *L'objectif à présent, lorsque le gouvernement agit, est de montrer aux gens comment et pourquoi il a agi à leur avantage."*

Ce qui est également crucial, c'est de s'assurer que ces investissements pour le climat ne soient pas détournés par les lobbyistes et que l'argent arrive réellement aux personnes et aux projets qui en ont le plus besoin.

Leah Stokes, professeure de politique climatique et énergétique à l'université de Californie, à Santa Barbara, a inventé le terme de *"brouillard de la mise en œuvre"*, ce qui, dans le processus d'élaboration d'une politique, désigne la période pendant laquelle les détails se perdent et les gens ne savent pas ce qui se passe. *"La mise en œuvre est un moment très délicat, les militants sont moins énergiques et les intérêts des entreprises plus engagés*, explique-t-elle. *Les entreprises ont des équipes de lobbyistes qui peuvent tout suivre et exercer une influence lorsque c'est nécessaire. La plupart des groupes pour le climat ne sont pas faits pour ça."* Olúfémi O. Táíwò, professeur de philosophie à l'université de Georgetown, se méfie particulièrement de la banque verte nationale nouvellement créée, qui disposera de 27 milliards de dollars à distribuer aux projets d'énergie propre : *"Si les communautés mal desservies sont censées recevoir 40 % de ce financement, quelle forme cela prendra-t-il ? Qui a son mot à dire sur les projets financés et sur la question de savoir si les fonds parviennent effectivement aux communautés ?"*

DEUX HOMMES DANS UNE PIÈCE Le sénateur Manchin et le chef de la majorité Schumer ont conclu un accord secret, ce qui a choqué militants et opposants.

Malgré tout, l'énergie fossile n'a pas dit son dernier mot. D'une part, les investissements dans les énergies propres prévus par la loi sur le climat sont accompagnés d'une disposition exigeant du gouvernement fédéral qu'il mette aux enchères les concessions de forage sur les terres et les eaux publiques avant de pouvoir autoriser des projets solaires et éoliens. Ainsi, le développement des énergies renouvelables est lié aux combustibles fossiles. Pire encore, dans le cadre de la signature du projet de loi sur le climat, Joe Manchin, sénateur de Virginie-Occidentale, a conclu un accord secret avec Chuck Schumer, chef de la majorité au Sénat, et Nancy Pelosi, présidente de la Chambre des représentants, pour réformer les règles d'autorisation des grandes infrastructures. La délivrance de permis est en effet un problème compte tenu de la quantité d'infrastructures qui doivent être construites dans un temps très court, mais dans ce cas, l'accord semble davantage taillé pour le Mountain Valley Pipeline, long de 480 kilomètres, qui transporte le gaz issu de la fracturation du nord-ouest de la Virginie-Occidentale vers le sud de la Virginie.

De nombreux militants en Virginie-Occidentale se sentent trahis. Comme le dit Russell Chisholm, coordinateur de Mountain Valley Watch de la coalition Protect Our Water, Heritage, Rights : *"Les gens des communautés de première ligne en ont assez de tout cela. Ils ne sont jamais dans la salle lorsque ces accords sont conclus. Si les membres du Congrès sont sur le point d'approuver cet accord d'autorisation pour plus d'infrastructures de combustibles fossiles, ils devraient le dire directement à tous ceux qui vivent en amont et en aval de ces projets : 'Nous sommes d'accord pour vous sacrifier tous pour obtenir ce projet de loi sur le climat'."*

Et puis il y a les cauchemars environnementaux largement oubliés, comme l'exploitation du charbon par déplace-

ment de sommet dans les Appalaches, qui se poursuit malgré ses impacts dévastateurs. *"Lorsque les dirigeants des organisations environnementales ont choisi de lutter contre le changement climatique de manière jacobine, ils ont abandonné la lutte contre l'extraction des mines à déplacement de sommet*, explique Maria Gunnoe, directrice de la Mother Jones Community Foundation. *Si nous ne parvenons pas à mettre fin à cette pratique, le plan climatique est mal engagé."*

Mais il existe aussi des menaces plus insidieuses. De nombreuses compagnies pétrolières et gazières ont compris qu'il y a plus d'argent à gagner en faisant partie de la révolution de l'énergie propre qu'en la combattant directement. Les grandes entreprises comme Occidental Petroleum (OXY), l'une des plus importantes sociétés de fracturation du Texas, se lancent dans les énergies propres. Ou du moins, c'est ce qu'elles voudraient vous faire croire. OXY est l'action la plus performante du S&P 500 cette année, avec un bénéfice de 3,7 milliards de dollars pour le seul deuxième trimestre de l'année. Elle veut maintenant devenir *"la Tesla de la capture du carbone"*, ce qui est une manière habile de dire qu'elle veut construire des machines qui aspirent le carbone de l'air et lui permettent de commercialiser ce qu'elle appelle, avec un panache orwellien, le *"pétrole net zéro"*.

Pour ces compagnies pétrolières, ce n'est pas un jeu nouveau. Vingt ans après que BP a promis que ses initiales ne signifiaient pas "British Petroleum", mais "Beyond Petroleum" (au-delà du pétrole), l'entreprise en produit toujours 2 millions de barils par jour. Aujourd'hui, les monstres du carbone comme BP, ExxonMobil et Chevron redoublent d'efforts pour vous convaincre qu'ils sont de bons citoyens pour la planète. ExxonMobil s'est même engagé à atteindre des émissions nettes nulles d'ici à 2050. Mais cet engagement ne s'applique qu'à ses émissions opérationnelles, qui ne représentent qu'une infime partie des émissions du pétrole et du gaz qu'elle pompe hors du sol. C'est le genre de tour de passe-passe auquel vous pouvez vous attendre de la part des grandes compagnies pétrolières à l'avenir.

Certains de ces projets seront réels, mais la plupart relèveront du greenwashing. *"Ces entreprises ne savent faire qu'une chose, c'est percer des trous dans le sol et pomper"*, explique Stokes. Henn prédit *"un tsunami de greenwashing"* de la part de l'industrie, qui tente de revendiquer l'espace qui s'est ouvert dans l'économie de l'énergie propre. *"Éliminer le carbone de l'atmosphère*, poursuit Henn, *c'est une telle opportunité de refaire notre société. Si nous perpétuons le même mal dans une économie de l'énergie propre et qu'il ne s'agit que d'un monde avec des Exxon et des Elon Musk... quel cauchemar."*

L'adoption de la loi climat prouve que ce n'est pas impossible. La crise climatique ne modifie pas seulement le monde naturel: elle modifie également la dynamique de la politique américaine de manière imprévisible.

Pratiquement toutes les grandes entreprises affichent des objectifs "zéro émission" pour acheter leur place au paradis climatique. Les compensations carbone permettent aux sociétés (ou aux particuliers, d'ailleurs) de continuer à polluer, à condition de "compenser" cette pollution en plantant des arbres ou en enfouissant le carbone dans le sol.

Le problème avec les compensations, outre que beaucoup d'entre elles ne sont pas réelles, c'est qu'elles perpétuent le fantasme selon lequel il est possible de résoudre la crise climatique sans changer ses habitudes. Mais le plus grand défi pourrait être de savoir ce qui se passe lorsque la réalité brutale de la crise climatique prend le pas sur l'espoir et l'enthousiasme inspirés par l'accord sur le climat. *"Le dernier rapport du Giec nous dit que nous sommes à la limite cataclysmique du point de non-retour"*, rappelle le climatologue Peter Kalmus, qui soutient que les médias doivent communiquer l'urgence de la situation au public et que le public doit exiger cette urgence des politiciens, à la fois pour réparer ce qui ne va pas avec cette loi et pour adopter rapidement d'autres lois plus adaptées. *"Nous ne traitons pas la dégradation du climat comme une urgence. En tant que société, si nous voulons nous sauver, nous devons faire beaucoup plus, beaucoup plus vite."*

Kalmus souligne que le niveau de dépenses de cette loi est de 37 milliards de dollars par an pendant une décennie. Le budget du département américain de la défense pour la seule année fiscale 2023 est de 773 milliards de dollars. *"Étrangement, cela me donne de l'espoir*, reprend Kalmus. *Imaginez que nous dépensions 50 % du budget militaire pour mettre fin aux combustibles fossiles. Nous pourrions arrêter cela tellement plus rapidement que ce que tout le monde dit."*

L'adoption de la loi climat prouve que ce n'est pas impossible. La crise climatique ne modifie pas seulement le monde naturel, elle modifie également la dynamique de la politique américaine de manière imprévisible. Entre autres choses, elle rassemble des militants d'Alaska et des Appalaches pour lutter contre la poursuite de l'expansion des combustibles fossiles, mais aussi pour leur droit fondamental (et le nôtre à tous) de vivre sur une planète habitable.

"L'une des grandes leçons de l'accord sur le climat est simplement la valeur de la persistance, soutient Táíwò. *Une telle chose ne semblait pas politiquement possible il y a seulement quelques années. Aujourd'hui, c'est chose faite.*

RollingStone FRANCE
RADIO

LES SOIRÉES THÉMATIQUES
Lundi : Années 80/New Wave
Mardi : Années 70
Mercredi : Années 90
Jeudi : Rock français
Vendredi : Metal/Hard rock
Samedi : Live/acoustique
Dimanche : Années 2000

LA BANDE SON DE VOTRE MAGAZINE
sans publicité
Disponible sur
www.rollingstone.fr

RICHARD FORD

"TOUT EST POLITIQUE"

Du Mississippi au Montana en passant par le New Jersey, il est l'un des grands conteurs de la middle class américaine. Et, face aux dérives gouvernementales de son pays, s'assume comme un écrivain militant. Entretien.

PAR SOPHIE ROSEMONT – PHOTO DE FRANÇOIS DURAND

JEAN-MICHEL JARRE

L'EMPIRE DES SONS

PAR **DENIS ROULLEAU**

PHOTO DE **TOM SHEEHAN**

LE COMPOSITEUR SORT UN NOUVEL ALBUM, *OXYMORE*, HOMMAGE À PIERRE HENRY, L'UN DES GRANDS PIONNIERS FRANÇAIS DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE. CET INNOVATEUR SONORE A ADAPTÉ SES COMPOSITIONS AUX NOUVEAUX MODES D'ÉCOUTE. PARALLÈLEMENT, IL DONNE RENDEZ-VOUS À OXYVILLE, DANS LE METAVERSE.

CONJUGUER PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR
Jean-Michel Jarre utilise aussi bien des sons analogiques que numériques. Ici, devant un Moog System 55 du milieu des années 1960.

PERFORMANCE
Sur scène, lors de l'Electronica Tour, en 2018.

© CHRISTIE GOODWIN

A VEILLE DE CET ENTRETIEN, qui s'est déroulé à son domicile parisien à la fin du mois de septembre, Jean-Michel Jarre a travaillé jusqu'à trois heures du matin afin de finaliser le remix d'"Epica", élaboré en collaboration avec Brian Eno. Le pape britannique de l'ambient succède ainsi à Martin Gore (Depeche Mode), qui avait planché sur le remix du premier single, "Brutalism". *"Chaque titre de l'album aura droit à sa "Take 2" réalisée par différents artistes plus ou moins connus"*, indique un Jean-Michel Jarre malgré tout en grande forme et enthousiaste à l'idée de présenter son nouveau disque, intitulé *Oxymore*. Rien à voir avec *Oxygène*, ou presque, comme nous le verrons plus loin. Ce titre fait plutôt référence aux oxymores qui peuplent notre vie quotidienne : "intelligence artificielle", "réalité virtuelle" et surtout "musique concrète", qui a beaucoup inspiré la conception de l'album. Ou comment ne pas penser la composition musicale en termes de solfège ou de mélodie mais en termes de son : *"La musique concrète a pour principe d'assembler des sons qui n'ont rien à voir les uns avec les autres : un bruit de machine avec un pépiement d'oiseau ou une goutte de pluie avec une note de clarinette. La technologie permet aujourd'hui d'agencer ces sons dans l'espace et de proposer une expérience musicale inédite."* Si l'album a été pensé, engendré et enregistré en multicanal, pas besoin de disposer d'une installation dernier cri pour en apprécier pleinement la richesse et l'inventivité. L'écoute de la version binaurale, accessible à toute personne équipée d'un banal casque audio, s'avère bluffante et immersive. Quelques questions méritaient des réponses de la part du créateur d'*Oxymore*, une œuvre à part qui propose un voyage organique et sensuel dans l'empire des sons, aussi bien dans la réalité physique que virtuelle.

Pourquoi rendre ainsi hommage, aujourd'hui, à Pierre Henry, et d'une manière plus générale à la musique concrète?

J'ai toujours apprécié Pierre Henry et écouté son œuvre d'une manière très particulière, car celle-ci est liée à ma propre histoire. À l'âge de 14-15 ans, je jouais dans un groupe de rock et je trafiquais déjà des bandes sur un énorme magnétophone allemand que m'avait offert mon grand-père, musicien et inventeur à qui nous devons notamment la création du tourne-disque portable Teppaz, l'ancêtre de l'iPod. À l'époque, j'étais un fêlé qui enregistrait tout, qui adorait bidouiller, à tel point que le jour où j'ai passé une bande à l'envers, j'ai cru qu'un alien me parlait. J'ai rapidement intégré le GRM (Groupe de recherches musicales) dirigé par Pierre Schaeffer, qui avait pour acolyte un certain Pierre Henry. Nous devions collaborer pour *Electronica*, mais il est tombé malade, puis est malheureusement décédé en 2017. Plus tard, son épouse m'a confié des sons séparés qu'il avait préparés pour moi, en me disant : *"Peut-être en ferez-vous, un jour, quelque chose..."*

Pourquoi avez-vous choisi d'enregistrer en multicanal ? Qu'est-ce que cette nouvelle technologie apporte à votre musique ?

Depuis le Covid, je m'intéresse de plus en plus à la réalité virtuelle et à l'immersif. Je suis parti d'un constat : en immersion, les efforts se portent essentiellement sur l'image, le son est un peu mis de côté. Et pourtant, le son immersif nous fait revenir à une écoute naturelle : le champ visuel, c'est-à-dire la portion de l'espace visible par un œil autour du point qu'il fixe, est de 140 degrés, le champ auditif, lui, va jusqu'à 160 degrés. Partant de là, je me suis dit qu'il serait intéressant de travailler l'orchestration dans l'espace en concevant, dès le départ, un album non pas en stéréo mais en multicanal. L'idée est de casser notre rapport frontal séculaire avec la musique : quand vous composez, vous visualisez l'orchestre devant vous ; en studio et en concert, les enceintes et la sono sont également disposées en face de vous... finalement, vous êtes toujours en 2D. Aujourd'hui, grâce à la technologie, chaque son peut avoir son propre espace vital et cela change tout. Dans un tel contexte, il m'a paru naturel d'intégrer quelques sons et la méthode électroacoustique à la française de Pierre Henry, qui avait notamment pour règle de *"faire entendre plusieurs sons à la fois qui se rejoignent"*.

Quand a démarré concrètement ce projet et combien de temps a-t-il nécessité ?

Tout a débuté en octobre 2021, quand Didier Varrod, directeur musical des antennes de Radio France, me demande de créer un live inédit pour l'Hyper Weekend Festival, dans la lignée de ce que j'avais entrepris en réalité virtuelle et en immersif avec *Welcome to the Other Side*. Totalement inconscient, je lui réponds banco, malgré le fait qu'il me restait seulement trois mois pour composer. En fait, j'ai écrit la totalité d'*Oxymore* dans mon studio en six semaines, puis interprété une version bêta sur scène, à la Maison de la radio, en janvier 2022. J'ai ensuite pris huit mois pour peaufiner et travailler dans le studio Innovation de Radio France, avec l'ingénieur du son Hervé Desjardins, qui avait déjà collaboré avec moi, notamment sur *Amazonia*. Ensemble, nous avons exploré, défriché, en utilisant des outils, comme le Dolby Atmos, qui ne sont pas conçus à la base pour la musique mais pour le cinéma. Nous avons été obligés de trouver des astuces : mettre le kick et la basse en croix ne fonctionnait pas, nous l'avons donc laissé devant, mais cela ne convenait pas pour tous les morceaux... Ces bidouillages réalisés dans un environnement ultra-technologique ren-

voient à l'ADN de la musique électroacoustique et électronique française. N'oublions jamais que le GRM est à l'origine des Shadoks ! La musique concrète possède indéniablement ce côté absurde et surréaliste.

Quelle a été la part de technologie dans le processus de création ?

C'est toujours la même histoire : la technologie dicte les styles. C'est parce qu'on a inventé le violon que Vivaldi a fait ce qu'il a fait, c'est parce qu'on ne pouvait enregistrer que trois minutes de musique sur un 45-tours qu'Elvis a chanté des morceaux de trois minutes. Je me suis simplement imposé de me faire plaisir, en oubliant le plus possible la technologie. J'étais comme un gamin dans mon studio, en 5.1, et je me disais : ce son-là, je le verrais bien à cet endroit-là, puis il irait ensuite dans cette direction avec une certaine vitesse, ce que vous ne pouvez pas réaliser avec la stéréo. Il s'agit d'un échange permanent : soit les idées proviennent de l'outil, soit je me sers de l'outil pour exprimer ce que je veux. Mais la technique, aussi sophistiquée soit-elle, n'est pas tout. Le plus important reste le résultat, artistiquement parlant.

Musicalement, cet album est une bacchanale sonore maîtrisée, avec un côté organique, sensuel, voire éthéré, et des parties plus brutes et plus violentes. Il semble d'ailleurs qu'au fur et à mesure des morceaux, l'ambiance se détende et devienne plus festive…

Oui, c'est vrai. Je passe de la ligne sombre à la ligne claire. Le titre "Animal Genesis" est assez emblématique en la matière. L'introduction est massive, martiale, puis l'horizon s'éclaircit grâce aux séquences de synthés. C'est en quelque sorte une genèse qui exprime le début du règne animal, un sentiment très organique et minéral. Au fur et à mesure, les éléments vont se civiliser, s'apaiser et même se poétiser, comme dans "Brutalism". À l'inverse, "Crystal Garden" débute par une nappe ambient, qui va vite dégénérer et subir une torsion indue. On voyage de l'apesanteur à la sauvagerie, du scintillant au tranchant, et vice versa.

Dans "Neon Lips", d'où proviennent ces sons cristallins très étonnants qui enveloppent littéralement l'auditeur ?

Ils sont issus d'une structure sonore inventée en 1952 par les frères Baschet : le Cristal Baschet, un orgue en verre équipé de résonateurs en inox. J'ai la chance d'en posséder un et je me suis amusé à imaginer un dialogue masculin-féminin en hommage à Pierre Henry, car cet instrument est très symbolique de son époque. Dans "Zeitgeist", on entend la voix d'Henry complètement trafiquée, mêlée à des synthés très kraftwerkiens, qui converse avec une voix jamaïcaïne spatiale. La rythmique jazzy et les glissés de cordes de l'introduction de "Sonic Land" sont, eux, un clin d'œil inconscient à l'album *Focus*, de Stan Getz, qui est un de mes disques de chevet.

"Epica", le titre qui clôt *Oxymore* est peut-être celui qui ressemble le plus à du Jean-Michel Jarre "classique"…

Dans tous les cas, ce morceau me tenait particulièrement à cœur car je souhaitais un final qui symbolise un aboutissement mais également une porte ouverte vers un univers dissemblable de celui de l'album. J'ai tenté, dans "Epica", d'explorer dans l'espace le foisonnement et la folie des sons cinétiques qui étincellent de partout. Ce fut le titre le plus complexe à produire, car il est très difficile de garder une certaine masse tout en étant dans le mouvement… mais je suis content du résultat. Cette conclusion projette vers l'avenir et rejoint encore une fois la doxa de Pierre Henry : *"Je ne compose pas pour aujourd'hui, mais pour demain."*

Comment traduire la richesse de cette musique immersive sur scène ?

Les gens s'attendent probablement à un déluge de visuels, or, il n'y en aura aucun ! Je souhaite que les spectateurs, qui seront positionnés au cœur d'une installation 360 degrés, soient tous plongés, sinon dans le noir, dans l'obscurité, afin de revenir à l'essence même du son et qu'ils puissent écouter la musique sans être distraits, en fermant les yeux, en totale immersion. Dans une époque où les visuels prédominent, notamment via les réseaux sociaux, je trouve intéressant de revenir au son. Je suis persuadé que nous connaîtrons bientôt une indigestion générale provoquée par ce déferlement ininterrompu d'images et d'écrans. Cela commence déjà : dans mon entourage, je connais deux adolescents britanniques qui étaient à fond dans les jeux vidéo, Instagram, TikTok, etc. Au bout d'une année de confinement, ils en ont eu ras le bol, ils ont tout arrêté et se sont mis à bouquiner. *"On s'est rendu compte que tout cela n'avait pas d'intérêt, on a voulu retrouver du tangible"*, m'ont-ils confessé, à mon grand étonnement. Tant mieux.

En parallèle du monde physique, quelle sera la vie d'*Oxymore* dans le metaverse ?

Je vais physiquement jouer des concerts, dans le noir certes, mais je vais investir avec une forte iconographie la partie virtuelle, sur laquelle je me penche déjà depuis un moment. Oxyville, la ville d'*Oxymore* dans le metaverse, est une cité musicale à mi-chemin entre Metropolis et Sin City. Aujourd'hui, les univers de réalité virtuelle sont généralement laids en raison de l'aspect Lego qui n'a rien de sexy. Nous sommes partis de cette contrainte pour aboutir à un graphisme urbain très constructiviste, que je souhaite exploiter en live : je serai sur scène en direct et en couleur, comme si j'étais réellement sur les planches, grâce à une nouvelle caméra qui permet de se retrouver en réalité virtuelle comme vous êtes dans le monde physique. Ce ne sera pas mon avatar comme dans *Notre-Dame*, ce sera vraiment moi en 3D, à la fois en live et dans la réalité virtuelle.

Qu'est-ce que peut apporter de plus la réalité virtuelle appliquée aux concerts ?

Cette technologie me permet notamment de renforcer la dimension sociale, de me connecter avec des publics avec lesquels je ne suis pas en relation habituellement. Après le concert joué à Radio France en janvier 2022, j'avais chaussé mes lunettes VR pour me rendre dans la version bêta d'Oxyville. J'y ai répondu à des questions et rencontré beaucoup de monde, notamment une fille volubile, déchaînée, hyper-enthousiaste, qui avait dansé toute la soirée. En fait, elle venait de Manchester et était tétraplégique. Pour la première fois de sa vie, elle avait pu assister à un concert et, surtout, être connectée avec d'autres personnes en provenance du monde entier. Je souhaiterais à terme qu'Oxyville devienne un lieu de rencontres, de passage, de transmission et de démocratisation de ces nouveaux outils. J'aimerais accueillir de jeunes musiciens à qui je laisserais les clés de la ville.

Vous êtes très investi dans France 2030 et avez été nommé président de la commission metaverse du CNC. Quels sont les enjeux ?

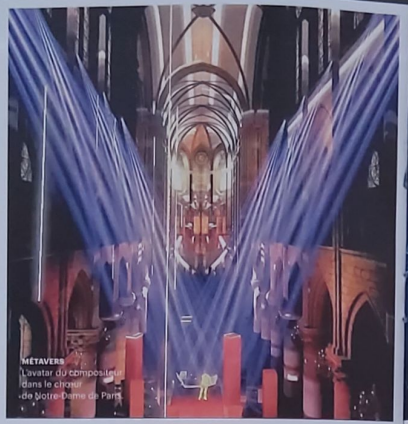
Ils sont gigantesques ! Je suis devenu un activiste du metaverse franco-européen. Nous avons impérativement besoin d'obtenir le contrôle des tuyaux, de développer nos propres plateformes et moteurs de fabrication. Je n'ai rien contre Meta, qui vient d'annoncer la sortie d'un nouveau casque doté d'une technologie incroyable. Mais il faut savoir que cette compagnie investit 10 milliards par an. Si nous ne réagissons pas rapidement, nous serons confrontés à des sociétés qui vont fixer leurs tarifs, censurer notre contenu, car cela ne correspond pas à leur format ou parce qu'ils veulent mettre en avant leurs propres productions, etc. Il y a urgence, sinon nous serons totalement colonisés, tels les Aztèques par Cortés. Ne recommençons pas la même erreur commise avec internet, dont nous étions pourtant les précurseurs et qui nous a complètement échappé. Si nous avons été capables de concevoir Airbus, nous devrions pouvoir bâtir un *cloud*, ce qui est beaucoup plus simple. J'ai accepté la présidence de cette commission à condition de ne pas saupoudrer les subventions pour contenter tout le monde, et de pouvoir mettre le paquet sur des acteurs performants et clairement identifiés. Ce combat s'apparente un peu à l'affrontement de David contre Goliath. Mais, David, si on lui fournit une épée et non un cure-dents, il peut gagner, ou tout du moins participer activement à cette souveraineté indispensable, car garante de notre indépendance artistique.

Comment situez-vous cet album dans votre parcours musical ?

J'estime qu'il y a eu trois étapes capitales dans ma carrière : l'invention du synthétiseur, l'avènement du numérique et, aujourd'hui, la naissance puis le développement du metaverse : un terrain de jeu très excitant. Avec *Oxymore*, j'ai le sentiment de progresser, de monter d'un cran dans la manière que j'avais d'envisager la création musicale quand j'avais 14 ans. Je me rends compte également, à l'heure où le hip-hop, l'électro et le rock revisitent les 80's à tout-va, que ce disque est complètement *out of the box* : je pars en effet des premiers enregistrements effectués au micro dans les années 1940, avant même l'apparition des bandes magnétiques, et progresse jusqu'au Dolby Atmos et l'immersion. C'est amusant, car *Oxygène*, sorti en pleine ère disco-punk, apparaissait aussi totalement décalé à l'époque et constituait déjà une réflexion à propos du mouvement de la musique dans l'espace.

Oxymore, qui a bénéficié des dernières avancées technologiques, est au final une œuvre personnelle, qui touche à l'intime…

Absolument. De plus, je suis ravi de rendre ainsi hommage à la musique française électroacoustique qui, à mon avis, n'est pas assez reconnue. C'est elle qui a posé les fondations, c'est grâce à elle que l'électro est ce qu'elle est aujourd'hui. Elle n'est pas née avec l'avènement de la techno, à Détroit, au début des années 1990, comme beaucoup le pensent. Elle puise son origine en France et en Allemagne. Pierre Henry est très peu connu dans le monde parce qu'il est français. S'il avait été américain, il serait au moins aussi célèbre que John Cage !



MÉTAVERS
L'avatar du compositeur dans le cirque de Notre-Dame de Paris.

RAYON VERT
Le masque et la harpe laser, sur scène.

SON & LUMIÈRES
Outre les compositions de Jarre, les sets du musicien proposent un light show remarquable.

CRÉATION
Le compositeur dans son studio laboratoire.

© EDMUNDO FRETES/KLAUTAUSCHE/JDHARDIA

ROLLING STONE FRANCE - Dir. de la publication : M. Birnbaum - Imp de Compiègne Square Berthelot 60200 Compiègne - ISSN : 1764 1071 - DÉPÔT LÉGAL : DERNIER TRIMESTRE 2022.

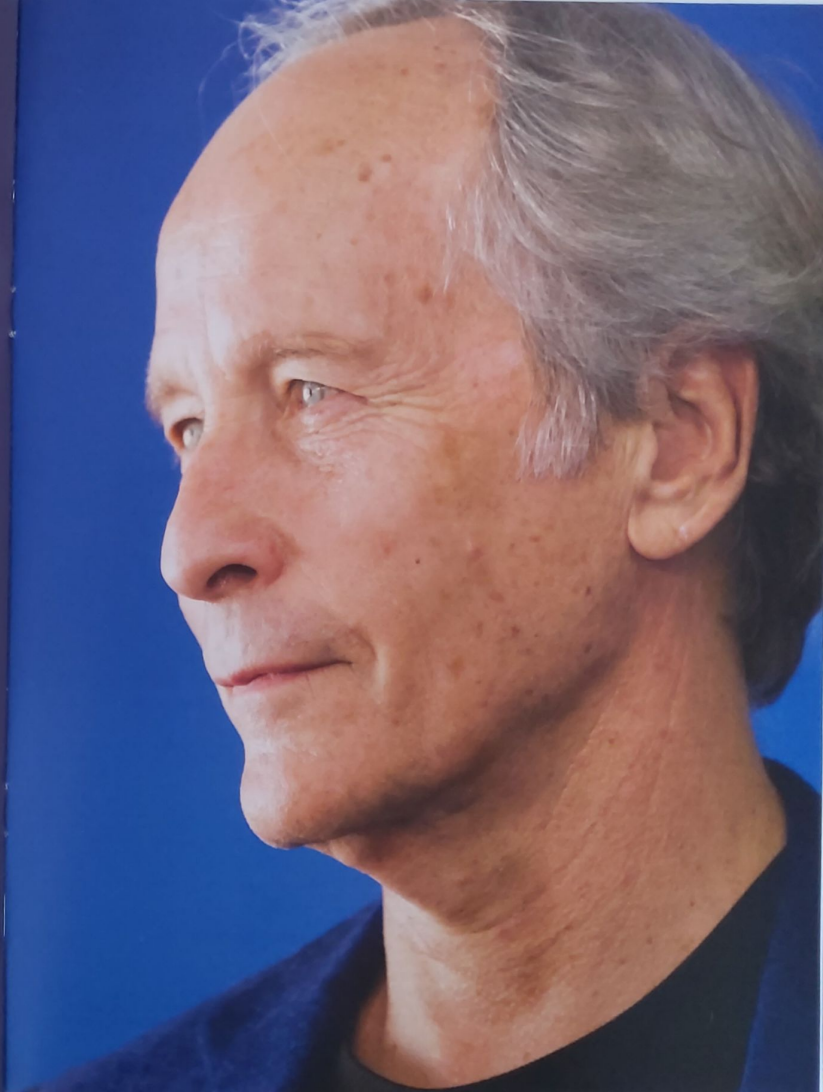
PARIS
AUDIOVIDEO
SHOW 2022

VIVEZ L'EXPÉRIENCE
HI-FI & **HOME CINÉMA**

5 & 6 Novembre 2022

Palais des Congrès de Paris · Porte Maillot

informations & billetterie : **parisaudiovideoshow.com**



C'est un gentleman comme on n'en fait plus. Parfaitement à l'heure, s'excusant de ne pas parler assez couramment français, saluant chaleureusement tous ceux qui l'abordent. Et ils sont nombreux, sur le festival parisien America, dont Richard Ford était cette année l'une des têtes d'affiche, fort de quatre décennies de carrière, d'un prix Pulitzer, d'un PEN/Faulkner Award et d'un prix Femina, dont il se réjouit encore ! Alors que son dernier recueil de nouvelles, *Rien à déclarer*, reste d'actualité, il prépare la traduction française de son nouveau roman, *Be Mine* en VO. Pendant une matinée passée en tête à tête, l'écrivain de 78 ans nous en livre quelques clés en sillonnant les méandres de son existence, depuis son adolescence agitée jusqu'aux actuelles brutales fluctuations d'une société américaine – qu'il n'a jamais cessé d'interroger à travers ses livres.

Il y a quelques mois, Russell Banks nous confiait qu'il n'avait pas osé appeler son dernier livre *Oh! Canada* sur le territoire américain, à cause de votre roman baptisé *Canada*. Étiez-vous au courant ?

Pas du tout ! Lorsque j'ai su le titre de son nouveau livre, je l'ai trouvé très beau car il fait directement référence à l'hymne national canadien. Donc, rien à voir avec le mien. S'il m'avait demandé, je lui aurais dit qu'il n'y avait aucun problème ! Nous ne sommes pas des amis intimes mais je le connais depuis longtemps et je lui fais confiance. Si Russell et moi appartenons grosso modo à la même génération, nos livres ne portent pas le même regard sur le monde, et tant mieux.

En revanche, vous étiez très proche de Raymond Carver ?

C'était l'un de mes amis les plus précieux. Je l'ai rencontré en 1977, à Dallas. Il donnait une conférence. Je n'avais pas lu ses bouquins, c'était un écrivain de l'Ouest, j'habitais dans le New Jersey... Mais il était irrésistible. Je le revois sur l'estrade, lisant son texte, à la fois très sombre et très drôle, typiquement Carver. Quand il a commencé à rire de sa propre histoire, c'était impossible de ne pas tomber amoureux de lui ! Le soir même, on a échangé quelques mots amicaux, et le lendemain, il m'interpelle dans le couloir de l'hôtel : *"Dis, tu peux venir dans ma chambre ?" "Pourquoi ?" "J'ai proposé à une femme de me rejoindre... C'était une erreur. Là, j'ai besoin d'un chaperon, car elle est en train de monter."* J'y suis allé. Tandis que la dame en question n'avait pas l'air ravie de me voir, Raymond, lui, me faisait comprendre que je ne devais pas bouger d'un pouce ! Forcément, ça a été le début d'une amitié tenace jusqu'à sa disparition, qui m'a beaucoup peiné.

En tant que citoyen et écrivain américain, comment avez-vous vécu les dernières années ?

À cause de la pandémie, j'ai passé deux ans à écrire un livre enfermé chez moi. Au moins, je ne culpabilisais pas de le faire ! Je continuais l'enseignement à distance pour Columbia University, mes étudiants étaient très compréhensifs. Ce n'est qu'en ressortant de ma tanière que j'ai saisi à quel point la tension avait grimpé, en dépit du soulagement suscité par l'élection de Biden. Je n'habite plus dans le Maine désormais, surtout dans le Montana, et il me semble préférable d'évoluer dans une certaine ruralité. C'est moins éprouvant nerveusement.

Quid de La Nouvelle-Orléans, où vous avez vécu quelques années ?

Depuis l'enfance, cette ville m'a toujours semblé mystique, fascinante... Même si elle connaît des problèmes de drogue, de précarité, que les armes à feu font des ravages terribles, comme dans beaucoup d'autres villes américaines. Après l'ouragan Katrina, ma femme et moi y sommes retournés quelque temps pour aider à construire des maisons, car mon cœur reste très attaché à La Nouvelle-Orléans. Maintenant que j'ai atteint un âge assez avancé, j'ai pris la décision de me porter volontaire pour aider davantage. Ce ne sera pas ça qui fera une grande différence au vu du piteux état dans lequel se trouve ce pays, mais j'aimerais contribuer à la hauteur de mes possibilités, tant que je suis vivant.

Ce prochain livre voit donc le retour de Frank Bascombe, le héros de quatre de vos ouvrages ?

Oui, *Be Mine* raconte le Frank de 2020. Son fils, Paul, est atteint de la maladie de Charcot. Tous deux affrontent la mort... Après un passage en clinique, celle où il avait jadis été soigné de son cancer de la prostate, Frank emmène Paul au mont Rushmore, vous savez, là où il y a une sculpture des quatre présidents : Jefferson, Roosevelt, Lincoln, Washington... *Be Mine*, c'est l'histoire d'un père et d'un fils, qui s'aiment de façon étrange, sans se l'exprimer clairement. J'aime le personnage de Frank, c'est celui qui me ressemble le plus, d'après ma femme. Mais en réalité, je me retrouve dans tous les êtres humains de mes livres, quel que soit leur genre ou leur sexualité. C'est pour cela, peut-être, que je suis sensible à l'évolution des mentalités sur ces sujets-là.

Écoutez-vous de la musique en écrivant ?

Très peu, hormis des musiques orchestrales comme celles d'Aaron Copland... Le reste du temps, je suis plutôt branché rock. J'ai été très marqué, enfant, par la programmation du DJ Wolfman Jack qui passait du Delta blues et du rhythm'n'blues à la radio, des singles de Chess ou Sun Records. Plus tard, je suis devenu ami avec des grands musiciens comme Mark Knopfler, Jackson Browne ou Bruce Springsteen. Je me souviens d'un dîner avec Bruce quand j'écrivais *Un week-end dans le Michigan*. Au cours de la conversation, je lui demande quelle tenue pourrait porter l'un de mes personnages, une jeune serveuse. Et il me suggère un T-shirt "Bruce Springsteen" ! Or, du moment où Bruce apparaît, cela parasite tout ce qui se raconte à ce moment-là, je ne pouvais pas prendre un tel risque ! Je me suis rattrapé avec *Independence Day* (*Indépendance en VF, ndlr*), que j'ai nommé ainsi en hommage à la chanson de Bruce.

▼AMITIÉS
Avec Raymond Carver : *"Je l'ai rencontré en 1977, à Dallas, raconte Ford. Je n'avais pas lu ses bouquins, c'était un écrivain de l'Ouest, j'habitais dans le New Jersey..."*

> *"Je n'ai jamais rien pris pour acquis et je m'efforce de m'améliorer à chaque nouveau livre."*

Vous avez été diagnostiqué dyslexique sur le tard. Pensez-vous que votre écriture ait pu bénéficier de ce qui est a priori considéré comme un handicap ?

Avant ma quarantaine, je ne savais rien de ma dyslexie. Au Mississippi, dans les années 1950, on ne diagnostique pas ce genre de souci. On me disait que j'étais fainéant. Et je l'étais sans doute, comme beaucoup d'enfants frustrés qui n'arrivent pas à comprendre pourquoi cela ne fonctionne pas aussi facilement que cela le devrait. Certains vont plus loin et se rebellent jusqu'à se retrouver derrière les barreaux. Au lycée, je n'étais pas bon, et c'était parti pour être la même chose à l'université, dans le Michigan. Sans connaître mon diagnostic, j'ai compris que je devais travailler plus dur pour atteindre le même niveau d'efficacité : un jour, je me suis réveillé en me disant que ma vie serait un échec si je ne m'organisais pas différemment. Ma petite amie de l'époque, avec qui je me suis marié et avec qui je partage toujours ma vie, était une étudiante brillante. Elle m'a encouragé à écrire. J'étais lent, je faisais des phrases trop longues. Mais finalement, être dyslexique m'a rendu davantage sensible à des sonorités qu'à des éléments de langage sémantiques. Le rythme, le nombre de syllabes... Cela m'a ouvert des portes stylistiques.

Avant la révélation de la littérature, votre adolescence a été turbulente, d'après ce que vous avez décrit dans vos livres autobiographiques, comme *Entre eux* ?

C'est le moins qu'on puisse dire. Je n'étais pas un bon élève, je n'étais pas non plus un athlète, ce qui n'aide pas à réussir à l'école. J'étais donc un enfant difficile, pas très heureux, sans amis, sans petite copine. Ma mère étant ultra-protectrice, elle pensait que les garçons que je fréquentais m'entraîneraient sur le mauvais chemin. À la mort de mon père, à mes 16 ans, ma mère m'a dit qu'elle ne pouvait plus me surveiller. J'étais libre. Ça m'a bien arrangé ! Au final, j'ai eu beaucoup de chance. Cependant, je n'ai jamais rien pris pour acquis et je m'efforce de m'améliorer à chaque nouveau livre. Même si le métier d'écrivain n'est pas difficile. Ceux qui le disent mentent ! Écrire est une liberté que je savoure à sa juste valeur. Ce n'est pas toujours de qualité, et je reste assez lent, mais c'est captivant.

Quel a été le premier livre important pour vous ?

Absalon, Absalon !, de William Faulkner. C'était à l'université, parce qu'auparavant, je ne lisais rien d'autre que de la littérature jeunesse. Il est très long, presque impossible à lire... et j'ai adoré. C'est comme si j'étais une personne tombée d'un bateau, perdue au milieu de la mer. Il y avait un océan de mots ! L'action se déroulait dans le Mississippi, je comprenais tout. Le racisme, les traumas historiques, l'aristocratie blanche corrompue : c'était tout ce que j'avais lu.

Retournez-vous souvent dans le Mississippi ?

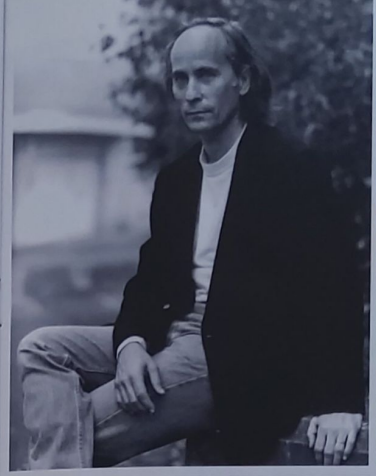
Oui, souvent, j'ai des amis très proches qui y habitent. Je ne m'y sens pas particulièrement chez moi, car mon foyer, c'est là où se trouve mon épouse. Et je persiste à ne pas aimer cet endroit bigot, raciste, insalubre... Tandis que le pouvoir blanc qui dirige le gouvernement n'en a rien à foutre. La tragédie américaine persiste.

Les élections de mi-mandat arrivent...

On va voir si l'abolition de la loi Roe v. Wade affecte le vote féminin. Et à quel point Joe Biden a été persuasif sur l'inflation et immigration... Son bilan n'est pas si mauvais sur le climat et l'emploi. Il a fait en sorte que les personnes âgées soient mieux prises en charge médicalement, il poursuit l'Obamacare. Mais il se voile la face sur les Républicains, ce qui est problématique. Peut-être qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, je n'ose penser à une guerre civile, mais il peut y avoir des conflits que le pouvoir en place ne pourra pas contenir... L'Amérique peut se diviser encore plus qu'elle ne l'est déjà, l'élection de Donald Trump ayant largement contribué à fragiliser son semblant de cohésion. Quand les êtres humains regardent leur gouvernement et le voient agir en les desservant très directement, ce qui est ce que nous observons le plus souvent, ce dysfonctionnement doit être – au moins – interrogé par la population. Et ça peut faire très mal.

Vous aimez autant écrire sur la politique ?

Oui, même si, contrairement à la France, l'Amérique n'aime pas les écrivains qui sont aussi journalistes... Ces deux aspects de mon travail se nourrissent l'un l'autre. À travers mes romans comme mes écrits de non-fiction, je me suis toujours intéressé à l'impact des décisions personnelles ou des drames intimes sur le collectif : perdre une maison, vivre un chagrin d'amour, connaître des tensions familiales. Tout est politique. ●



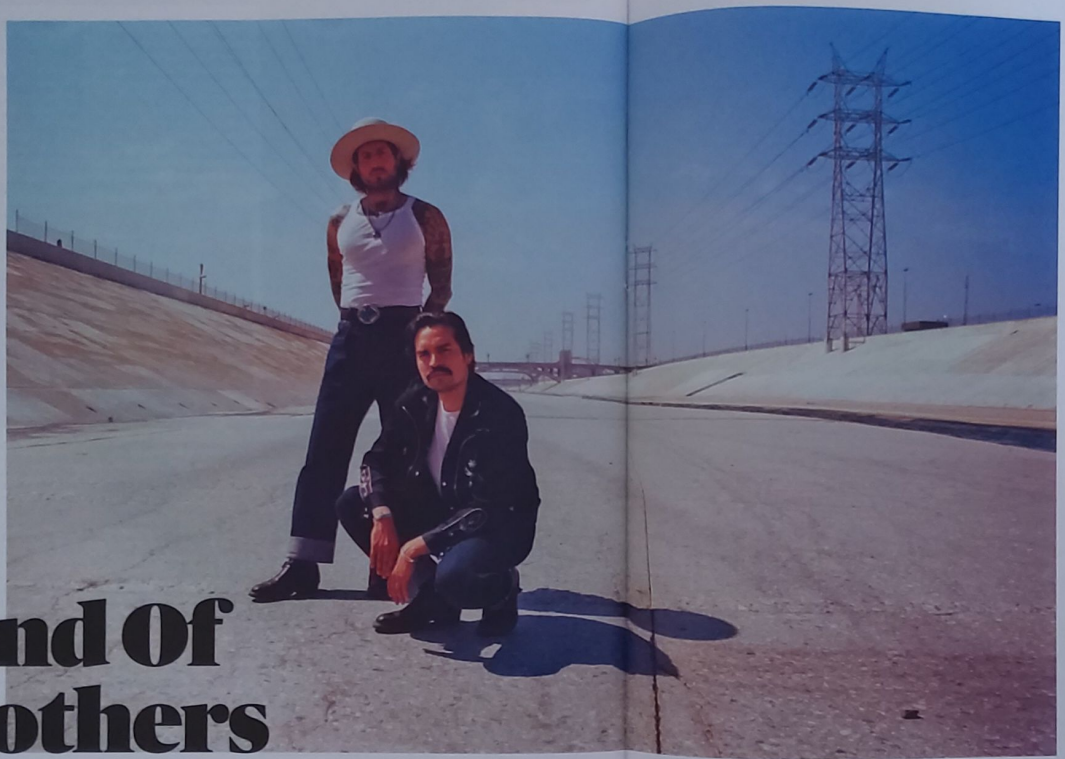
MARIAGE
Avec Kristina Hensley, "une amie de l'époque, avec qui je me suis marié et avec qui je partage toujours ma vie, était une étudiante brillante".

▲EN HAUT
Au milieu des années 1980.

▲MISSISSIPPI
Ford a grandi à Jackson, dans les 60's, dans cet État du Sud où le racisme est encore très présent...

BRIGITTE FRIDMANN / DIERDRICHTOUR ZEITUNG

BRIGITTE MAGUIS



Band Of Brothers

Les Hermanos Gutiérrez sortent leur quatrième album, empruntant aussi bien à l'imagerie western qu'au border rock et aux sons arizoniens mâtinés de cumbia. Une vraie réussite, produite, qui plus est, par Dan Auerbach.

PAR BELKACEM BAHLOULI
PHOTO DE LARRY NIEHUES

UNE FRATRIE de quatre frères. Un groupe composé de l'aîné et du cadet, Alejandro et Estevan Gutiérrez, huit ans de différence, qui ont décidé de s'associer pour créer une musique à part : *"On a toujours eu cette connexion*, précise d'emblée le plus jeune, *on a le même style, on aime les mêmes musiques, notamment celle des années 1960 et 1970 qui a formé le gros de notre connaissance de la musique."* En décidant de jouer ensemble, il y a six ans, ils se sont découvert des automatismes propres, qui, mécaniquement, s'assemblaient naturellement. *"Pour vous donner un exemple, lorsqu'on se met à composer, l'un dit à l'autre :* 'Tiens, il me manque un petit quelque chose', *et l'autre trouve forcément."*

Une sorte de magie fraternelle, en quelque sorte, comme celle qui régissait les grandes fratries de la pop et du rock, des Bee Gees aux Carpenters en passant par les Everly Brothers ; une connexion directe qui permettait d'audacieuses combinaisons vocales, ici transposées à la guitare. Car le duo ne produit exclusivement que de la musique instrumentale. *"Ne pas chanter sur un format chanson tel que les nôtres est une forme de défi, mais on estime que, sans texte, nos titres tiennent tout seuls, pas besoin d'effets à renforcer, juste de la pure musique*, martèle Alejandro. *Je vois ce que nous composons comme des chansons 'normales', qui se distinguent par les mélodies en particulier."* Mais le son sidérant et la production de leur nouvel album, *El Bueno Y El Malo* – Le Bon et le Méchant –, montre aussi un réel souci de la perfection : *"Une fois les chansons finies, il manque une grande partie de ce qu'on veut vraiment donner, et notamment la relation que l'on veut établir avec l'auditeur*, reprend Estevan, *car notre musique est très élaborée, avec des couches infinies de guitares. Et le travail du mix est central, et même crucial, car il faut donner l'espace nécessaire à chaque ligne mélodique. Et il faut écouter, deux, trois, dix fois le thème pour bien saisir l'entièreté de l'harmonie de la chanson."*

Car justement, côté production, on retrouve sur cet album, sorti chez Easy Eye Sound, un certain Dan Auerbach et son ingénieur du son, Alan Parker : *"On a travaillé finalement comme on l'a fait sur nos trois précédents disques, et dans le studio de Nashville de Dan, on a fait les captations des dix titres en deux jours et demi. Quatre ou cinq titres sont des premières prises car, en arrivant dans le studio, on a senti une sorte de vibration étrange et on était littéralement portés. L'ambiance générale, l'accueil, la qualité des instruments et des amplis, tout est pensé pour qu'on soit à l'aise, heureux de venir enregistrer dans un tel endroit*, s'enthousiasme le cadet. *On était vraiment chez nous : vingt minutes après notre arrivée à Music City, on était déjà au boulot."*

Et si l'on sent la pâte sonore du studio d'Auerbach, son intervention a été très limitée explique Estevan : *"On a joué nos thèmes, directement, sans se poser de questions. On est arrivés avec tout écrit, on savait où on allait. La connexion avec Auerbach s'est faite par le biais de nos managers communs, le nôtre a fait parvenir l'une de nos vidéos à Easy Eye Sound et Dan a adoré et nous a invités à Nashville. Mieux encore, il faisait des petites suggestions, il s'est même à un moment branché pour jouer une mélodie. On a trouvé que c'était parfait et on lui a demandé de nous l'enregistrer. En remerciement on l'a intitulée 'Tres Hermanos'. Mais il ne cherchait pas du tout à nous formater, bien au contraire, il nous a aidés à faire avancer notre musique."*

> *"Ne pas chanter, sur un format chanson tel que les nôtres, est une forme de défi, mais on estime que sans texte, nos titres tiennent tous seuls, pas besoin d'effets à renforcer, juste de la pure musique."*

Le reste appartiendrait-il à l'histoire ? Les frères, dont le père est helvète et la mère équatorienne, ont grandi en Suisse alémanique, mais sont restés très proches de leurs origines sud-américaines, notamment par le biais des musiques locales, la cumbia en particulier. Et s'ils partagent leur vie entre les Alpes et le Mexique, où ils résident une partie de l'année, leur son de guitare caractéristique s'inspire en droite ligne du border rock, et les ambiances à la Calexico rencontrant Morricone.

Quant au titre de l'album, étrange et rappelant le chef-d'œuvre de Sergio Leone, il joue davantage sur le fait qu'ils sont deux frères, sans chercher à savoir qui est le bon et qui est le méchant : *"Tout le monde a un bon et un mauvais côté*, s'amuse Estevan. *Nous, nous sommes deux, et nous sommes comme tout le monde !"*

AND YOUR BIRD CAN SING
John, Ringo, George et Paul, à Abbey Road, printemps 1966.

THE BEATLES
POP KALÉIDOSCOPE

PAR
ALAIN GOUVRION

PHOTO
ROBERT WHITAKER

Au printemps 1966, les "Fab Four" investissent les studios EMI pour enregistrer *Revolver*, un album qui va révolutionner son époque. Sa réédition, somptueusement remixée par le producteur Giles Martin, constitue l'un des temps forts de cette fin d'année. Making of.

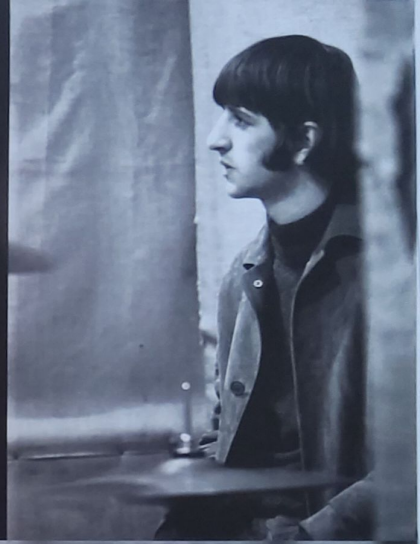
UNE VOIX ÉTHÉRÉE et des guitares "acides" passées dans une cabine Leslie... Un beat de batterie surnaturel, trafiqué par le biais d'un limiteur compresseur Fairchild... Des boucles sonores venues de l'au-delà mixées dans des conditions épiques... Des paroles énigmatiques aux allures de mantra : "Tomorrow Never Knows", summum de psychédélisme signé John Lennon mais boosté par les idées avant-gardistes de Paul McCartney (les loops, c'est lui), clôt majestueusement la seconde face de l'album *Revolver*, enregistré entre le 6 avril et le 21 juin 1966, dans les studios EMI, à Abbey Road. C'est par ce morceau sur un seul accord encore intitulé "The Void" que les Beatles entament l'enregistrement du disque qui va révolutionner la pop music à sa sortie, au mois d'août de la même année. Inspiré à son auteur par la lecture de *L'expérience psychédélique*, la version du *Livre des morts tibétain* par Timothy Leary, "Tomorrow Never Knows" est le premier exemple d'un morceau entièrement façonné en studio avec la complicité d'un producteur, George Martin, et d'une paire d'ingénieurs du son encouragés par le groupe à "*briser toutes les barrières*".

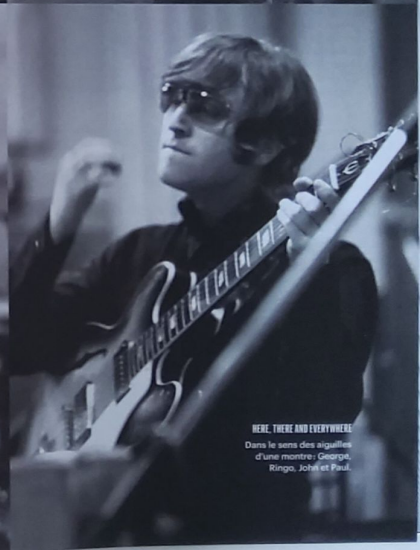
À partir des basic-tracks, les Beatles vont élaborer la chanson, couche après couche, sur les quatre pistes dont ils disposent, aboutissant à une explosion sensorielle qui recrée un sidérant trip sous LSD – la lead guitar d'Harrison, des "*cris de mouettes affolées*", un son de sitar saturé. Les paroles – "*Turn off your mind, relax and float downstream*" – ne ressemblent à rien de ce que l'on peut attendre des Fab Four. Quant à la voix, Lennon voudrait qu'elle sonne comme celle "*du Dalaï-Lama chantant du haut d'une montagne*" avec "*quatre mille moines psalmodiant*" dans la profondeur de champ. Il devra se contenter, sur une idée de Geoff Emerick, un jeune ingénieur du son de 18 ans qui débute au côté de George Martin, de chanter à travers la cabine Leslie d'un orgue Hammond. Le morceau sera mixé en direct avec l'aide de plusieurs magnétophones, envoyant en mode aléatoire les boucles préparées par McCartney vers la console du studio. De l'aveu même de ce dernier, le groupe sera bluffé par le résultat de ses expérimentations sur "Tomorrow Never Knows", dont le titre final est dû à une "trouvaille" de Ringo Starr. Tel un happening sonore, cette authentique pierre angulaire du rock psyché anglais, qui préfigure aussi la musique techno, explique en partie pourquoi il y aura un avant et un après *Revolver* : un album qui, selon Emerick, "*changera, dès le jour de sa sortie, la façon dont tous les autres* [artistes, ndlr] *allaient faire des disques.*" Pour le producteur Giles Martin – fils de George –, déjà aux commandes sur les précédentes rééditions Beatles : "*Ils se sont accordé toutes les libertés sans tenir compte des limites supposées du studio. Ils n'avaient pas de règles. En ce sens,* Revolver *est vraiment un album qui a changé la donne. Et cela explique l'impact qu'il a eu à sa sortie, mis à part le fait que les chansons étaient géniales.*"

> "LES BEATLES SE SONT ACCORDÉ TOUTES LES LIBERTÉS SANS TENIR COMPTE DES LIMITES SUPPOSÉES DU STUDIO."
> **GILES MARTIN**

Ces innovations en matière de techniques d'enregistrement vont concerner la majeure partie des titres d'un album qui brille aussi par son éclectisme. Un monde sépare le rock de "Taxman" du joyeux "Yellow Submarine". L'atmosphère envapée de "I'm Only Sleeping" avec sa guitare "à l'envers", contraste avec le classicisme orchestral de "For No One" et de "Eleanor Rigby". Les sitars et tablas de "Love You To" nous entraînent vers les rivages de la musique traditionnelle indienne, là où "Doctor Robert" ou "She Said She Said" font partie du lot de *drug songs* pour initiés qui se cachent dans les méandres multicolores de ce disque aux allures de malle aux trésors. En deux

©BEATLES PUBLICITY IMAGES/DOUBLE FINE PRECIEUSE APPLE CORPS LLC





HERE, THERE AND EVERYWHERE
Dans le sens des aiguilles d'une montre : George, Ringo, John et Paul.

mois et demi, les Beatles vont accoucher d'un monument. Deux mois et demi d'un travail intense, servi par un matériel exceptionnel, presque entièrement forgé en studio. Toutes les chansons font mouche, y compris "Yellow Submarine", cette comptine cartoonesque spécialement concoctée par McCartney et Lennon pour leur batteur préféré ; mieux, chacune d'entre elles semble avoir été peaufinée comme si elle devait sortir en single. L'album lui-même oscille entre deux pôles bien distincts : les morceaux enregistrés par un groupe pop au sommet de son art et ceux où il crée des paysages soniques imaginaires, d'une sophistication extrême, absolument impossibles à reproduire sur scène à l'époque.

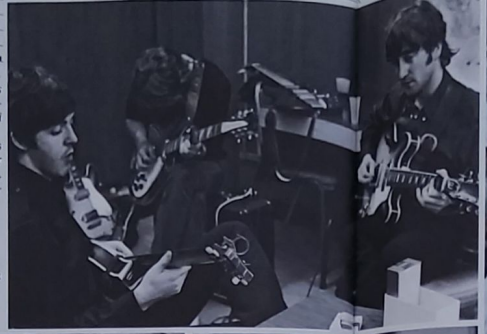
C'est cette richesse d'inspiration, autant que les moyens mis en œuvre pour la sublimer, qui va stupéfier les critiques tout autant que leurs pairs, Brian Wilson en tête. Pour le génial songwriter des Beach Boys, *Revolver* surpasse son chef-d'œuvre *Pet Sounds*, lui-même conçu comme une réponse à *Rubber Soul*, leur précédent album. On y a découvert les Fab Four sous un nouveau jour. Quatre personnalités bien distinctes qui se nourrissent de nouvelles sources d'inspiration extérieures au groupe. Si Ringo Starr semble toujours égal à lui-même, John Lennon, sous l'influence de Bob Dylan, est devenu plus introspectif, plus profond, comme en témoigne son autobiographique "In My Life". Paul McCartney, lui, commence à fréquenter l'avant-garde artistique et l'underground londoniens par l'entremise de sa compagne, l'actrice Jane Asher. Quant à George Harrison, il a découvert le sitar sur le tournage de *Help!* et s'intéresse de plus en plus à la culture indienne. Autant d'éléments qui vont venir enrichir le merveilleux kaléidoscope pop que constitue *Revolver*.

Alors qu'il travaille encore sur "Tomorrow Never Knows", le groupe entame, dès le 7 avril, l'enregistrement de "Got to Get You Into My Life", un morceau de McCartney gorgé de cuivres étincelants, qui est à la fois un hommage aux disques Motown et, de l'aveu même de l'intéressé, une ode à la marijuana. La chanson va considérablement évoluer depuis les premières prises, passant d'un mood très Haight-Ashbury/Beach Boys – avec orgue, guitare acoustique et chœurs – au brûlot rhythm'n'blues que constitue la version connue de tous, finalisée, elle, au mois de juin. *"La chanson a évolué au fil des prises, oui, mais le feeling Motown était déjà là*, nous précise Giles Martin. *Paul était dedans dès le début. Je crois qu'il savait exactement où il allait. Ils ont essayé de mettre des guitares dessus, mais finalement les cuivres se sont imposés parce que les disques de la Motown ou de Stax en avaient. Ça a été l'un des titres les plus délicats à remixer parce que je voulais que les cuivres soient en stéréo, ce qui n'était pas le cas sur la version d'origine."*

Plus encore que sur *Rubber Soul*, les Beatles donnent l'impression de pouvoir jongler avec tous les styles de musiques. Même la veine pop de *Revolver*, principalement cultivée par McCartney, atteint ici la quintessence du genre. Parmi ces merveilles, "Here There and Everywhere", une ballade écrite par Paul après avoir écouté *Pet Sounds* chez John, dans le Surrey. Comme les autres chansons, les musiciens ne l'ont pas répétée avant d'entrer en studio et leurs efforts vont se focaliser principalement sur les harmonies vocales sous la direction de George Martin. *"Nous avons planifié l'utilisation des pistes avec beaucoup de précautions, afin d'en conserver une pour la basse et permettre à Paul de pouvoir se concentrer sur chaque note au moment d'enregistrer les overdubs"*, expliquera Geoff Emerick. Les 16 et 17 juin, la basse et la voix principale, doublée grâce au tout nouveau système ADT – pour Automatic Double Tracking – sont mises en boîte par McCartney, ainsi que la prise définitive des chœurs. Reprise par des dizaines d'artistes, "Here There and Everywhere" restera pour John Lennon l'une des plus grandes chansons de son ex-partenaire. Autre titre phare de l'album, "Good Day Sunshine" est, lui aussi, à mettre au crédit de Paul, qui le compose avec l'aide de John dans l'idée de *"faire quelque chose dans l'esprit"* du tube "Daydream", du groupe américain The Lovin' Spoonful. Enregistrée au cours de deux journées de travail intenses, les 8 et 9 juin, la chanson aurait pu, là encore, faire l'objet d'un single. McCartney y partage les parties de piano avec George Martin – qui interprète le solo aux accents ragtime –, Harrison assurant vraisemblablement la basse. Le résultat, avec ses chœurs résolument "ensoleillés", est un modèle de pop song à l'anglaise avec lequel seuls les divins Kinks et leur "Sunny Afternoon", sorti au même moment, peuvent prétendre rivaliser. Si "Good Day Sunshine" tutoie déjà les sommets, McCartney signe avec "For No One" et "Eleanor Rigby" deux des morceaux les plus ambitieux de *Revolver*. Sur "For No One", magnifique ballade sur une rupture amoureuse, il assure tous les instruments (piano, basse, clavicorde), à l'exception des percussions de Ringo Starr et de sa célèbre partie de cor d'harmonie interprétée par le musicien Alan Civil. L'apport de George Martin au niveau orchestral s'avère particulièrement crucial au moment d'enregistrer "Eleanor Rigby", une chanson qui se démarque des canons pop pour se rapprocher de la musique classique, et sur lequel les Beatles ne jouent d'aucun instrument. S'inspirant des musiques de film de Bernard Herrmann, le compositeur fétiche d'Alfred Hitchcock, le producteur des Fab Four signe un arrangement d'une perfection absolue destinée à un double quatuor à cordes – une autre innovation notable. La chanson met en scène Eleanor Rigby, une femme solitaire qui *"ramasse le riz dans l'église après qu'un mariage y a eu lieu"*, ainsi que le père McKenzie, qui écrit *"des sermons que personne n'entendra"*. *"Je me promenais dans Bristol un jour et j'ai vu un magasin appelé Rigby*, racontera Paul. *Et je pense qu'Eleanor venait d'Eleanor Bron, l'actrice avec laquelle nous avons travaillé dans le film* Help!. *Mais j'aimais juste le nom. Je cherchais un nom qui sonnait naturel. Eleanor Rigby avait l'air naturel."* Un personnage fictif, selon Paul, qui n'en sera que plus étonné lorsqu'on découvrira, en 1980, une tombe au nom d'Eleanor Rigby dans le cimetière de Woolton, à Liverpool, non loin de l'endroit où il avait rencontré John Lennon lors d'une certaine kermesse, en 1957. *"Eleanor Rigby est vraiment très spéciale pour moi*, confie Giles Martin. *Parce qu'à la base, il n'y a quasiment que Paul sur ce morceau. Et pourtant, au final, elle sonne vraiment comme un morceau des Beatles, ce qui est difficilement explicable… C'est une chanson qui m'est particulièrement chère. Parce que chaque fois que je l'écoute, je pense fatalement à mon père à cause de son arrangement pour les cordes."*

Mais *Revolver* va surtout télescoper son époque par son côté lysergique, qui fait écho à la musique des groupes venus de Californie tels que les Byrds. Loin de leur image de "quatre garçons dans le vent", les Beatles, incarnation même du cool, assument désormais leur penchant pour la marijuana et les acid trips, se posant en super-héros de la contre-culture. À l'image de "Tomorrow Never Knows", les chansons chantées par John Lennon seront pour beaucoup dans la réputation de *"drug album"* de *Revolver*. Introduit par une séquence de deux guitares carillonnantes jouées à la tierce, le psychédélique "And Your Bird Can Sing" est un joyeux télescopage de paroles obscures et farfelues supposées avoir un sens caché, le "bird" en question pouvant se référer au terme argotique pour désigner une fille. *"Lorsque Paul est venu en studio à L.A., il m'a demandé si on pouvait mettre les guitares plus en avant*, explique Giles Martin. *Je crois que le mix que j'avais préparé était peut-être trop sage, trop 'poli'. Et il avait raison. Alors on les a rendues un peu plus agressives, plus présentes, comme elles l'étaient à l'origine."*

Tout aussi rythmée, "Doctor Robert" brosse le portrait d'un célèbre dentiste new-yorkais qui fournissait du LSD et toutes sortes de drogues à ces célèbres clients. Paul McCartney expliquera, quelques années plus tard : *"John et moi pensions que l'idée était drôle. Les gens nous disaient : 'On peut tout se procurer avec lui ! Il vous donnera toutes les pilules que vous voulez !' C'était un sacré business. La chanson était une blague sur ce type qui pouvait soigner tout le monde avec toutes ces pilules et ces tranquillisants. Il faisait surtout planer tout New York."* Mais dans une autre interview, John affirmera que le morceau parlait en réalité de lui car,



▶ SHE SAID SHE SAID
Les guitares parlent ! Paul à la basse, George et John aux guitares, en pleine séance de travail, aux studios Abbey Road de Londres, alors encore appelés studios EMI.

▲ **GOOD DAY SUNSHINE**
Les Fab Four, dans une limousine Lincoln, lors de leur dernière tournée : direction le Shea Stadium, New York.

▶ GOT TO GET YOU INTO MY LIFE
George essaie de jouer du sitar, sous le regard bienveillant de Ravi Shankar.

I WANT TO TELL YOU
Après *Revolver*, les Beatles continueront à révolutionner la musique avec George Martin – ici avec Paul McCartney, en novembre 1966.

▲ **FOR NO ONE**
Un "Beatles Burning" : des disques sont brûlés en réponse au commentaire de John Lennon selon lequel les Beatles sont plus populaires que Jésus…

▲ **ELEANOR RIGBY**
La pierre tombale de la "vraie" Eleanor Rigby", dans le cimetière de l'église St Peter de Woolton, à Liverpool. En juillet 1957 Paul a rencontré John, qui jouait alors avec les Quarrymen, non loin de là.

© THE PHOTOGRAPHY IMAGES BOOKS BY DAVID MAILLOU, COURTESY OF THE ARCHIVES OF THE BEATLES

disait-il, *"c'était moi qui trimballais les pilules et les drogues lorsque nous étions en tournée"*.

Lennon assure également les vocaux sur l'envoûtant "I'm Only Sleeping", qui évoque sa propension à rester chez lui à ne rien faire ou à somnoler devant la télévision dans un état second. Riche d'expérimentations sonores, le titre, joué sur un tempo très cool, presque jazzy, est longuement peaufiné par le groupe (onze prises rien que le 27 avril), avant que ce dernier ne se décide à s'attaquer aux overdubs. Une journée entière sera consacrée à mettre en boîte la "backward guitar" de George Harrison, afin que les notes jouées par le guitariste s'enchaînent comme un véritable solo une fois passées à l'envers, jusqu'à une treizième tentative jugée satisfaisante par les musiciens. *"C'est l'un des titres qui a été le plus difficile à remixer, notamment à cause de l'ADT*, souligne Martin. *Il y avait beaucoup de choses sur la bande, l'enregistrement n'était pas très clean, d'où la difficulté à isoler les différentes parties durant la phase dite du démixage."*

DOCTOR ROBERT
John, de dos, pendant une séance d'enregistrement, au printemps 1966. Au fond, Paul à gauche, George au milieu et Ringo à la batterie.

Enfin, avec "She Said She Said", John nous plonge à nouveau dans le grand bain du LSD. Dérivée d'une phrase (*"I know what it's like to be dead"*) prononcée par l'acteur Peter Fonda lors d'une party, à Los Angeles, la chanson évolue notablement au cours des vingt-cinq prises d'une session de neuf heures, qui se déroule en l'absence de Paul McCartney. *"Je crois que c'est le seul titre des Beatles sur lequel je n'ai pas joué*, se souviendra-t-il. *On s'était engueulés ou quelque chose comme ça et j'ai dit : 'Allez vous faire foutre !', et eux : 'Bon, eh bien on va la faire sans toi.'"* Une nouvelle fois, Ringo Starr délivre une superbe partie de batterie – une seconde nature qu'au regard de ses changements de rythmes – qui sert d'ossature à un morceau irradié par des guitares particulièrement présentes. *"C'est un morceau intéressant*, se souviendra Lennon. *Les guitares sont géniales dessus. Il a été écrit après un trip d'acide à L.A. pendant une pause dans la tournée des Beatles où nous nous amusions avec les Byrds et beaucoup de filles."*

Revolver est aussi le premier album des Beatles dans lequel le tandem Lennon-McCartney va permettre au talent de songwriter de George Harrison de s'exprimer sur trois morceaux – et non des moindres. Troisième titre mis en chantier pour l'album, "Love You To" reflète la passion du "Quiet One" pour la musique traditionnelle indienne, déjà esquissée par la partie de sitar de "Norwegian Wood (This Bird Has Flown)", sur *Rubber Soul*. Cette fois, pourtant, il ne s'agit pas de plaquer un instrument "exotique" sur un morceau d'obédience folk, mais bien d'une composition qui s'écarte volontairement du format de la chanson pop occidentale. Les seuls Harrison, McCartney et Starr s'y attellent le 11 avril avec l'aide du joueur de tabla Anil Bhagwat et des musiciens du Asian Music Circle pour les parties de sitar et de tambura. George y assure la plupart des instruments (guitares acoustiques, électriques et fuzz, sitar, chant), complétés par les chœurs de Paul et le tambourin de Ringo. Finalisée, le surlendemain, "Love You To" constitue la première tentative assumée d'inclure un morceau s'inspirant des ragas dans un disque de rock, une avancée significative qui lui vaudra d'être considéré par certains musicologues comme l'un des titres les plus importants du disque. *"Je ne sais pas si l'on peut dire que George Harrison a inventé la world music avec 'Love You To'*, tempère Giles Martin. *Vous avez raison de dire que cela peut sembler improbable qu'un teddy boy de Liverpool en vienne un jour à s'intéresser à cette culture. Mais ce qui était vraiment surprenant, c'est que le plus grand groupe de pop s'aventure dans cette musique qui était très loin de ses racines."*

La mise en avant du talent d'Harrison ne se limite pas à cette incursion dans la musique indienne. Le guitariste a le privilège d'ouvrir l'album avec "Taxman", une charge en règle contre le régime fiscal anglais qui taxe les revenus des Beatles à hauteur de 96 %, ainsi qu'en témoignent ses paroles (*"Let me tell you how it will be/There's one for you, nineteen for me/'Cause I'm the taxman/Yeah, I'm the taxman"*). *"Taxman est née quand j'ai réalisé pour la première fois que, bien que nous ayons commencé à gagner de l'argent, nous en reversions la plus grande partie au fisc"*, écrit Harrison dans son autobiographie *I, Me, Mine*. Basé sur une séquence rythmique hyper-accrocheuse – la guitare saturée de George et la basse Motown de Paul –, ce rock métissé de rhythm'n'blues est entamé le 21 avril, quelques jours après que les Beatles ont mis la dernière main à leur nouveau single "Paperback Writer"/"Rain". "Taxman" aboutira à sa version définitive le lendemain, avec les réponses de chœurs et le chorus de guitare rageur, façon "raga psychédélique" de McCartney. Enfin, Harrison signe sa dernière contribution à *Revolver* avec le splendide "I Want to Tell You". Portée par son riff de guitare et soulignée d'une partie de piano dissonante jouée par Paul, cette pop song, inspirée là encore par le LSD, exprime la frustration de son auteur face à une *"avalanche de pensées si difficile à coucher sur papier, à exprimer oralement ou à transmettre"*. Elle sera mise en boîte en deux jours, les 2 et 3 juin, Harrison assurant toutes les guitares, en sus de sa partie vocale doublée. Le 21, le groupe boucle officiellement les sessions en ajoutant les derniers overdubs sur "She Said, She Said". Au final, l'album aura nécessité quelque 300 heures d'enregistrement et de mixage, pour un résultat éblouissant.

▲ TAXMAN
Tournage de films promotionnels – les fameux scopitones –, pour leurs singles "Rain" et "Paperback Writer", le 20 mai 1966.

▲ I'M ONLY SLEEPING
Les bandes d'origine, authentiques trésors, sur lesquelles Giles Martin a retravaillé l'un des disques les plus importants de la carrière des Fab Four.

▲ LOVE YOU TO
Les Beatles jouent "Rain" et "Paperback Writer" lors du tournage de l'émission "Top of the Pops" de la BBC, le 16 juin 1966, à Londres.

▲ REMASTERS
La version Deluxe du coffret Revolver est une pièce spectaculaire pour collectionneurs avertis. 33-tours et 45-tours collectors, des goodies, bref, une merveille.

Peaufiné jusqu'à la perfection et admirablement séquencé, *Revolver* sort le 5 août 1966 sous son iconique pochette mi-dessin mi-collage créée par l'artiste et bassiste Klaus Voormann, avec lequel les Beatles sont amis depuis leurs débuts à Hambourg. Le 29, après un ultime concert au Candlestick Park de San Francisco, ils prennent la décision de ne plus se produire sur scène. Des quatre, Paul McCartney a été le plus réticent à l'idée de ne plus jouer en live. Mais, après des incidents très sérieux survenus au Japon et surtout à Manille, leur tournée américaine s'est déroulée dans des conditions particulièrement hostiles, suite à la fameuse déclaration de John Lennon : *"Nous sommes plus populaires que Jésus."* Des DJ exhortent les teenagers à brûler leurs disques et des membres Ku Klux Klan sont présents à l'entrée de leur concert de Memphis.

Chahutés, menacés, frustrés musicalement, les Fab Four finissent par jeter l'éponge pour se consacrer exclusivement à leur travail en studio. Entretemps, *Revolver* a provoqué un tsunami sur toute la planète rock, se classant immédiatement n° 1 des deux côtés de l'Atlantique. Un engouement qui ne s'est jamais démenti, au point que certains exégètes le tiennent pour le chef-d'œuvre absolu du groupe, plus encore que son follow-up, l'illustre *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*. *"C'est le disque où les garçons ont entrepris de se réinventer à partir de rien, s'essayant au psychédélisme, à la musique de chambre, au raga indien, à la soul de Memphis*, expliquait récemment Giles Martin à l'édition américaine de *Rolling Stone*. *Revolver est un album où l'on peut écouter chaque chanson en se disant :* 'Oh, voilà la direction qu'ils vont prendre.' *Et se tromper à chaque fois. Les Beatles sont tous dans la même zone, ils arrivent à l'âge adulte. Mais il s'agit de quatre membres individuels, avec quatre styles éclectiques, tous prêts à surfer sur la même vague. Et c'est de ça qu'il s'agit dans cet album. Il s'agit de ce* 'Qu'est-ce que tu as ? C'est fou à quel point ? Eh bien, je peux le rendre plus fou que toi.'" Une chose est sûre : cinquante-six ans après sa sortie, l'insaisissable magie de Revolver, ce disque qui a inventé le futur de la pop, est toujours au rendez-vous. ✪

© JIM DOMONKOS/TTV IMAGES/ ROBERT WHITAKER/ APPLE RECORDS/GETTY IMAGES/ BEATLES

WEYES BLOOD

D'AUTRES CERTITUDES

Le second volet de sa trilogie entérine l'amplitude sonore, aussi mystique qu'existentielle, de la musicienne californienne. Conversation.

PAR SOPHIE ROSEMONT
PHOTO PAR NEIL KRUG

SUR LA POCHETTE de *And in the Darkness, Hearts Aglow*, elle pourrait être une nymphe échappée des romans de Madame de Staël. Ou une mater dolorosa. Épaules découvertes et la poitrine littéralement lumineuse. "*Est-ce notre lumière intérieure, de la poussière d'étoiles ?*, commente-t-elle. *On peut donner libre cours aux interprétations, mais il s'agit de survie, conditionnée par le cerveau autant que par le cœur.*" On l'a compris, Natalie Mering alias Weyes Blood, est l'une des songwriteuses et musiciennes californiennes les plus douées de sa génération, les plus ambitieuses aussi. Alors que moult camarades cultivent un americana boisé ou un rock'n'roll résolument abrasif, elle a choisi, après des détours indie-noisy, d'incarner une musique rappelant les plus belles heures du soft-rock et de la folk orchestrale.

Après des débuts peu remarqués en France, avec *The Outside Room* (2011) et *The Innocents* (2014), Mering a été révélée grâce à *Front Row Seat to Earth*, en 2016. Suite à sa signature chez Sub Pop, elle publie en 2019 l'intense *Titanic Rising*, dont l'orchestration sert un propos métaphorique, volontiers écologique : "*La nature est considérée comme neutre, immuable, presque, alors qu'elle est très émotive. Absorbant les ressentis humains, elle ne représente plus de refuge stable. Même les scientifiques le reconnaissent : il y a désormais une perméabilité entre nos cellules et l'environnement. Se penser uniquement du point de vue individuel et séparé de la nature est une erreur.*" C'est ainsi que la voix prodigieuse de Mering réconforte dès "It's Not Just Me, It's Everybody", l'ouverture de son nouvel album : ce sentiment de solitude et cette inquiétude croissante face au monde, tandis que nous débattons avec nos propres états d'âme, nous ne sommes pas seuls à les vivre. Ce qu'elle confirme : "*La société est en train de se désintégrer si vite... J'aimerais bien que ma musique accompagne les incertitudes des uns et des autres, à défaut d'apporter des réponses.*"

De passage à Paris lors d'une tournée promotionnelle européenne où, croulant sous les demandes, Natalie Mering a dû faire des choix, refusant de minuter les conversations. C'est le dernier entretien de cet après-midi et, entre deux digressions sur Mishima et Cyril Collard, nous avons le temps de parler du fait que, décidément, il a rarement été aussi difficile de dire que tout va bien, même si tout ne va pas (encore ?) complètement mal non plus : "*Les gens peuvent craindre d'avoir ce genre d'échanges nuancés qui pourraient leur faire prendre conscience de leur situation réelle. Ils préfèrent poster sur les réseaux sociaux des images rassurantes alors qu'ils sont brisés. Certains racontent leur tristesse et leur peur, mais ce n'est pas la majorité, et d'ailleurs, est-ce que les réseaux sont faits pour ça ?*" On l'a compris, Mering se pose beaucoup de questions, lesquelles nourrissent une trilogie entamée par *Titanic Rising*, étrangement visionnaire quelques mois avant la pandémie : "*Il tirait la sonnette d'alarme et donnait une observation de ce qui allait se passer. Avec* And in the Darkness, Hearts Aglow, *on est en plein dedans, et mes chansons persistent à demander : comment réussir à suivre son propre chemin sans s'éloigner de l'autre ?*" On aurait tendance à la suivre, elle, guide quasi mystique, dans le sillage d'une Joni Mitchell ou d'une Stevie Nicks. En témoignent certains titres tels "God Turn Me Into a Flower" ou "In Holy Flux" : "*J'ai grandi en écoutant beaucoup de gospel car mes parents dirigeaient la communauté pentecôtiste de la ville, et notre église avait une audience mixte, noire et blanche. Les messes étaient formidables, l'énergie est tellement tangible, vivifiante, cathartique même, très différente des Églises baptistes. Elle est restée gravée en moi.*"

"LES GENS PRÉFÈRENT POSTER SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX DES IMAGES RASSURANTES ALORS QU'ILS SONT BRISÉS."

Cependant, une fois adolescente, Mering, se détache de la religion et, pour combler le manque, se plonge dans les philosophies orientales, le bouddhisme, l'ésotérisme, ainsi que dans le corpus de Joseph Kemble et de Carl Jung : "*J'ai recherché le fil conducteur et j'ai compris que, quelle que soit la société, bonne ou pervertie, les notions de grâce et de salut sont universelles. Nous créons des mythes et des religions comme un mode de survie. Or, lorsqu'on tue Dieu, certainement pour le meilleur, on le remplace fréquemment par le consumérisme capitaliste. La pire des spiritualités.*"

Enregistré aux côtés de Jonathan Rado, de Foxygen, collaborateur fidèle et admiratif, *And in the Darkness...* voit se déployer, comme à l'accoutumée, les talents multi-instrumentistes de Mering, au piano, à la guitare, à la basse, et même au cor. Tous les musiciens du coin (et pas que) chantent ses louanges, de Jonathan Wilson à Jackson Browne, d'Alex Cameron à Drugdealer, Souris majestueuse de studio, voix céleste, elle s'est rendue indispensable à la scène musicale américaine. Si l'on devait choisir une bande-son pour l'apocalypse, qui nous aide à endurer l'inacceptable sans pour autant l'occulter, ce serait celle de Weyes Blood.

MANSET

“Je me suis toujours tenu à l’écart de ce qui était politique et populaire.”

Avec son nouvel album, *Le Crabe aux pinces d’homme*, l’éternel voyageur solitaire montre un chanteur, auteur et compositeur lyrique et poétique.

PAR **Philippe Barbot**

PHOTO DE **Nicolas Comment**

CINQUANTE-CINQ ANS. Plus d'un demi-siècle que Gérard Manset œuvre en marge de la chanson d'ici, et que sa rareté médiatique a accouché d'un véritable mythe. Chanteur longtemps sans visage, écrivain rigoureux, peintre pudique, artiste bourlingueur fuyant Sheila et Nana comme la peste, le troubadour clodoaldien a pourtant publié plus d'une vingtaine d'albums sans pareils. Une œuvre au noir singulière, unique, odes incantatoires à la douleur d'un monde qui se délite, constats d'un éden perdu où poignent nostalgie de l'enfance et compassion pour la souffrance des hommes. D'"Animal on est mal", premier bestiaire solxante-huitard, à la récente épopée navale d'*À bord du Blossom*, en passant par les historiques collaborations bashungiennes, autant d'étapes scandées de chefs-d'œuvre comme *Royaume de Siam*, *Comme un guerrier*, *Lumières*, *Matrice* ou *Obok*, concoctés dans le secret de son atelier par un crustacé solitaire, rétif et tatillon. Justement, le dernier album de notre pèlerin voyageur s'intitule *Le Crabe aux pinces d'homme*, et non, rien à voir avec Tintin. Un disque hypnotique et ambitieux, qui renoue avec les plus belles pages d'un Manset lyrique et poétique, plus que jamais détaché des contingences du tout-venant chantant. Prétexte à rencontrer l'animal, sans écailles mais toujours sans égal.

Dans le nouvel album, une chanson, "La Fontaine de la vérité d'amour" est un hommage à Honoré d'Urfé, un écrivain du XVII[e] siècle, peu connu du grand public…

Pour moi, il représente l'apothéose de la littérature dite courtoise. *L'Astrée*, son roman-fleuve, fait partie de mon panthéon, avec *Le Lys dans la vallée* de Balzac, *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier ou *Les Métamorphoses* d'Ovide. Que les gens ne croient pas que je sois moins inculte qu'eux. Simplement, j'ai cette liberté de pouvoir me balader, cette curiosité qui fait que de temps en temps j'ouvre un livre, j'en rejette trois cents et le trois cent et unième, c'est un chef-d'œuvre. On peut me masquer les couvertures et les titres, j'ouvre au milieu et je sais.

Vous êtes un grand lecteur?

J'ai lu beaucoup entre 40 et 60 ans, avant non, après un peu moins. Comme je n'écoutais pas de musique non plus. J'en entendais dans les avions ou dans les juke-boxes du bout du monde. Pendant une dizaine d'années je me suis contenté de la discographie dispensée par ma maison de disques. J'empilais mais je n'écoutais pas vraiment, à part peut-être McCartney à l'époque des Wings, ou Elton John à la même époque. Et les Beatles bien sûr, période *Revolver*, entre autres. Avec la différence fondamentale qu'il est américain, quelqu'un comme Bob Seger pourrait être assez proche de mon univers. Il est auteur-compositeur et il ne s'est pas contenté des trois accords de base. En France, c'est Souchon dont je pourrais me sentir le plus proche. Lui non plus n'a pas d'ego.

Vous avez fait des études d'art, comment s'est effectué ce virage vers la musique?

Mon frère aîné écoutait beaucoup de musique classique, et comme on partageait la même chambre, à mon corps défendant, ça a été une forme d'éducation musicale. Aujourd'hui encore, quand j'écris des partitions de cordes, ce que je ne laisse faire à personne d'autre, resurgit Beethoven et encore Beethoven. J'ai une spécificité par rapport à mes semblables, je fais beaucoup avec très peu. Quand je lisais Proust, quatre pages de *À la recherche du temps perdu* me remplissaient suffisamment, me donnaient des ailes pour écrire ensuite pendant trois mois. Mais personne ne m'a ni inspiré ni influencé. Évidemment j'étais émerveillé par les Stones, Lennon, McCartney, c'est mon époque. Mais quand j'avais 20 ans, on entendait Claude François et Dalida, la question ne se posait pas, on ne pouvait pas écouter ça.

> ***"J'ai beaucoup lu entre 40 et 60 ans, avant non, après un peu moins. Comme je n'écoutais pas de musique non plus."***

En 1968, "Animal on est mal", marque le début de votre carrière. Un hasard ou le résultat d'une réelle volonté de devenir chanteur?

Quand j'ai commencé à autoproduire cette chanson, c'était un peu à contrecœur, mais ça me semblait unique, même si je voyais ça en spectateur. Pour le nouvel album, c'est pareil, je vois ça de l'extérieur. Quand une chanson me vient, je suis émerveillé, ça me vient en une heure, je me demande d'où peut bien tomber ce texte, c'est extraordinaire. Je ne suis pas là pour dire que j'ai écrit le meilleur texte de la Sacem, je n'en parle pas à mes copains, je ne me vante pas, je m'en fous. Simplement, on me l'a donné, c'est tombé du ciel. Et c'est une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais fait de scène, parce qu'il n'y a pas d'ego, pas de mise en avant. Les gens me prennent pour une sorte de farfelu égocentrique. Je suis certes autocentré sur moi-même, mais pas du tout égotique.

Lorsque vous commencez à voyager, dès les années 1960, ce qui deviendra votre image de marque, est-ce pour "faire la route", comme on disait à l'époque de la mode hippie?

Pas du tout. L'essentiel de ces voyages a été mû par la curiosité. Quant aux réelles motivations ou justifications de cette curiosité, elles me viennent du petit garçon de la vallée de la Marne qui, tous les matins, enfilait ses bottes et partait vers un coin ou un autre de la rivière, une courbe, un pont, seul avec son bout de gruyère. C'était exactement comme débarquer seul à Medan, en Indonésie, ou partout où j'ai pu aller après, pendant vingt ans. Si on me demandait dans quelles pattes j'aimerai revivre, je crois que ce serait dans les miennes, parce que, finalement, le petit garçon que j'étais était très libre dans une famille merveilleuse, avec un frère aîné brillantissime, un père qu'il adorait. À 10 ans je me baladais sur les quais de la Seine avec ma carabine à plombs, j'allais shooter les rats, je rentrais le soir, on ne me posait pas de questions, ce n'était pas le monde déglingué d'aujourd'hui. Je suis compatissant, au degré le plus haut, de la hiérarchie bouddhiste. J'ai pris beaucoup de recul, beaucoup de distance, j'ai voyagé beaucoup, on le sait, j'ai simplement évalué, testé l'itinéraire que chacun doit faire. Heureusement, j'ai voyagé, au lieu de rester dans mon studio à faire des enregistrements toute ma vie.

C'est pourtant le cas de la plupart des artistes musicaux…

C'est vrai. Brel au moins, il s'est tiré, pas seul mais c'est remarquable ce qu'il a fait, en pilotant un avion, en distribuant des médicaments aux populations de Polynésie. Gainsbourg lui n'a rien fait, à part piquer les trucs des autres. Même quelqu'un que j'aimais beaucoup comme Charles Trenet a passé sa vie à chanter dans des casinos et des Olympia. Pareil pour Aznavour. Je suis plus admiratif de quelqu'un comme Édith Piaf, ce petit bout de femme qui est née dans la rue, a fait la manche, a connu la cloche et, à 20 ans, est devenue une sorte de star internationale, avec tous les mecs qu'elle a mis dans son lit. Sa vie a été pleine de péripéties.

Vous avez affirmé jadis que pour un musicien, il est tragique de ne pas être né anglo-saxon. Vous le pensez toujours?

Si on n'est pas anglo-saxon, on est Léo Ferré… La question ne se pose pas sur le talent qu'avait Ferré, son originalité, sa personnalité et la qualité de ses textes, mais on ne peut pas envisager de vivre une vie comme celle-là. Ça n'a rien d'enviable. Brel, pareil. C'est un cauchemar de vivre ça, une tragédie permanente, du moins pour les artistes français. Les Anglo-Saxons, eux, font des tournées pharaoniques, remplissent des stades de 90 000 personnes à chaque fois, une vie qui n'a aucune commune mesure avec les pauvres Français qui chantent des trucs devant 2 000 personnes. J'ai croisé des gens que j'aime beaucoup et qui ont des carrières éblouissantes, mais ceux-là n'ont pas d'ego. Dans un autre registre, quelqu'un comme Enki Bilal est sorti de rien, il a tout construit lui-même, il n'a pas d'ego, il bosse, il fait tout tout seul, exactement comme moi. On a beaucoup de points communs. Pas comme la plupart des artistes d'ici, qui ont un arrangeur, un producteur, un éditeur, un graphiste, etc.

Vous avez cultivé, involontairement ou pas, une image d'ermite solitaire et misanthrope, rétif à toute forme de concession médiatique ou commerciale. Elle vous convient toujours?

Je me suis toujours tenu à l'écart de ce qui était politique et populaire. J'ai toujours désiré l'anonymat. Être de la génération des années 1950 ou 1960, dans une époque où tout le monde est condamné à cet abêtissement, ce rouleau compresseur de l'information où l'on dit la même chose tout le temps, où les gens ne lisent plus, c'est finalement devenu un privilège qui n'a pas de prix. C'est vrai qu'on vit une époque épouvantable, problématique, pour un créateur ou un artiste. Heureusement, la poésie rachète un peu tout ça, ça permet de passer entre les gouttes. Mais aujourd'hui, si je sortais des albums comme *Matrice* ou *Royaume de Siam*, ils seraient presque anodins…

Ils font partie de vos albums préférés?

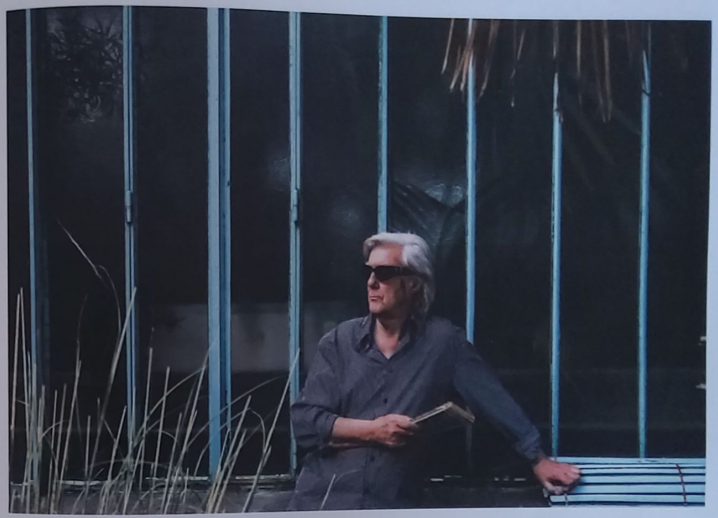
Je répondrais par un trio: *Royaume de Siam*, *Comme un guerrier* et peut-être *Prisonnier de l'inutile*, parce que l'époque était différente. *Matrice* est beaucoup plus court et je le fonderais dans les trois, donc il y en aurait quatre, comme les mousquetaires. Tous les artistes comme Aznavour ou Trenet ont quatre ou cinq chansons phénoménales. Moi j'en ai une trentaine, elles auraient eu plus de succès si elles avaient été chantées par des artistes comme Salvador, qui avait une voix en or.

Vos chansons, pour la plupart, sonnent comme des sortes de litanies hypnotiques. D'où vous vient l'inspiration?

Ma différence, ma particularité, mon unicité, c'est que mon inspiration est toujours instantanée. Je laisse les choses venir, je les capte comme un médium, tous les pores de ma peau sont ouverts, comme une sorte de coquillage qui attend sans bouger que le plancton descende. En studio c'est pareil je ne cherche rien, j'ai besoin d'aller vite, les titres sont déjà construits, tout est fait en trois prises la plupart du temps, quitte à ne pas laisser aux musiciens la possibilité de s'exprimer vraiment.

Dans la chanson "Marilou-Marilou", une strophe dit: "Toute sa vie on a joué à n'être que bonimenteur, séducteur ou menteur…" C'est votre cas?

Nous sommes tous des bonimenteurs, des camelots, ou nous l'avons été, c'est le jeu du bonneteau. Il ne faut pas toujours ramener la question à moi, là il y a un narrateur. Quand Camus écrit *L'Étranger*, on ne lui demande pas si c'est lui qui est cinglé. Il n'y a jamais eu chez moi de clin d'œil, de double fond, de choses codées ou cachées pour des aficionados. Je n'ai jamais fait ça, j'ai toujours été cash. Ça peut en désarçonner quelques-uns, qui peuvent croire que mes textes sont des sortes de charades à découvrir. Non, il faut tout prendre tel quel.



Phoenix
Sur un toit brûlant

Sept... Un chiffre porte-bonheur pour le nouvel et accrocheur album d'un des sempiternels fers de lance de la French Touch. Rencontre.

PAR **SOPHIE ROSEMONT** – PHOTO **SHERVIN LAINEZ**

DES TITRES TRÈS CARDIAQUES, comme "All Eyes on Me", certains plus zen tel "My Elixir". Un potentiel tubesque, évident sur "Tonight" ou "Artefact". Et cette patte pop, souvent imitée depuis leurs débuts et néanmoins immédiatement reconnaissable. *Alpha Zulu* pourrait être un album de Phoenix à l'image des autres, mais sa genèse et sa confection n'ont pas été les mêmes que d'habitude. C'est ce que nous racontent Thomas Mars et Christian Mazzalai, respectivement chanteur et guitariste du groupe, dans un salon parisien, le dernier jour de canicule estivale. Comme souvent avec eux, toujours prompts à parler de leur musique et pas seulement, on s'égare, selon nos récents vécus, dans des sujets divers et variés – les acouphènes, John Cage, les musées italiens ou... le calendrier des concerts au Japon !

Quelques mois avant la pandémie de 2020, Phoenix clôt la longue tournée de son disque précédent, *Ti Amo*. Ses quatre membres, Mars et Mazzalai donc, mais aussi le frère de celui-ci, Laurent Brancowitz dit "Branco" (guitare), et Deck (bassiste), découvrent le "*concept génial*" de la résidence. À Mexico, quelques ébauches voient le jour. Cependant, il faut un lieu, un cadre bien déterminé, afin de cultiver l'inspiration. Après La Gaîté lyrique pour *Ti Amo*, ils investissent cette fois le musée des Arts décoratifs, niché au bord des Tuileries, à deux pas du Louvre. Ils y installent un studio, traversant des salles entières pour y accéder. Le groupe travaille entouré d'œuvres hétéroclites, ce qui était "*nécessaire*", selon Mars. "*Vu que les expositions n'avaient pas lieu*, explique Mazzalai, *notre studio est devenu un stock de statues et de toiles dissimulées sous des draps pour les protéger et les garder secrètes.*" Car, à peine le travail commencé, les musiciens se dispersent : juste avant que le monde s'immobilise, Thomas repart à New York retrouver sa famille.

Par la suite, les moments qu'il peut passer en France entre deux confinements seront forcément aussi brefs qu'intenses : "*Le fait de ne pas se voir pendant plusieurs mois fait qu'on emmagasine beaucoup plus d'idées et d'émotions*, analyse Mars, *ce qui se cristallisait lors de nos retrouvailles.*" "*Lors de son premier retour, on a enregistré les trois quarts de l'album en dix jours !*, se souvient Mazzalai. *C'est rare pour nous qui mettons parfois des années à peaufiner le moindre détail. Mais c'était la première fois qu'on était restés si longtemps sans se voir et quand on s'est retrouvés, on était comme des gamins.*" Lorsqu'ils ne sont pas ensemble, ils se parlent tous les jours, non exempts d'une certaine inquiétude, celle de ne pas repartir en tournée de sitôt, "*que les équipes œuvrant sur les concerts de Phoenix soient mises en danger professionnellement*, précise Mars, *le futur de la musique était très flou*". Cette incertitude s'entend tout au long d'un album qui, néanmoins, ne s'est jamais autant rapproché de l'énergie de *United*, le premier effort du groupe, paru en 2000. "*Il est construit de la même manière, c'est vrai*, confirme Mars. *Sauf que contrairement à* United, *où on avait lutté pour trouver le dixième titre, on ne savait pas quels morceaux choisir ici tant on en avait enregistrés.*"

> *"Le fait de ne pas se voir pendant plusieurs mois fait qu'on emmagasine beaucoup plus d'idées et d'émotions."*
> Thomas Mars

Une grande partie du disque est "*jetée*", terme emprunté à feu Philippe Zdar, avec qui ils ont plusieurs fois collaboré. "*Chaque titre valait de l'or vu qu'on ne savait pas si on allait se revoir après*, rappelle Mazzalai. *J'appuyais sur le bouton rouge 'recording' de manière compulsive. Il y a des imperfections, des premières prises qu'on a gardées même si elles sont techniquement moins bonnes... mais elles sont plus mystiques, ce que nous rechercherions, au-delà de notre volonté pop.*" Les influences ? Pharoah Sanders, Alice Coltrane, le récent morceau monument de Bob Dylan, "Murder Most Foul", des radios de musique classique californiennes, *Corpus Christi*, éminente et austère série documentaire en douze parties (!) sur Jésus, *The Last Dance*, consacré à Michael Jordan, le morceau "Uyang'khumbula" de Faka, samplé pour le premier single "Identical" – utilisé dans la BO du dernier film de Sofia Coppola, *On the Rocks*.

"Alpha Zulu *est lumineux car le contexte, justement, était très sombre*, analyse Mars. *'Winter Solstice' est la seule chanson faite à distance. C'était au moment des incendies en Californie du Nord, durant lesquels le soleil ne s'est pas levé pendant une journée... Impressionnant. Ici comme tout au long de l'album, se manifeste un instinct de survie, celui d'aller vers la lumière.*" Enfin, il y a cette pochette, qui recadre et zoome sur une section du (superbe) tableau *Madonna con bambino e otto angeli*, de Botticelli. Dans les mains des quatre modèles, un livre rajouté par Branco, aux couleurs à la fois new age et 2.1. Des garçons dans le vent, encore et toujours.

Louise Attaque
L'invitation aux voyages

Après avoir fêté ce printemps les 25 ans de son premier album, dont le succès commercial demeure inégalé dans le rock français, le groupe sort son cinquième opus, qui retrouve les accents bruts, lyriques et orchestraux de ses débuts discographiques.

Par Éric Delon

Photos de RÉMI DE FONTENAY

Vous sortez votre cinquième album en 25 ans, c'est plutôt peu, non ?

GAËTAN ROUSSEL : Effectivement, si l'on regarde la photo globale. Ce n'est plus le cas si l'on envisage les contre-allées de notre histoire. Avec Arnaud *[Samuel, violoniste historique du groupe, ndlr]*, nous avons réalisé deux disques avec notre groupe, Tarmac. J'ai écrit quatre albums solos. Nous avons certes peu produit d'albums car nous nous sommes accordé de longues pauses. Cela nous a permis de nous réaliser ailleurs et d'apporter cette énergie, cette richesse pour le groupe. Le succès incroyable de notre premier album (2,7 millions d'albums), en 1997, nous a ouvert de nombreuses portes, nous a fait rencontrer des tas de gens incroyables. Nous n'avons pas eu le temps d'éprouver de ras-le-bol par rapport à la structure "groupe". Cette liberté nous a permis de tenir la distance. Comme tous les groupes, nous avons connu des dissensions, des désaccords, des fâcheries, mais nous sommes toujours parvenus à les surmonter.

ARNAUD SAMUEL : Lors de ces vingt-cinq dernières années, nous aurions pu nous forcer, à certains moments, pour écrire des albums en commun, même si l'inspiration n'était pas forcément là. Cela aurait certainement donné des disques moins aboutis. Ceci dit, on ne peut pas le savoir. Nous avons préféré aller nous oxygéner ailleurs et récupérer de la sève pour Louise Attaque.

En avril dernier, vous vous êtes retrouvés à l'Élysée-Montmartre, à Paris, pour fêter les 25 ans de votre premier album, avec six concerts gratuits dans la même journée. Comment avez-vous vécu ce jour unique ?

ARNAUD SAMUEL : C'était fantastique, il s'est dégagé une telle ferveur... Nous avions fait bâtir une scène ronde, centrale, comme un gâteau, avec le public tout autour. 25 ans, c'est un bel âge pour notre chère Louise *[sourire]*.

GAËTAN ROUSSEL : C'était un bonheur de chanter les chansons d'hier. Cela nous a donné envie d'écrire de nouvelles chansons. Heureusement, nous avions un peu anticipé en commençant à écrire et à composer à la fin de l'année dernière. Ce concert nous a permis de conserver cette dynamique.

LES DÉBUTS
Gaëtan, à la guitare, aux Eurockéennes de Belfort, en juillet 1998.

VICTOIRE
Le groupe a reçu quatre Victoires de la musique, dont une en 2017 pour l'album *Anomalie*, "Meilleur album rock de l'année".

SCÈNE
Louise Attaque a taillé sa réputation grâce à ses concerts incendiaires, tout à l'énergie. Ici, lors de leur show en juillet 2016, à Paris.

Quelles ont été la genèse et les conditions de réalisation de votre nouvel album, *Planète Terre*?

ARNAUD SAMUEL : Avec Gaëtan et Robin *[Feix, bassiste et graphiste historique du groupe]*, nous nous sommes retrouvés dans mon home studio, à Arles, entre décembre dernier et février 2022. Puis nous avons rassemblé ces maquettes et nous avons investi les studios de La Frette-sur-Seine, dans le Val-d'Oise, rejoints par notre batteur, Nicolas Musset. Nous nous sommes fixé vingt-cinq jours d'enregistrement, découpés en quatre sessions. L'orchestrateur Rémy Galichet a ensuite enregistré les arrangements aux studios Ferber, à Paris, avec une section de cordes et de cuivres.

GAËTAN ROUSSEL : En termes d'inspirations, nous avons regardé du côté de groupes comme Last Shadow Puppets ou Vampire Weekend, du rock orchestral, ample. Nous avons réussi à décrocher, pour le mixage, la collaboration de Tchad Blake, connu pour son travail avec Arctic Monkeys, U2 ou The Black Keys. Par rapport à nos premiers albums, où nous ne laissions personne s'immiscer dans notre création et dans nos chansons, nous nous sommes ouverts à des influences extérieures, une source indéniable de richesse.

On retrouve, dans cet album, la spontanéité, l'aridité, le son épuré de votre premier opus. C'était une approche consciente ou fortuite?

GAËTAN ROUSSEL : Nous souhaitions en effet revenir aux origines, à la joie d'être à nouveau ensemble, comme pour une première fois, comme lors de notre premier disque où les notes et nos cœurs s'entrechoquaient. Le disque est à la fois brut et sophistiqué dans sa réalisation.

Certaines de vos nouvelles chansons évoquent la Terre. Un album concept?

ARNAUD SAMUEL : Non, mais au fur et à mesure que Gaëtan écrivait, une ligne directrice s'est dégagée. Comme si Louise observait les terriens avec lucidité, tendresse, amour, mais aussi avec inquiétude, en raison des dégradations climatiques. Imperceptiblement, ces textes ont dégagé une certaine morale, une éthique pour appréhender le monde. Louise représente vraiment ce qu'on ressent.

GAËTAN ROUSSEL : Louise, qui figure à nouveau sur notre pochette, symbolise notre groupe. Elle nous empêche de sacrifier au culte de la personnalité, si telles étaient nos intentions *[rires]*. L'incarnation est primordiale en musique.

Fonctionnez-vous toujours en trio? Comment écrivez-vous et de quelle manière composez-vous?

GAËTAN ROUSSEL : J'écris, en même temps que la musique se crée. J'ai besoin de la musique pour dérouler mes textes. Je déniche davantage mes mélodies avec ma voix plutôt qu'en gratouillant ma guitare.

ARNAUD SAMUEL : Nous trouvons les idées et les pistes créatives ensemble, en nous enfermant en studio. Chacun apporte des plans personnels. Pour cet album, j'ai apporté plusieurs lignes de violon. À la fin on prend les ciseaux, on transforme, on malaxe, pour aboutir au résultat.

Gaëtan, vous avez écrit pour de nombreux interprètes. N'êtes-vous pas frustré, parfois, de ne pas avoir conservé pour vous certaines chansons?

GAËTAN ROUSSEL : Absolument pas. C'est une chance inouïe, un honneur de pouvoir composer pour d'autres. Cela stimule ta créativité. Imagine si j'avais gardé pour moi les chansons que j'ai écrites pour Alain Bashung sur *Bleu Pétrole* et qu'il a interprétées de façon prodigieuse...

Comment va se passer votre tournée, à partir de mars 2023?

GAËTAN ROUSSEL : Nous serons en mode Zénith, dans toute la France. Pour prolonger l'anniversaire des 25 ans du premier album, nous le jouerons pendant la première heure du concert, puis nous chanterons les morceaux des autres albums lors du deuxième round. Nous sommes excités, les places partent très vite. À l'occasion de l'anniversaire, à Paris, nous avons vu nos fans historiques et leurs enfants. Mes propres ados me disent que nos chansons emblématiques "J't'emmène au vent" ou "Ton invitation" sont jouées dans les soirées des jeunes. Ça fait plaisir *[sourire]*!

© DAVID WOLFF - PATRICK KESPENS (DR) - CATARINA GAMA (LAPAGO) - LAURENT VITUSHOTTY (AMGEN)

Le Guide

Musique

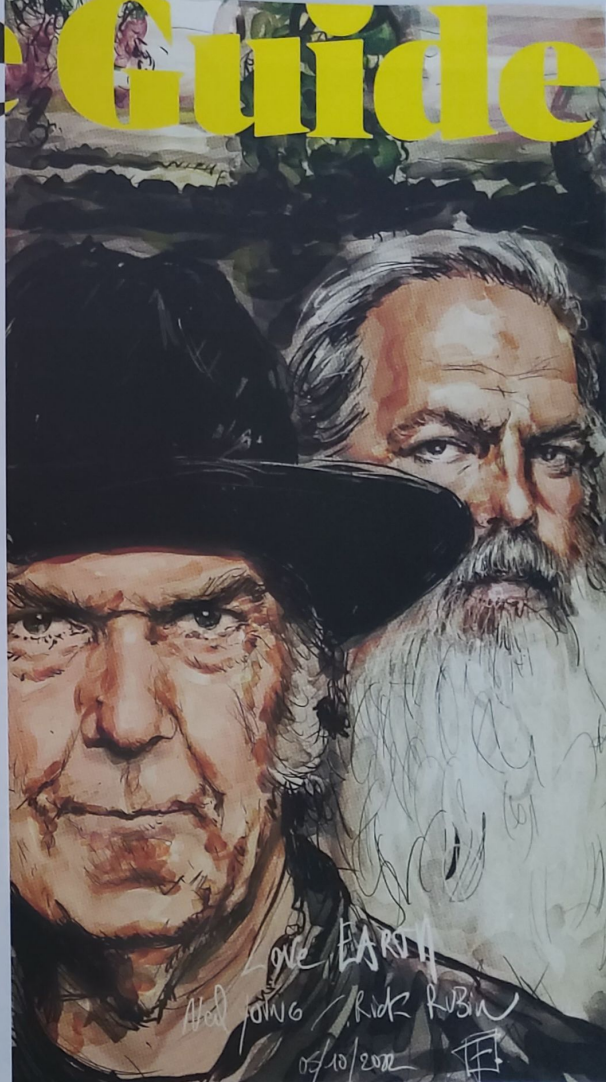
RENCONTRE AU SOMMET

Une ode à la nature fiévreuse et méditative.

Par ALAIN GOUVRION

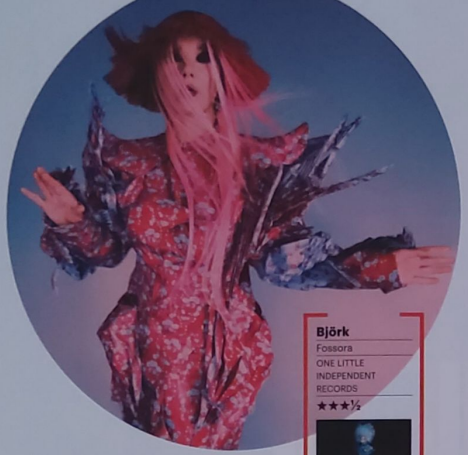
Neil Young with Crazy Horse
World Record
REPRISE/WARNER
★★★★

ÇA COMMENCE PAR une sorte de ballade avec des chœurs, chaloupée par un piano, "Love Earth", un peu dans l'esprit de *Harvest Moon*. En apparence, rien ne change. Le "Loner" et son Crazy Horse nous reviennent avec un beau disque de fin d'automne, entre sonorités countrysantes et orages électriques. Et pourtant, voilà bien longtemps qu'un album de Neil Young n'avait pas "sonné" comme ça. Son association avec le producteur Rick Rubin, l'homme qui avait, entre autres, ramené Johnny Cash sur le devant de la scène avec ses *American Recordings* dans les 90's, dépasse de loin ce qu'on pouvait espérer lorsqu'ont filtré les premières rumeurs de leur collaboration. Comme si les deux hommes, à force de s'observer de loin →



➡ NEIL YOUNG WITH CRAZY HORSE

depuis des années, avaient fini par s'apprivoiser. C'est peut-être ça, au fond, qui manquait aux derniers opus de Neil Young, aussi bons soient-ils : un vrai (co)producteur capable de canaliser sa formidable énergie, son étonnante verve créatrice. La griffe de Rubin imprègne indiciblement chaque titre de ce *World Record* fascinant de bout en bout. L'homme n'a pas son pareil pour créer une atmosphère qui n'appartient qu'à lui, tout en laissant les musiciens jouer dans les conditions du live. C'est ce qu'il avait superbement réussi à faire lors de ses collaborations avec le regretté Tom Petty, l'album *Wildflowers* en tête. Et c'est très exactement ce qui se passe sur les nouvelles chansons de Young, à l'image de "Walkin' on the Road (To the Future)" : "*No more war on the earth*" chante-t-il sur cette ballade boisée baignée par la lumière crépusculaire d'un harmonium, entre guitares acoustiques et harmonica. Le voyage à travers le passé ne fait que commencer, même si les thèmes de ses morceaux (sa gratitude envers la Terre, l'état du monde, l'avenir incertain…) sont, eux, bien actuels. Aux studios Shangri-La, l'antre de Rubin, sis à Malibu, le Crazy Horse donne le meilleur de lui-même, particulièrement Nils Lofgren, dont la guitare croise magnifiquement le fer avec celle de Young. La voix de notre héros n'est plus aussi haute, ni aussi puissante que par le passé ? Qu'importe. Rubin capture tout ça avec jubilation. Le Loner vieillit bien. On ne lui en demande pas plus. Entre guitares saturées ("I Walk with You [Earth Ringtone]", "Break the Chain", "Chevrolet") et valse sépulcrale ("The Long Day Before"), la production au cordeau met en valeur des chansons dont on croit connaître la trame par cœur, mais qui parviennent toujours à nous séduire d'un trait de slide guitar ou d'accordéon. À quand le volume 2 ?



Björk
Fossora
ONE LITTLE INDEPENDENT RECORDS
★★★½

ÉCOUTE ACTIVE

IL EN A pour ainsi dire toujours été ainsi d'un album de Björk : la nécessité pour l'auditeur de s'impliquer dans ce que ledit projet a à révéler, l'impossibilité de s'en tenir à une certaine passivité à son écoute. Un "processus" que d'aucuns exècrent, que d'autres adorent. *Fossora* n'échappe pas à la règle et, à bien des égards, ne se détourne pas des ambitions aventuristes de l'Islandaise. "Concassions" rythmiques et percussions tribales ici, caresses des clarinettes ou cascades de violons là, les mises en scène sonores s'enchaînent, intriguent, enveloppent, secouent, apaisent. Avec l'étrange sentiment dual de défricher de nouveaux territoires et de se montrer familiers, tandis que cette voix si particulière, si addictive aussi, poursuit le charme ou l'agacement, avec toutefois une ardeur retrouvée. Un excellent cru à l'arrivée pour… les adorateurs. XAVIER BONNET

Honey Harper
Honey Harper & The Infinite Sky
ATO/PIAS
★★★

L'OVNI DU MOIS

Country 2022

Après la révélation *Starmaker*, paru en 2020, William Tyssell et Alana Pagnutti reviennent avec un disque affirmant plus clairement leur collaboration et leur ambition orchestrale. Ici, ils s'entourent du bassiste Mick Mayer, du pianiste John Carroll Kirby (qui a collaboré avec Frank Ocean ou Norah Jones), du claviériste de Spoon, Alex Fischel, du batteur Riley Fleck, du guitariste Jackson MacIntosh (Drugdealer, Jessica Pratt), et d'un des maîtres actuels de la pedal steel, Connor Gallaher, entre autres entendu chez Calexico. Une fine équipe qui convoque ce que le rock sudiste et la country de Nashville ont pu proposer de plus psychédélique et romantique. Difficile de résister à l'énergie contagieuse d'un "Ain't No Cowboys in Georgia" (le titre même vaut le détour), à des ballades telles que "One Thing". SOPHIE ROSEMONT

STD
Ménage à Trois
FOO MANCHU
★★★

Six titres, three songs
STD comme Keith Streng, Tony Truant et Christophe Dubois, soit le groupe formé par la rencontre entre un Fleshtones (et quelques autres) et un ex-Dogs et ex-Wampas (et quelques autres). Incroyable, ils font ce qu'on imagine d'eux : du rock'n'roll. Et le trio s'est bien amusé, c'est une évidence. Six plages, mais trois morceaux. Face B, l'Américain chante en anglais, les mêmes trois chansons que le Français assure dans sa langue en face A. Ainsi "Je vais infecter ma fiancée" devient "Gonna Feed My Baby Poison", "The Girl in Me" est "La Fille en moi", etc. C'est sans prétention, plaisant. Ça nous rappelle un peu que le rock sonne mieux dans sa langue d'origine mais on s'en fiche : entre New York et Paris, il n'y a qu'un riff de guitare, finalement. SILVÈRE VINCENT

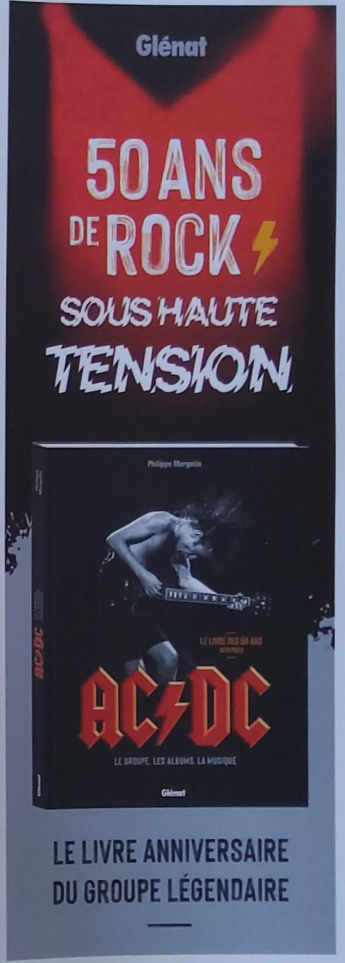
John Fullbright
The Liar
THIRTY TIGERS/BLUE DIRT
★★★

Pastorale américaine
Ne croyez pas la mine austère qu'arbore la couverture de *The Liar*, car cet album ressemble à une véritable symphonie américaine toute en flamboyances gospel et en malices de cabaret. Enregistré en Oklahoma, *The Liar* enchaîne les morceaux de bravoure et joue avec les références. Dès "Bearden, 1645", l'ouverture, on croirait avoir affaire à un disciple du "Boss" quand il chante les gens normaux. L'impression se confirme dans "Paranoid Heart", puis très vite, Fullbright sort les armes et l'album s'envole pour une exploration des piliers de la culture américaine. D'ambiances de roadhouses tranquilles sur "Unlocked Doors" ou "Social Skills" aux cabarets louches de "Poster Child", on est baladé dans une Amérique jonchée d'endroits où se rencontrent des âmes désespérées, qui se racontent et parfois se mentent. CHARLES BLOCH

Larkin Poe
Blood Harmony
TRICKI-WOO/WAGRAM
★★★

American girls
Pour leur sixième chapitre, le duo de guitaristes songwritrices Larkin Poe a choisi d'enregistrer à domicile, à Nashville, dans le home studio de Rebecca Lovell, soutenu aux manettes par son guitariste de mari, Tyler Bryant. Avec une obsession toujours aussi magnifiquement tenace, Megan et sa sœur butinent sur les terres sudistes d'un blues-rock piquant. D'entrée de jeu, les guitares des frangines épousent les ritournelles du groupe comme une seconde peau ("Bad Spell"). Sur le morceau "Georgia Off My Mind", taillé dans le sillon d'une Bonnie Raitt, on est tout de suite happé par la dextérité des nappes de lap steel de Rebecca, en accord parfait avec le timbre puissant de Megan, frappant et puissant comme un uppercut que l'on n'a pas vu venir. Les onze titres de l'album s'enchaînent sans temps mort, ça cogne fort, ça claque, entre racines southern rock et volcan blues soul ("Summertime Sunset"). Une véritable leçon ! PHILIPPE LANGLOIS

Larkin Poe



Janis Joplin & Jorma Kaukonen

The Legendary Typewriter Tape

OMNIVORE

★★★½

Diamant brut…

C'est l'un des plus mythiques bootlegs de Janis Joplin qui fait enfin surface, quelque cinquante-huit ans après avoir été enregistré. Il met en scène la jeune chanteuse venue du Texas, encore inconnue, et le futur guitariste du Jefferson Airplane et de Hot Tuna, Jorma Kaukonen, peu après leur rencontre dans une *hootnanny* du côté de San José. Cette répétition du duo est entrée dans la légende… et pas seulement à cause du cliquetis d'une machine à écrire en arrière-plan : on décèle l'immense talent de Joplin, accompagnée par Kaukonen, à travers des interprétations à fleur de peau de standards du blues, tels que "Kansas City Blues" "Hesitation Blues" ou "Nobody Loves You (When You're Down and Out)". Soigneusement nettoyé et restauré, *The Legendary Typewriter Tape* a plus que jamais valeur de document historique pour les aficionados.

A. G.

Bobby Weir & Wolf Bros

Live in Colorado

THIRD MAN

★★★½

Dead not dead

Cinquante ans après son premier album solo, *Ace*, qu'il célèbre à l'occasion d'une tournée à travers les États-Unis, à 74 ans, Bob Weir maintient l'âme du Grateful Dead vivante. À l'occasion de ce live au Colorado, il est plus question du bluegrass et de la country d'*American Beauty* que du psyché d'*Aoxomoxoa* et des grandes envolées du *Live/Dead*. Mais après avoir réalisé *Blue Mountain*, paru en 2016, c'est toujours un plaisir d'entendre Weir célébrer une époque particulière du Dead, mettant en avant son chant délicat et son amour de la country. Ce genre, d'ailleurs, est représenté par "Mama Tried", un titre de Merle Haggard que le Dead présente sur le live surnommé "Skull and Roses", et "Ripple" issu d'*American Beauty*. Et il porte haut l'emblème du groupe culte avec "Terrapin Station" pendant plus de vingt minutes, suivi de "The Other One" où, durant treize minutes, il accueille cuivres et solo de trombone, quittant les rives du psyché pour se tourner vers un jazz fusion tendance Carla Bley. Une manière tout de même de retrouver les accents lysergiques de la Bay Area.

DOMINIQUE DUPUIS

Can

Live in Cuxhaven 1976

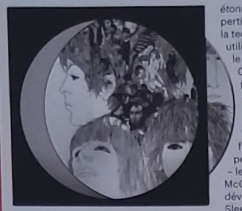
MUTE/SPOON

★★★★

Wunderbar !

Ce *Live in Cuxhaven*, joué le 7 janvier 1976 en Allemagne, constitue le troisième volume des captations scéniques inédites de Can dans les seventies, et ce sera malheureusement le dernier. Il est vrai que, comme l'indiquait Irmin Schmidt dans ces colonnes, en 2021, les bandes live de Can se font rares : "*Nous avons été maudits au niveau des captations de nos concerts, à chaque fois nous rencontrions un problème.*" Si ce disque bénéficie d'un meilleur son que les deux précédents, il est aussi plus resserré, non seulement par son tracklisting (4 sections de 7 minutes en moyenne) mais aussi par son propos instrumental moins expérimental. Sur la base d'une solide et infatigable rythmique, le guitariste Michael Karoli se taille ici la part du lion, qui alterne les motifs jazzy et rock, riffs et mélodies, bien servi en toile de fond par les fulgurances de Schmidt aux claviers. Deux jours plus tard, à Bruxelles, à la faveur d'une coupure de courant, le batteur Jaki Liebezeit leur volera la vedette en improvisant un solo halluciné de dix minutes. Non mais des fois.

DENIS ROULLEAU



The Beatles

Revolver

APPLE MUSIC/UNIVERSAL

★★★★★

Une nouvelle version bluffante…

Il est toujours délicat de s'attaquer à un chef-d'œuvre, surtout s'agissant de *Revolver*, un album qui a révolutionné la pop à sa sortie, en 1966. Mais Giles Martin, déjà en charge des précédentes rééditions Beatles, n'est plus à un défi près. Pour le fils du regretté George Martin, c'était une évidence, ainsi qu'il l'expliquait en 2021 à *Variety* : "*Si vous prenez un titre comme 'Taxman' (un morceau souvent cité pour sa séparation stéréo bizarre), c'est la guitare, la basse et la batterie sur une piste à gauche, et le chant plus le solo de guitare sur la droite. Et ça sonne bien ; ce sont des enregistrements et des mixages étonnants*"… mais plus forcément pertinents en 2022. C'est grâce à la technologie dite du "démixage", utilisée par Peter Jackson dans le documentaire *Get Back*, que Giles Martin et son équipe ont pu reconstruire le spectre sonore de *Revolver*. De fait, "Taxman", avec la voix de George Harrison au centre et les chœurs de chaque côté, fait partie des titres les plus percutants du disque – le chorus de guitare de McCartney n'a jamais été aussi dévastateur. De "I'm Only Sleeping" à "Love You To", en passant par "Here, There and Everywhere", les nouveaux mix stéréo surpassent pour la première fois la version mono originale de l'album – la préférée de Lennon et McCartney –, incluse dans l'édition Deluxe. La partie "Sessions" s'avère de son côté précieuse pour mieux cerner l'évolution des morceaux. On entre ici au cœur de la genèse de *Revolver* avec les différentes prises ou démos de ces chansons qu'on croyait connaître à la note près – la toute première ébauche de "Tomorrow Never Knows", les passionnants making of de "Got to Get You Into My Life" ou de "Yellow Submarine". Et le résultat est purement fascinant. Comme les autres volumes de la série et en attendant *Rubber Soul* (l'année prochaine ?), cette réédition multiformat constitue une captivante immersion dans l'œuvre des "Fab Four".

ALAIN GOUVRION

The Libertines

Up The Bracket

20th Anniversary Box Set

ROUGH TRADE

★★★★

(Re)Enter the Libertines

Des démos inédites (on recommande celles de "What a Waster" et "The Boy Looked at Johnny"), des chutes savoureuses ("Never Never", "Bangkok" ou "Mocking Bird"), des sessions live pas trop bordéliques et aussi appréciables que le studio ("Mayday", à Nottingham Rock City, ou "Begging", au Divan du monde)… Ici, on fête dignement les vingt ans de la sortie du premier album enregistré par The Libertines, tout juste signés sur le label Rough Trade, au côté de l'ex Clash, Mick Jones : *Up the Bracket*. Brisures rythmiques et mélodies post-victoriennes : le public et la critique s'inclinent, les frères ennemis Peter Doherty et Carl Barât consacrés. Ce qui ne les empêchera pas de s'écharper les saisons suivantes, tant et si bien que, totalement infréquentable, des tournées se font sans le premier. Accompagné d'un livre de Matt Wilkinson et de nouvelles interviews du groupe, ce superbe coffret fait à nouveau souffler l'insolente fraîcheur des Libertines circa 2002.

SOPHIE ROSEMONT

SÉLECTION WORLD

CHAQUE MOIS, *ÉMILIE BLON-METZINGER* NOUS FAIT PARTAGER SES COUPS DE CŒUR VENUS DU MONDE ENTIER.

Selman Faris

Neva

KIRAZ

★★★½

Au soleil

Il est celui qui a embelli mon été ! Selman Faris, producteur et multi-instrumentiste franco-turc (voix-guitare-flûte ney-alto-saz-piano), proche collaborateur d'artistes majeurs de la scène francophone (Nekfeu, Alpha Wann, Laylow, Stromae…), il tente avec *Neva* une aventure en solo. Joie proclamée ! Selman est le fils de Kudsi Ergüner, musicien turc traditionnel assez connu sur la scène d'Istanbul. Depuis son enfance, il a baigné dans ces rythmes légendaires, auxquels il adjoint toutes ses autres aspirations et amours musicales, qui vont chercher les chemins de la funk, l'afrobeat, sa connaissance aussi des productions rap et électro. Il y a dans son premier mini-album du vocal, de l'instrumental et neuf morceaux aux ambiances vraiment différentes, avec toujours comme fil rouge ce mélange de sons acoustiques et de musique faite sur ordinateur. *Neva* est la promesse d'un été infini.

Bibi Tanga & The Selenites

The Same Tree

L'INLASSABLE DISQUE

★★★

Lunaire

Cinq hommes de la lune en suspension et expérimentation dans le cabinet de curiosités rythmiques du professeur Inlassable. Ce pourrait être le préambule à ce projet réjouissant, qui réunit Bibi Tanga & The Selenites. Pendant plus de deux ans, notre quintet lunaire a multiplié les séances d'improvisations nocturnes pour façonner le matériau de ce nouvel album, *The Same Tree*. Sont nés alors quatorze titres tantôt redoutablement festifs, tantôt plongeant dans les méandres de la mélancolie, suscitant réflexions sur l'état du monde. Chaque morceau habille les vibrations de la voix profonde et grave de Bibi Tanga, qui chante en anglais ou sango (langue de Centrafrique, d'où notre héros est originaire), interrogeant nos racines universelles et fédératrices. Nos musiciens astraux signent un album aussi éclectique qu'hypnotique.

Souad Massi

Sequana

BACKINGTRACK

★★★½

Engagement

Souad Massi – faut-il le rappeler ? – est une chanteuse, auteure et compositrice franco-algérienne. Pour son nouvel (et 10e !) album, celle que nous connaissons pour son penchant à la musique folk et chaâbi s'en vient élargir son univers mélodique avec des sonorités du Sahel, des Caraïbes et du Brésil. Pour cette nouvelle aventure, Souad Massi a totalement renouvelé l'équipe qui l'accompagnait jusqu'alors. À ses côtés on retrouve Justin Adams à la production (Rachid Taha, Robert Plant, Tinariwen), qui aura su épouser au mieux ses nouvelles envies de recherche de lumière et de douceur de son enfance. Sous les pâquerettes lui faisant regard sur la pochette se cachent les chants d'une femme engagée, prêtant sa voix aux combats contemporains du monde dans lequel elle évolue. Et nous avec elle.

RED BEANS & PEPPER SAUCE

LA BOMBE CLASSIC ROCK

- 7 -

RED BEANS & PEPPER SAUCE

NOUVEL ALBUM

CD / DIGITAL / VINYLE

DISPONIBLE

"Épique blues-rock" RollingStone

"Un groupe en béton armé" GUITAR

"Un son de batterie ENORME" BATTEUR

11.11 VÉNISSIEUX - la Vache Rouge
12.11 CHAMBÉRY - le Brin de Zinc
18.11 MONTPELLIER - le Rockstore
25.11 LA ROCHELLE sud - le Crossroad
26.11 PESSAC - Sortie 13
01.12 PARIS - le Zèbre de Belleville

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Joe Lynn Turner

Belly of the Beast

MASCOT

★★★½

Bestial

Après quinze ans et de nombreuses participations à divers projets, Joe Lynn Turner est de retour en solo. L'arc-en-ciel de Ritchie Blackmore laisse désormais place aux ténèbres de Peter Tägtgren, qui, en plus de ses groupes Pain et Hypocrisy, jouait avec Till Lindemann (Rammstein). Ainsi, le grain de voix immédiatement reconnaissable de la rockstar américaine est au service du metal sombre et implacable du Suédois. Gros son, concision et interprétation habitée sont au programme. Un retour aux affaires inattendu et convaincant, dans lequel Joe Lynn Turner crache son venin contre l'establishment, avec véhémence et conviction. Désormais du côté obscur, il dévoile une facette aussi plaisante qu'insoupçonnée.

MATTHIEU DAVID

Death Cab For Cutie

Asphalt Meadows

ATLANTIC/WARNER

★★★

Lumineux

Figure de la scène rock indie US depuis plus de 25 ans, Death Cab For Cutie rencontre le succès en 2003 avec l'album *Transatlanticism*, grâce, en partie, au talent du multi-instrumentiste Ben Gibbard, songwriter en chef et véritable tête pensante de la formation de Bellingham, Washington. À l'instar d'un Martin Phillipps (The Chills), Gibbard compose des pop songs radieuses et aériennes, alternant sur *Asphalt Meadows* les étincelles harmoniques et les rythmiques pétillantes. C'est raffiné, des morceaux comme "Roman Candles" ou "Here to Forever" peuvent largement soulever de son canapé les fesses de l'auditeur le plus neurasthénique. En écoutant la musique de ces drôles de zèbres, on pense à Interpol, Yo La Tengo mais aussi à Fleet Foxes. À l'arrivée, DCFC signe un dixième opus lumineux, qui réussit à séduire à la fois notre cœur et nos tympans.

PHILIPPE LANGLOIS

A.J. Lambert

Dirt! Soda!

KURONEKO

★★★½

Un labyrinthe musical

Angela Jennifer Lambert est la fille de Nancy Sinatra, donc la petite-fille de qui-vous-savez. Oubliez les gènes. Entourée, entre autres, de Parker Kindred, Joan As Police Woman ou Dave Harrington de Darkside, ce troisième album solo de l'ex-bassiste de Bloodslide est des plus contemporains. Pour preuve, la double reprise de "Strings of Nashville/ Broken Hearted Wine" de Pavement/Codeine qui signifie clairement une envie electro-pop. Mais le plus étonnant se trouve dans le traitement dissonant, presque expérimental, de certains passages de "How Many", "Staff of the Flag" ou dans la fin de "Oil on Linen (You Are Forgiven)". On pense plus à Caleb Landry Jones qu'au grand-père, c'est certain. Au-delà du surprenant : de ces albums pleins de portes et de trappes.

SILVÈRE VINCENT

Nickelback

Get Rollin'

BMG

★★½

From Canada with love

Cinq ans que Nickelback n'avait pas repris la route du studio. Le retour s'opère maintenant avec *Get Rollin'*, nouvel album des Canadiens connus pour avoir obtenu un franc succès auprès du grand public, malgré les quolibets de certains. Avec un coup d'envoi comme "San Quentin" et un missile tel que "Vegas Bomb", le fan de riffs acérés peut tendre l'oreille et interroger les clichés qui collent aux essieux des frères Kroeger. Cependant, les travers ont la dent dure, et Nickelback use et abuse de sucre dans ses compos, ternissant la seconde moitié d'un disque qui démarrait pourtant bien. L'interprétation et le savoir-faire sont là, mais le groupe peine à choisir entre deux directions distinctes et sert un objet intéressant, mais imparfait.

M.D.

Editors

EBM

PIAS

★★★½

Synthèse synthétique

EBM ? Même à une lettre près – EDM pour Electronic Dance Music, l'équivalent anglo-saxon de "notre" electro –, les intentions de Tom Smith et consorts sont on ne peut plus claires, le contenu de ce nouvel album ne s'embarrassant pas de chemins de traverse pour le confirmer : le virage entamé, de manière nette également, sur *Violence*, il y a cinq ans, paraît définitif, symbolisé à plus d'un titre par l'intégration "à temps plein" du claviériste-programmateur-arrangeur Benjamin John Power (ou "Blank Mass", puisque tel est son pseudonyme). Les fans de la première heure tiqueront sûrement de cette systématisation synthétique au détriment des guitares d'antan. Ils reconnaîtront toutefois qu'elle permet à Editors de pousser le curseur un peu plus loin dans l'emphase et l'épique, qui ont de tout temps fait une grande partie de son attrait.

X.B.

Superdownhome

Blues Pyromaniacs

DIXIEFROG/PIAS

★★★

Power duo

Avec leur costard trois pièces, Beppe Facchetti (chant-guitares) et Enrique Sauda (batterie-chant) semblent sortir tout droit d'une séquence d'un western spaghetti. Aussi à l'aise dans leurs frusques que dans leur musique, Superdownhome fait crépiter, depuis 2016, son blues-boogie incandescent, privilégiant

The White Buffalo

Year of the Dark Horse

SNAKEFARM/VIRGIN UNIVERSAL

★★★½

Wild Wild West

Dans l'absolu, Jake Smith, le bison blanc à lui tout seul (ou pas loin), aurait pu se contenter de s'en tenir à sa… zone de confort, celle d'une country-folk-americana qu'il a toujours su parfaitement maîtriser depuis sept albums. Parce qu'aussi son étonnant timbre de baryton, chaud à s'y fondre, y a sans cesse fait merveille, comme c'est encore le cas ici de temps à autre ("Love Song #3", "Am I Still a Child", "Life Goes On", intimes et/ou pensifs à souhait). Sauf qu'il ne l'entendait pas de cette oreille et qu'à l'instar de ce cheval blanc s'échappant vers une nouvelle liberté sur le visuel de l'album, notre homme a décidé d'arpenter de nouveaux territoires, parfois plus résolument rock ou plus pop. Il se dit même que les tonalités assez ELO d'un "Donna" soient nées d'une virée à vélo pendant le confinement. Pour une fois que celui-ci aura servi à quelque chose…

XAVIER BONNET

dans le son de ses guitares l'utilisation "d'outils" plus traditionnels, comme un resonator cigar box ou un diddley bow. Leurs nouvelles compos déboulant ici dans une imparable mécanique, où les fondations ont pour noms ZZ Top, The Black Keys ou George Thorogood. Respectant les saintes écritures d'un blues roots et rural, le duo transalpin s'inscrit sur "Like a Rag in the Sea" dans la lignée d'un Seasick Steve. En bonus, Superdowhome nous lâche deux reprises bien ciselées : "New York City" (John Lennon) et "Don't Bring Me Down" (Jeff Lynne). Un quatrième album solide et percutant, d'une intégrale réussite.

P.L.

BRKN Love

Black Box

SPINEFARM

★★★½

Incandescence

2022 fut bien remplie pour BRKN Love, groupe de rock énergique mené par le turbulent Justin Benlolo. Deux EP marquants, réunis ici en un nouvel album, *Black Box*, flanqué de trois morceaux inédits. Cette collection permet d'apprécier sans discontinuer la flamme d'un groupe qui la met au service du rock. Tantôt traditionnel, tantôt alternatif, mais toujours juste, BRKN Love mélange influences modernes et traditionnelles et arrive à faire taper du pied, danser et chanter à tue-tête. Un cocktail immédiat, servi par un orchestre au poil, qui maîtrise aussi bien ses instruments que son sens de l'écriture, où énergie, talent et concision sont dosés d'une main de maître. Sans chichis ni artifices, BRKN Love séduit et promet beaucoup.

MATTHIEU DAVID

Elliott Murphy

Wonder

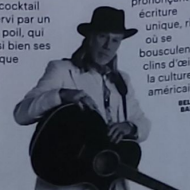
MURPHYLAND

★★★½

Songwriter

Avec son 52e album, Elliott Murphy continue de montrer qu'il n'a jamais perdu sa verve de songwriter. Oui 52, preuve de son talent inépuisable, car cet opus, comme son nom l'indique, *Wonder* – Merveilleux –, est davantage une déclaration, peut-être ésotérique pour tous ceux qui n'ont pas suivi toute la déjà très longue carrière de l'Américain de Paris, lancée il y a presque cinquante ans, en 1973. Le Covid a retardé la sortie du successeur de l'indispensable *Prodigal Son*, sorti en 2017, son précédent opus. En quatre années de silence discographique, Elliott en a profité pour peaufiner ledit opus, relancer ses tournées et écrire son autobiographie… *Wonder*, comme d'habitude chez Murphy, repose sur un art consommé de la mélodie articulé sur un son folk rock à la production efficace de Gaspard Murphy, qui signe aussi les arrangements originaux en préservant le timbre si particulier du vocaliste, désormais sépulcral, croisement de Cohen et Reed, prononçant une écriture unique, riche, où se bousculent les clins d'œil à la culture pop américaine.

BELKACEM BAHLOULI



Elliott Murphy

BARTON HARTSHORN

"…as golden and rare as the Manchester sun."

— NOUVEL ALBUM —

Disponible en CD, Vinyle & Digital

«Une perle indie-folk…»
— ROLLING STONE

« Barton Hartshorn s'avère sans doute l'un des plus cruciaux singer-songwriters d'aujourd'hui. »
— PARIS MOVE

«Immense talent… Immense imagination…»
— ZICAZIC

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Aoife Nessa Frances
Protector
Partisan

ENREGISTRÉ DANS L'OUEST de l'Irlande, dans une petite demeure où seuls résonnent des cordes, des synthés ou encore de la clarinette, ce second album est à la hauteur, somptueusement joué, orchestré et arrangé. ★★★

Drugdealer
Hiding in Plain Sight
Mexican Summer/Modulor

MICHAEL COLLINS passe la seconde sur une boîte de vitesses funky et multi-référencée, sans oublier ses premières amours californiennes. Et affirme son timbre groovy sur une orchestration au diapason. ★★½

Broken Bells
Into the Blue
Awal

LE DUO FORMÉ par Danger Mouse et James Mercer se réunit en fanfare pour un nouvel album psychédélico-pop, où cordes et cuivres longuement façonnés servent la voix du second. Efficace en toute élégance. ★★½

Kids Return
Forever Melodies
Ekler'o'shock & Hamburger/Bigwax

ADRIEN ROZÉ et Clément Savoye portent fièrement le drapeau de la French Touch sur ce premier album, à la fois nostalgique des claviers mélodiques et ancré dans une époque qui a besoin d'air frais. ★★

Pierre Daven-Keller
Planète
DK Disk

C'EST UN VOYAGE interstellaire, largement au-dessus d'une mêlée pop grâce à sa dextérité synthétique, que propose ce compositeur habitué au cinéma et à des chanteurs haut de gamme (Dominique A, Miossec). ★★½

Elysian Fields
Once Beautiful Twice Removed
Ciel

ÉPAULÉS par le pianiste et producteur Thomas Bartlett, Jennifer Charles et Oren Bloedow conjurent l'isolement pandémique avec ce nouveau recueil poétiquement rock, nourri de jazz comme de blues. ★★½

Nadine Khouri
Another Life
Talitres

LESS IS MORE. Celle dont les chansons sont toujours produites par le brillant John Parish livre un nouvel écrin de perles dépolies de folk-rock, la voix plus proche de nous encore, les cordes écorchées. ★★★

Young Gun Silver Fox
Ticket to Shangri-La
Légère

ON NE SE LASSE PAS de la fructueuse alliance des Américains Andy Platts et Shawn Lee, qui travaillent toujours, sur ce quatrième album, une soul d'ambition pop, tendance soft rock. Résolument solaire. ★★★

Bonny Light Horseman
Rolling Golden Holy
3768/Modulor

GRÂCE À Anais Mitchell, Josh Kaufman et Eric D. Johnson, le folk dans ce qu'il a de plus country reprend du poil de la bête, nourri d'un vaste patrimoine américain et d'une sincérité aussi indie que lyrique. ★★

Black Lips
Apocalypse Love
Fire

DÉJÀ LE DIXIÈME ALBUM pour le groupe originaire d'Atlanta : riche de vécus punk et country, il persiste toujours à enflammer son garage grâce, notamment, à sa chanteuse et saxophoniste, Zumi Rosow. ★★

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

FOLK-ROCK

TWIN SIS'

First Aid Kit
Palomino
COLUMBIA/SONY
★★★½

LES FRANGINES Söderberg n'ont jamais rechigné à décliner leurs influences diverses et variées, que ce soit à travers le thème d'une de leurs chansons ou une reprise bien sentie. Aucune raison, donc, de s'étonner de les entendre annoncer que l'inspiration de ce cinquième album, Johanna et Klara sont allées la puiser aussi bien du côté de Fleetwood Mac, Carole King, Tom Petty, Elton John, mais aussi Angel Olsen et Big Thief. Que l'on s'amuse à tenter d'en retrouver la substantifique moelle ici ou là, y associer d'autres humeurs ailleurs (Abba ?), ou que l'on s'en foute royalement, ce *Palomino* nouveau coule aussi succulemment que paisiblement entre les oreilles, son orientation souvent plus pop qu'à l'accoutumée n'y étant peut-être pas étrangère, sans tout expliquer pour autant. Pour peu, bien sûr, que l'on veuille s'embarrasser d'explications...

XAVIER BONNET

Jean-Michel Jarre
Oxymore
SONY MUSIC
★★★★

Immersion totale

Composé et développé comme une œuvre immersive en multicanal et en binaural, le vingt-deuxième album studio de Jean-Michel Jarre risque d'en surprendre plus d'un. Inspiré par Pierre Henry et la musique concrète française, *Oxymore* propose un voyage jusqu'au bout des sons placés à 360 degrés dans l'espace. Tout au long des dix titres, le compositeur, toujours dans la recherche et l'innovation sonore, triture les sons analogiques et numériques et multiplie les ambiances, sans nuire à la cohérence mélodique de l'ensemble : électroacoustique dans la grande tradition hexagonale ("Oxymore"), ambient ("Crystal Garden"), épique ("Animal Genesis"), techno club ("Brutalism")... Au final, un album atypique, "concrètement" très réussi, qui préfigure sans doute une nouvelle façon de composer et d'écouter la musique.

DENIS ROULLEAU

Dermot Kennedy
Sonder
UNIVERSAL
★★★½

Nouvelle vie

La signification de *Sonder*, titre du nouvel album du jeune Irlandais, est la même qu'en français : sondeur. Un mot qui a conditionné l'écriture de cet opus doux-amère. Mentoré à ses débuts par le fantastique Glen Hansard, le songwriter, désormais dans la trentaine, a gagné en analyse et en acuité, aussi bien musicale que littéraire. Son spectre s'est élargi et désormais, comme l'indique le titre, il sonde ceux qui l'entourent et prend en compte son entourage pour mieux évoluer dans un milieu où l'extrême individualisme prédomine. *Sonder* se révèle à la fois comme le travail d'un artiste qui cherche à en savoir autant sur lui que sur son public. Sonder et... partager, qui semble aussi, en creux, le mot caché de ce disque où l'instrumentation joliment menée le rend aussi attachant qu'indispensable.

ABEL CORROYER

Red Hot Chili Peppers
Return of the Dream Canteen
WARNER
★★★½

Et de deux !

Dix-sept titres au printemps avec *Unlimited Love*, dix-sept autres à l'automne : quand les Peppers se remettent à bosser, ils ne font pas semblant, quitte... à passer pour de fieffés glandeurs le reste du temps, soit quatre à cinq ans en moyenne. Et toujours peu ou prou désormais avec la même sensation globale à l'arrivée, à savoir qu'ils n'apportent rien de bien nouveau ni de bien différent à l'édifice maison, mais que l'on se laisse à nouveau gentiment prendre au jeu à chaque fois de cette funk-pop ciselée, tout en étant conscient que la "sève" d'antan n'est plus forcément au rendez-vous. *Return...* confirme en tout cas que John Frusciante n'est pas revenu pour faire de la figuration : ce sont même ses parties de guitare que l'oreille décide de suivre en priorité, et pas seulement l'espace d'un solo sur "Eddie", hommage définitif au cadet des frangins Van Halen.

XAVIER BONNET

Red Hot Chili Peppers

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

TRÉSOR ENTERRÉ

Extrême talent

La Canadienne Colleen Rennison, à la voix blues-soul, est une artiste totalement à part dans l'industrie du disque.

Par BERTRAND DEVEAUD

ELLE EN PARLE OUVERTEMENT, sans fausse pudeur. Comme un besoin de se livrer, de fouiller au plus profond de son enfance. *"Il y a toujours eu en moi quelque chose de différent,* explique Colleen Rennison. *Toute petite, j'avais des problèmes de comportement. J'étais extrême, passant d'une émotion à l'autre. J'étais une sorte d'animal bizarre impossible à apprivoiser. Mes parents ne savaient pas quoi faire de moi."* Au début, on la noie de médicaments censés réguler son hyperactivité, ou l'apaiser. Sans trop de résultat. Elle a 5 ans. Sa mère entend alors parler d'une thérapie : des cours de théâtre adaptés aux enfants à problèmes. *"J'ai adoré ça. J'étais douée, paraît-il. On disait que j'étais originale."* Ces cours lui font du bien. Très vite, elle passe des castings et décroche ses premiers rôles, *"pas ceux de la gentille fille, mignonne, toute sage. J'étais la méchante, la grosse tourmentée. C'était super".*

Les premières années de sa vie, Colleen, née en décembre 1987 à Vancouver, les partage entre les plateaux de cinéma et les bancs de l'école. La musique est son autre passion. Elle adore Etta James, Nina Simone, Billie Holiday, Aretha Franklin. *"Des artistes que les jeunes de mon âge n'écoutaient pas. Des femmes écorchées qui avaient un talent fou. Elles ont eu une influence énorme sur moi."* Colleen continue à jouer la comédie, mais s'investit de plus en plus dans la chanson. D'autant qu'elle est dotée d'une voix exceptionnelle. Elle monte un groupe, avec des copines de collège. *"C'était un girl band, The Extremes, en hommage aux Supremes de Diana Ross, aussi à cause de mon caractère."*

À 20 ans, ses parents l'envoient à New York, suivre une formation au Circle in the Square, une école de théâtre réputée, à Broadway. *"J'ai déteste. L'ambiance, les cours, tout... On disait que j'avais une voix trop grave pour incarner des rôles féminins."* Sa voix, c'est justement sa force. Profonde, sensuelle, éraillée, qui monte jusqu'au ciel et descend dans les enfers. Une voix incroyablement musicale où l'on sent la joie et la souffrance. *"Chanter était vital pour moi. J'arrivais à faire passer ce que je ressentais au fond de moi".*

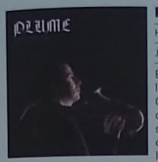
De retour à Vancouver, Colleen se consacre à la musique. Elle rejoint un groupe, Little Sister and the Time Machine, qui fait la tournée des clubs et des petites salles. *"On jouait des reprises, de Nina Simone à Led Zeppelin. C'était fun."* Colleen n'a pas qu'une voix, elle a aussi une présence. Mais ses démons ne sont jamais loin. Elle tombe dans l'alcool. *"Un gros problème pour moi, qui m'a fait faire des bêtises..."*

Elle se met à écrire des chansons et, en 2011, elle crée No Sinner (Rennison à l'envers), un groupe qui mélange rock, soul et blues. *Boo Hoo Hoo*, le premier album (Mascot-Provogue), est bien accueilli. Sur scène, elle s'impose comme une performeuse.
Parallèlement, elle enregistre un album solo, *See the Sky About to Rain* (Black Hen, 2014). *"Un hommage à la musique avec laquelle j'ai grandi."* Des reprises de Bobbie Gentry, Rita Coolidge et Joni Mitchell. En 2016, No Sinner publie un second opus, *Old Habits Die Hard*. Mais la fatigue des tournées, les conflits au sein du groupe et les tensions avec le label précipitent la fin du groupe. Ces dernières années, Colleen a enfourché sa moto et a pris la route. Elle a vécu à Austin, puis au Mexique. *"J'avais écrit plusieurs chansons, très personnelles. Je rêvais d'en faire un album, mais on devait me trouver un peu instable."* De retour à Vancouver, elle se produit avec un groupe tendance punk-hard-rock, GrrlCircus. Elle retrouve un vieil ami, Stephen Jeffrey, businessman et musicien à ses heures. *"Il avait de l'argent, et m'a dit :* 'Vas-y, fais l'album dont tu rêves. Mets-y tes émotions, ta vision, tout ce que tu as en toi'." Enregistré à Vancouver entre 2021 et 2022, l'album, dont le mixage vient de s'achever, contient neuf chansons. L'auteur de ces lignes les a écoutées. Elles sont bouleversantes, intemporelles, la plupart sonnent déjà comme des classiques. Et Colleen n'a jamais aussi bien chanté.

Enfant star

Entre 1995 et 2013, Colleen Rennison aura tourné dans treize films, une dizaine de téléfilms et de nombreuses séries pour la télévision. Son premier rôle, elle l'obtient à l'âge de 6 ans dans le film canadien, *Max* (1994). Elle se fait remarquer dans les séries *Highlander, Poltergeist, Millennium* et *Stargate SG-1*. Au cinéma, elle joue avec Linda Fiorentino et Ray Liotta dans *Unforgettable* (1996) de John Dahl, s'illustre aux côtés de Bruce Willis et Michelle Pfeiffer dans *Une vie à deux* (1999), de Rob Reiner. En 2001, son interprétation dans *A Feeling Called Glory* lui vaut le prix Gemini (de l'Académie canadienne du cinéma et de la télévision) de la "Meilleure actrice dans un rôle principal". Elle n'a alors que 13 ans.

JAZZ



Plume

Holding On

JAZZ AND PEOPLE

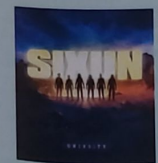
En ouverture, une reprise, la seule de l'album : John Coltrane, "Naima", histoire d'annoncer la couleur, de dire, sans doute, d'où on vient, quand on a avoué un jour, durant ses longues années d'apprentissage, avoir écouté Coltrane pendant deux ans, exclusivement... En 2019, les fans de jazz découvraient un saxophoniste alto venu d'ailleurs (Français de l'autre côté de l'Atlantique, de Boston puis de New York) avec un premier album déroutant parce que totalement abouti, brillant par son énergie, sa ferveur et son urgence, *Escaping the Dark Side*. Puis est venue la pandémie... On retrouve Plume en cet automne un peu plus clair, avec ce disque plus que parfait, confirmant un musicien étourdissant, entouré de surcroît d'un gang exceptionnel (le batteur Gregory Hutchinson en tête). Impressionnant. PHILIPPE BLANCHET

Snarky Puppy

Empire Central

GROUNDUP

Le collectif texan Snarky Puppy, désormais basé à New York, est sans doute un cas unique (ou du moins un oiseau rare) dans l'univers du jazz et de la fusion. Ce groupe d'une grosse vingtaine de musiciens, formé en 2004, peut en effet se targuer de lever, par le seul pouvoir du bouche-à-oreille, un public conséquent, et de remplir d'immenses salles, les doigts dans le nez. Il faut dire que cette grosse machine groovy, véritable melting-pot musical managé par le bassiste Michael League (et véritable pépinière pour tous les artistes en mal de sidemen, d'Erykah Badu à Snoop Dogg), constitue un redoutable big band monstrueusement taillé pour le "live", à l'image de ce double album surbooste, enregistré en studio devant un public visiblement collé au mur. La grosse machine-outil du mois. P.B.



Sixun

Unixsity

DREYFUS JAZZ/BMG

Certains groupes semblent increvables, et retrouvent tout leur éclat dès qu'il s'agit de retourner en studio. C'est le cas de Sixun qui, contre vents et marées, semble défier les usures du temps. Côté line-up, c'est du béton. Toujours les mêmes ou presque depuis plus de trente-cinq printemps : Michel Alibo à la basse, Jean-Pierre Como au piano (qui vient, soit dit en passant, de signer un album à base de reprises très réussi avec deux musiciens scandinaves, *My Days in Copenhagen*), Alain Debossiat au saxo, Paco Séry à la batterie, Louis Winsberg à la guitare et, depuis 2005, Stéphane Edouard aux percussions. Côté compositions, toujours la même perfection jazz fusion, largement inspirée de Weather Report ("Very Sixun Trip", promenade au "Black Market"), souvent lourdement groovy, tirée à quatre épingles. Un come-back réussi.

Monster Truck

Warriors

BMG

★★★

Accélérateur rock

En trois albums, Monster Truck a montré que l'on pouvait compter sur lui au rayon hard rock "sévèrement burné", au point de se voir régulièrement collé sur le paletot le qualificatif de bûcheron, au prétexte que ses protagonistes étaient originaires de l'Ontario canadien. Cliché un peu facile ? Le trio confirme avec cette quatrième levée qu'il s'en cogne comme de sa première chemise à carreaux, poursuivant son travail de sape à coups de généreuses rasades de riffs et de vocalises gutturales, ponctuées de gros chœurs pour faire beugler les premiers rangs de la fosse. Pour peu qu'ils aient l'occasion de tomber dessus, les pauvres hères engagés malgré eux dans le conflit russo-ukrainien auront tout loisir de s'approprier le titre-album, ses références aux tranchées et son leitmotiv "*se battre jusqu'à la mort*". D'autres questions ? XAVIER BONNET

Roxane Arnal

Elior

DIXIEFROG

★★★

Le Sud en pente douce

Si l'on devait classer *Elior*, on le placerait dans la section country-western. Mais il y a cette lumière, cette légèreté que la délicate Roxane Arnal s'est appliquée, avec élégance et retenue, à poser sur chacun des onze morceaux. Dans un country ambiant et spatial, elle laisse son ami Baptiste Bailly s'envoler tout en mélopées sur un piano léger et aérien. Entre Lambchop (Kurt Wagner) et Mark Mothersbaugh, tendance Wes Anderson, on se plaît à se laisser porter par dame Roxane, qui sait exactement où doit se poser sa voix, depuis l'ouverture avec le traditionnel "I'll Fly Away", qu'elle s'amuse à faire littéralement décoller, jusqu'aux envoûtants "Paint My Song" et "No One Knows My Name". Comme Moriarty, Roxane Arnal s'approprie avec grâce un univers du sud des États-Unis dans un album doux, profond et gracile. CHARLES BLOCH

Arctic Monkeys

The Car

DOMINO

★★★★

Diamant brut

Il aura fallu quatre années pour que la bande à Alex Turner reprenne du service. Exit le vaisseau spatial en mission pour la Lune (l'énigmatique *Tranquility Base Hotel and Casino*), Arctic Monkeys est de retour sur Terre, toujours accompagné du producteur James Ford, mais cette fois-ci à bord d'une vieille Cadillac. Elle rugit toujours à sa manière, prenant une route inattendue. Ce nouvel album, intitulé *The Car*, est un coup bas à la sphère rock actuelle : les guitares laissent la place à d'émouvants arrangements orchestraux, des synthés fantomatiques et une présence hallucinée de Turner. Le chanteur et songwriter n'a jamais été aussi près de ses anciens (Bowie, Franklin en tête), privilégiant une écriture toujours aussi pointilleuse et un étonnant phrasé aigu ("Jet Skis on the Moat", "Body Paint"). Il y a dans *The Car* une envie de construire un univers propre au fil de ballades sensibles, où soufflent les instruments, fenêtre ouverte sur le blues, le jazz et le folk. Un beau disque qui vient confirmer que l'on a bien affaire à l'une des formations anglaises les plus "renouvelables" de ces deux dernières décennies. SAMUEL REGNARD

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

ROY ORBISON

Pretty Woman

Lunettes noires, Corvette, le Caruso du rock signe, en 1964, le tube de l'année, qui connaîtra une seconde carrière en 1990, en servant de BO au film éponyme.

Par PHILIPPE BARBOT

UN VENDREDI après-midi, vers 18 heures, Claudette descend l'escalier et déclare qu'elle va sortir faire des courses. "*Tu as assez d'argent ?*", lui demande son époux. "*Une jolie femme n'a jamais besoin d'argent*", sourit le copain du mari, présent dans le salon. Tiens, se disent les deux hommes, ça pourrait faire un titre de chanson… Quarante minutes plus tard, la chanson est terminée. Elle sera le dernier succès populaire de Roy Orbison avant des années.

En 1964, époque à laquelle se passe la scène décrite ci-dessus, Roy Kelton Orbison œuvre depuis déjà une vingtaine d'années. À l'âge de 8 ans, il a déjà été la vedette d'une émission de radio au Texas, avant de jouer dans plusieurs groupes, les Wink Westerners puis les Teen Kings, de devenir l'un des poulains de l'écurie Sun aux côtés d'Elvis et de Jerry Lee, d'enregistrer quelques singles au succès local, puis de rejoindre la major RCA puis le label indépendant, Monument Records. Depuis quelques mois, il travaille avec un nouveau parolier, Bill Dees, qui a remplacé Joe Melson, avec qui il a obtenu quelques succès comme "Only the Lonely", "Running Scared" ou "Crying", qui lui ont permis d'accéder à des tournées à l'étranger, en particulier avec les Beatles et les Beach Boys. Et popularisé son personnage, sorte d'amoureux transi vêtu de noir, au crin corbeau, au regard myope désormais dissimulé derrière des lunettes noires, et à la voix capable de couvrir trois octaves, qui l'a fait surnommer "le Caruso du rock", ou "The Big O."

Avec Bill Dees, il a déjà écrit un tube, "It's Over", n° 1 en Angleterre au printemps 1964. En ce début d'été, dans la maison de Roy, à Nashville, les deux hommes travaillent à de nouvelles chansons. Leur principe, jouer tout ce qui leur passe par la tête. Comme, par exemple, l'interruption de Claudette, la femme de Roy, avec qui il vient de renouer après une séparation. La chanson, "Oh, Pretty Woman", est enregistrée dans la foulée, produite par Fred Foster, le cofondateur du label Monument. Sont présents dans le studio, outre Roy Orbison à la guitare 12-cordes Epiphone, trois guitaristes, dont Billy Sanford, qui jouera plus tard avec Elvis et Willie Nelson, et Jerry Kennedy, l'un des musiciens de l'album *Blonde on Blonde* de Dylan et, plus tard, de sessions pour Johnny Hallyday. Le groupe, nommé sur le disque The Candy Men, se compose aussi de Floyd Cramer au piano, Bob Moore à la contrebasse, Boots Randolph et Charlie McCoy aux saxophones, Buddy Harman et Paul Garrison à la batterie. Le thème de la chanson, introduite par un riff de batterie suivi d'un riff de guitare désormais célèbre, est à la fois simple et sophistiqué. Simple, parce qu'il conte l'émoi du narrateur à la vue d'une jolie femme "*walking down the street*". Complexe, car le même narrateur-chanteur passe par trois phases, dragué un peu lourde, tristesse de se prendre un râteau et espoir, quand il voit revenir vers lui la belle ainsi convoitée.

À l'époque, on ne parlait pas encore de harcèlement de rue…

Au début de la chanson, pendant le deuxième riff de guitare, Orbison prononce le mot "*Mercy*". Une interjection suggérée par Bill Dees, quand le chanteur lui demanda ce qu'il pouvait bien dire pendant le temps mort : "*Tu n'as qu'à dire* 'Mercy' (en français, traduction approximative : '*Ciel !*), *c'est ce que tu dis toujours quand tu vois une jolie fille…*" Le riff d'après, le mot est remplacé par une sorte de rugissement comico-désespéré : "*Roarrr!*"

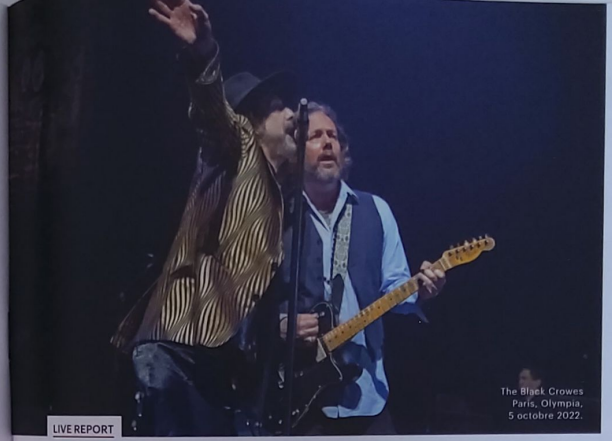
Publiée en août 1964, "Oh, Pretty Woman" s'écoule à plus de sept millions d'exemplaires. Ce qui n'empêchera pas le couple Roy-Claudette de divorcer puis de se remarier, avant que l'inspiratrice de la chanson ne se tue dans un accident de moto, en juin 1966. Deux ans plus tard, les deux enfants d'Orbison périrent dans l'incendie de sa maison, pendant qu'il était en tournée.

Roy Orbison connaîtra ensuite, malgré d'autres chansons magnifiques, une période plutôt creuse, jusqu'au moment où il se verra adoubé par des artistes comme Bruce Springsteen, Elvis Costello, Tom Waits ou Bono de U2, dont certains participeront au concert intitulé *A Black & White Night*, en 1987. L'année suivante, il fera partie du "super-groupe" Traveling Wilburys, en compagnie de Bob Dylan, George Harrison, Tom Petty et Jeff Lynne. Il décédera d'une crise cardiaque le 6 décembre 1988 à l'âge de 52 ans, juste avant la parution de son dernier album, *Mystery Girl*.

La chanson inspirera le titre (et sera présente dans la bande-son) du film *Pretty Woman*, réalisé par Garry Marshall, en 1990, avec Julia Roberts et Richard Gere. Le groupe Van Halen avec David Lee Roth en réalisera la reprise la plus célèbre, en 1982 (agrémentée d'une vidéo caricaturale dans laquelle une femme est "lutinée" par deux nains…), tandis que chez nous, Sylvie Vartan la chantera en français sous le titre de "L'Homme en noir", en 1964, avant Laurent Rossi et son "Petite Woman", en 1975.

Elvis Presley lui-même disait de Roy Orbison : "*Le vrai King c'est lui, moi je ne suis que le vice-Roy…*" Et Tom Waits de renchérir : "*Pour tomber une fille, il faut des roses, des autos tamponneuses et Roy Orbison.*"

Sûr que toutes les *pretty women* seront d'accord…



The Black Crowes Paris, Olympia, 5 octobre 2022.

LIVE REPORT

Ramage et dessert

On n'attendait pas Black Crowes à pareille fête. À l'Olympia, ils ont laissé tout le monde bouche bée, comme à leurs plus belles heures.

Par XAVIER BONNET - Photo de DAVID WOLFF-PATRICK

IL EST DES ARTISTES pour qui l'on développe, au fil des années, une affection particulière. Parce que leur musique nous a un jour – et durablement – touchés au cœur, voire un peu plus haut ou… un peu plus bas. Parce que le destin aura été assez sympathique pour nous permettre de croiser leur chemin d'un peu plus près que les autres, le temps d'échanges plus ou moins épars et à intervalles plus ou moins réguliers. Parce qu'ils auront forgé quelques-uns de nos plus chers souvenirs. Un truc que, malgré tout, l'on ne s'explique pas vraiment, dont on a arrêté de s'interroger depuis belle lurette sur son bien-fondé.

On l'aura compris – ou deviné –, les frangins Robinson font partie de ceux-là. Et Chris un peu plus encore. Parce que l'on fait soi-même partie, et sans jamais avoir su se l'expliquer là non plus, de cette catégorie de gens dont le cœur a toujours penché davantage du côté des chanteurs que de celui des guitaristes. Mick plutôt que Keith. Robert plutôt que Jimmy, Steven plutôt que Joe. Et, même si le débat est un peu biaisé, Paul plutôt que John. Alors, oui, ce soir, s'engouffrer dans le long couloir de l'Olympia, "*c'était pas pareil*". Et pas seulement parce que l'on avait pris soin de l'arpenter plus tôt qu'à l'ordinaire afin de ne rien rater du set d'ouverture de deux autres frangins (voire presque trois, tant le troisième larron en question, Robin Piso, préposé à l'orgue Hammond, fait cause commune avec les deux autres depuis leur adolescence commune), Pablo et Luka van de Poel, respectivement chanteur-guitariste et batteur de DeWolff, trio batave dont le classic-rock enlevé aura su convaincre son monde sur les bien trop courtes quarante minutes qui lui étaient allouées.

Pourtant, convenons-en, derrière l'impatience non feinte de retrouver le millésime 2022 des Black Crowes déroulant l'intégralité de *Shake Your Moneymaker*, un premier album dont les trente bougies auraient dû être soufflées plus tôt sans qu'une saleté de virus planétaire n'en décide autrement (comme bien d'autres, le concert aura été repoussé deux fois), l'appréhension guettait. La crainte, insidieuse, que l'on ne s'y retrouve pas, que toute… l'opération ne tourne qu'au bastringue par trop déglingué, que le rabibochage des frangins ne soit qu'un écran de fumée pour se refaire financièrement, mais l'aigreur des prises de globe et des coups de pute d'antan toujours bien calée en bandoulière.

SETLIST

- Twice As Hard
- Jealous Again
- Sister Luck
- Could I've Been So Blind
- Seeing Things
- Hard to Handle
- Thick N' Thin
- She Talks to Angels
- Struttin' Blues
- Stare It Cold
- No Speak No Slave
- Sting Me
- Walk Believer Walk
- Wiser Time
- Thorn in My Pride
- Remedy
- (Rappel) Rocks Off

Le bastringue se sera contenté de ne tenir que de décor de scène, bar en évidence façon bouge de cette Géorgie où tout avait démarré, et juke-box furtivement avancé afin qu'une des choristes "lance" le 45-tours du "Shake Your Moneymaker" d'Elmore James, ne serait-ce que l'instant de quelques notes. Comme une évidence. Une promesse aussi, celle d'une fratrie respectant enfin à nouveau son outil de travail, en même temps que les racines qui y ont conduit, du blues à la soul, en passant par le rock sudiste voisin ou le glam de cet outre-Atlantique qu'ils retraversent enfin.

Alors voilà. Pendant cent minutes – à la louche –, on aura presque eu honte d'avoir douté d'eux, amusé comme au premier jour par la placidité rythmique de Rich, subjugué par cette présence scénique d'un Chris ondulant à loisir, quand il ne s'agissait pas pour lui de s'accrocher à son micro et de clouer son auditoire par la fièvre rejaillissant de cette gorge ne semblant pas avoir subi les rigueurs du temps ni le voisinage de substances diverses et variées. Une fièvre plus ardente encore quand un "Seeing Things" ou un "Struttin' Blues" se muent en piste d'envol pour crooner hobo, faisant soudain oublier les artifices d'une redingote rayée, pourtant du plus bel effet, ou d'une chemise lamée or, supposément dénichée dans une boîte en coulisses siglée "Johnny Hallyday". Bloqué sur lui, le regard en oublierait presque de s'attarder sur les solos de guitare, pourtant parfaits, d'Isaiah Mitchell ou la basse métronomique de Sven Pipien. Le temps est soudain comme suspendu, déconnecté du moment, dédaigneux du sentiment de gâchis qui aura prévalu pendant tant d'années de conflits ouverts. Ce soir, c'est à nous que les "corbeaux" donnent des ailes. *Shake Your Moneymaker* ? Ils auront remué bien plus que ça, qu'ils en soient assurés…

AGENDA CONCERTS FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles !

Par SAMUEL REGNARD

EZRA FURMAN
1/11 - **Paris** - Trabendo

KATY J PEARSON
2/11 - **Paris** - Boule noire

FISHBACH
2/11 - **Nantes** - Stereolux
5/11 - **Toulouse** - Metronum
(...)
25/11 - **Strasbourg** - Laiterie
30/11 - **Paris** - Olympia

SKÁLD
2/11 - **Paris** - Trianon

SUPERPOSE
2/11 - **Lyon** - Ninkasi Kao
(...)
29/11 - **Paris** - Trianon

HERMAN DUNE
2/11 - **Paris** - Café de la danse
3/11 - **Rouen** - 106
4/11 - **Nantes** - Stereolux

PORCUPINE TREE
2/11 - **Paris** - Zénith

BLACK MIDI
2/11 - **Paris** - Bataclan
3/11 - **Lyon** - Marche Gare

JOCKSTRAP
2/11 - **Paris** - Hasard ludique

EMMA PETERS/JOHNNIE CARWASH/THEE SACRED SOULS
2/11 - **Massy** - Primeurs de Massy

HAYDEN THORPE
2/11 - **Paris** - Pop Up du Label

PATRICK WATSON
3-4-5-6-7/11 - **Paris** - Philharmonie

RISE AGAINST
4/11 - **Paris** - Bataclan

FRANZ FERDINAND
4/11 - **Bordeaux** - Arkea
5/11 - **Rennes** - Liberté

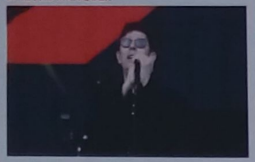
THE AMAZONS
4/11 - **Paris** - Point Éphémère

KNUCKLE HEAD/ GRANDMA'S ASHES
4/11 - Épinal - Souris verte

JON SPENCER & THE HITMAKERS
5/11 - **Paris** - Maroquinerie

IBEYI
5/11 - **Le Mans** - Bebop Festival
6/11 - **Strasbourg** - Laiterie
15/11 - **Lille** - Aéronef
25/11 - **Ramonville** - Bikini

À NE PAS MANQUER



ECHO & THE BUNNYMEN
2/11 - **Paris** - Trianon

Voilà désormais plus de quarante ans (!) que le groupe Écho & The Bunnymen officie dans la new wave psychédélique, et les deux têtes pensantes, Ian McCulloch et Will Sergeant, ne sont pas près d'arrêter ! Quatre ans après la sortie de leur dernier album studio, les gars ont arpenté les routes du monde entier, jusqu'à arriver à ce majestueux Trianon. Un des concerts immanquables de l'automne.

CULTE !

THE CURE
7/11 - **Lyon** - Halle Tony-Garnier
8/11 - **Montpellier** - Sud de France Arena
13/11 - **Toulouse** - Zénith
14/11 - **Bordeaux** - Arkea Arena
15/11 - **Nantes** - Zénith
28/11 - **Paris** - Accor Arena

Comme une sensation de déjà-vu ? Peut-être ! Mais tant mieux : car voir The Cure sur scène demeure un luxe qu'on ne peut pas bouder. Chose amusante, le groupe culte, toujours mené par le fascinant Robert Smith, a de nouveau invité The Twilight Sad (comme en 2016), pour ouvrir son concert dans l'ex-Bercy. De la cold wave, en veux-tu en voilà...

30/11 - **Cenon** - Rocher de Palmer

WOLF ALICE
5/11 - **Paris** - Trianon

JESCA HOOP
5/11 - **Paris** - Archipel

AMYL & THE SNIFFERS
5/11 - **Paris** - Élysée-Montmartre

WHITNEY
6/11 - **Paris** - Trabendo

BEACH BUNNY
6/11 - **Paris** - Maroquinerie

MIET
6/11 - **La Rochelle** - Sirène
26/11 - **Dijon** - Vapeur

DATE UNIQUE

FATHER JOHN MISTY
7/3/23 - **Paris** - Salle Pleyel

Revenu cette année avec un album à la fois étonnant et déstabilisant, mélangeant classic rock et music-hall, Joshua Tillman demeure un songwriter et musicien à part. Ses paroles, incisives, accompagnent les arrangements sophistiqués, pour des shows toujours très riches et verbaux, de véritables spectacles – sans artifices. Sa venue dans la magnifique Salle Pleyel arrive donc comme une évidence !

À NE PAS MANQUER NON PLUS !

SIGUR RÓS
5/11 - **Paris** - Zénith

L'expérience musicale islandaise à ne pas manquer, assurément. Sur fond d'orchestrations et d'arrangements sophistiqués, Sigur Rós a toujours ancré ses concerts dans une dimension parallèle, presque surréaliste, où guitares et violons s'arrachent le devant de la scène. Alors que Jónsi, Goggi... et Kjarri – qui fait son grand retour après avoir quitté ses compères il y a plus de dix ans – étaient en studio en début d'année pour préparer le successeur de *Kveikur*, sorti en 2013, ils repartent sur les routes.

GANG OF YOUTHS
7/11 - **Paris** - Nouveau Casino

FUTURE ISLANDS
7/11 - **Paris** - Olympia

ROYAL REPUBLIC
8/11 - **Strasbourg** - Laiterie

SHINEDOWN
8/11 - **Paris** - Bataclan

DRY CLEANING
8/11 - **Paris** - Trabendo

ARAB STRAP
9/11 - **Paris** - Trabendo

WET LEG
9/11 - **Paris** - Élysée-Montmartre

COIN
9/11 - **Paris** - Étoiles

COURTNEY BARNETT
9/11 - **Paris** - Trianon

TALK SHOW
9/11 - **Paris** - Olympic Café

NEW MODEL ARMY
10/11 - **Paris** - Trabendo

TOVE LO
10/11 - **Paris** - Bataclan

PLACEBO
10/11 - **Maxéville** - Zénith
11/11 - **Paris** - Accor Arena
13/11 - **Bordeaux** - Arkea Arena
14/11 - **Rennes** - Liberté

PETER FRAMPTON
12/11 - **Paris** - Grand Rex

PIERS FACCINI
10/11 - **Evreux** - Théâtre Legendre
11/11 - **Saint-Lô** - Rendez-Vous soniques

WE LOST THE SEA/DES ASTRES
10/11 - **Mérignac** - Krakatoa

YUNG LEAN
11/11 - **Paris** - Trianon

THE DIZZY BRAINS
11/11 - **Paris** - Petit Bain

NEW MODEL ARMY
11/11 - **Strasbourg** - Laiterie

MAD FOXES/BRUIT
11/11 - **Nantes** - Stéréolux

TEDESCHI TRUCKS BAND
12-13/11 - **Paris** - Trianon
15/11 - **Paris** - Bataclan

ANIMAL COLLECTIVE
12/11 - **Tourcoing** - Grand Mix
24/11 - **Paris** - Trabendo

GILLA BAND
12/11 - **Reims** - Cartonnerie
26/11 - **Paris** - Gaîté lyrique

AYRON JONES
12/11 - **Cleon** - Traverse
13/11 - **Paris** - Cigale
15/11 - **Nantes** - Ferrailleur
16/11 - **Bordeaux** - Rock School Barbey
18/11 - **Ris Orangis** - Plan
19/11 - **Rennes** - Étage
20/11 - **Brest** - Cabaret Vauban

© LUNA DE LONGCHAMP/BRIDGEMAN IMAGES POUR LES LEVI'S® MAKERS

© LETTY ASHLEY OSBORN

ÉVÉNEMENT

ARCHIVE
11/11 - **Marseille** - Cepac Silo
12/11 - **Ramonville** - Bikini
15/11 - **Rennes** - Liberté
16/11 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de Mai
18/11 - **Lyon** - Cité internationale
19/11 - **Nancy** - Autre Canal
22/11 - **Rouen** - 106
23/11 - **Lille** - Aéronef
25/11 - **Paris** - Accor Arena

Longtemps, Archive a été à la tête du rock/trip-hop britannique, au côté de Massive Attack. Aujourd'hui, les cartes ont été rebattues et le groupe a acquis un nouveau statut, plus noble, au sortir d'une colossale tournée des 25 ans de carrière. Archive a sorti son nouvel opus, *Call to Arms & Angels* et s'apprête à le défendre partout en France, via une très jolie tournée toujours au plus proche du public. Un spectacle qui s'annonce monumental.

24/11 - **Strasbourg** - Laiterie

GUNWOOD
12/11 - **Le Thor** - Sonograf

WIDOWSPEAK
13/11 - **Lille** - Malterie
27/11 - **Paris** - Petit Bain

JULIA JACKLIN
13/11 - **Paris** - Café de la danse

TOM IBARRA
13/11 - **Paris** - Baiser sale

BLACK COUNTRY NEW ROAD/ DEHD
14/11 - **Paris** - Pitchfork Music Festival

FLORENCE + THE MACHINE
14/11 - **Paris** - Accor Arena

CRACK CLOUD/ GUERILLA TOSS
14/11 - **Orléans** - Astroclub

BASTILLE
15/11 - **Paris** - Salle Pleyel

PORRIDGE RADIO/TV PRIEST/ NATION OF LANGUAGE
15/11 - **Paris** - Pitchfork Music Festival

CHARLOTTE OC
15/11 - **Paris** - Hasard ludique

THE HU
15/11 - **Villeurbanne** - Transbordeur
20/11 - **Ramonville** - Bikini
25/11 - **Paris** - Casino

OLIVER TREE
15/11 - **Paris** - Cabaret sauvage

ROVER
15/11 - **Décines** - Toboggan

PORRIDGE RADIO
16/11 - **Lyon** - Sonic

ZEAL & ARDOR
16/11 - **Paris** - Élysée-Montmartre

JAMES BAY
16/11 - **Paris** - Cigale

ACID ARAB/JAWHAR
17/11 - **Marseille** - Espace Julien

JETHRO TULL
17/11 - **Paris** - Olympia

AU ZÉNITH !

ALT-J
22/11 - **Paris** - Zénith

Fort d'un élégant quatrième album (l'intimiste *The Dream*), le trio britannique, auteur de "Fitzpleasure", "Matilda" ou encore "Breezeblocks" et "Hunger of the Pine" s'offre pour la première fois le Zénith de Paris. Depuis désormais une décennie, alt-j est devenu la référence en termes de rock indé, à raison !

À NE PAS MANQUER

DEATH CAB FOR CUTIE
16/3/23 - **Paris** - Salle Pleyel

Qui n'a jamais rêvé de découvrir sur scène la sensation rock alternative américaine, menée par le talentueux songwriter, Ben Gibbard ? Les bras chargés d'un dixième opus studio, intitulé *Asphalt Meadows*, produit avec Chris Walla, le groupe poursuit son aventure sonique à coups de riffs mélodiques et d'arrangements majestueux, teintés de mélancolie. Vous en conviendrez, un grand moment en perspective.

FESTIVAL CINÉ-ROCK

KALEIDOSCOPE FILMIQUE

Le rendez-vous incontournable du documentaire musical en France est, comme chaque année, de retour, toujours avec une étonnante programmation, alliant groupes cultes et trouvailles musicales de tous les genres et horizons. Pour cette 8e édition, on part à la découverte d'ovnis, entre le krautrock (*Can and Me*), l'Australie (*Courtney Barnett: Anonymous Club*), l'Inde et les origines du cultissime *White Album* (*The Beatles and India*), mais aussi le hip-hop, allié au skate, dans le New York des années 1990 (*All the Streets Are Silent*), le metal libanais (*Sirens*), la pop sous toutes ses formes (*Kate Bush, la sorcière du son*, *Charli XCX: Alone Together*) et enfin ce bon vieux punk (*La Grande Triple Alliance internationale de l'Est, Sid: The Final Curtain*). Vous l'aurez compris, un line-up cosmopolite et excitant, dont la grande majorité du contenu est pour la première fois présentée en France, produite et soutenue par le festival printanier Bordeaux Rock. Pour ce dernier, rendez-vous en 2023.

Musical Ecran/Bordeaux Rock
Du 7 au 13 novembre
(Théâtre Molière/Théâtre L'Inox Cour Mably)
bordeauxrock.com

OSCAR & THE WOLF
17/11 - **Paris** - Cigale

ROYAL REPUBLIC/KO KO MO
17/11 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai
18/11 - **Grenoble** - Belle Électrique
19/11 - **Villeurbanne** - Transbordeur

LULU VAN TRAPP/DÉGAGE
17/11 - **Amiens** - Lune des Pirates

STILL WOOZY
17/11 - **Paris** - Belleville

THE MEMORIALS
18/11 - **Lille** - La Malterie

THE PRETTY RECKLESS
18/11 - **Paris** - Zénith

WARHAUS
18/11 - **Paris** - Point Éphémère

JOHNNY MAFIA
18/11 - **Rouen** - Le 106

HOORSEES
18/11 - **Saint-Quentin** - Manufacture

TV PRIEST/WINE LIPS
18/11 - **Nantes** - Stereolux

B.D.

NORMA JEAN

Louison s'est inspirée du livre de Michel Schneider pour rendre un hommage très réussi à l'icône sixties.

Marilyn, dernières séances
PAR Louison
ÉDITIONS FUTUROPOLIS
★★★★

Retour sur la relation tourmentée entre Marilyn et Ralph Greenson, son psychanalyste, à Los Angeles, de janvier 1960 au 4 août 1962, jour du décès de la star. Dernière personne à l'avoir vue vivante et première à l'avoir trouvée morte…

PAR LORAINE ADAM

Étiez-vous fascinée par Marilyn ?
Elle est faite de mille choses qui vous attirent vers quelque chose d'incroyable, d'inconnu et de sombre, mais j'ai plutôt de l'admiration pour celle qui aura lutté contre autant d'obstacles. Toujours avec un sourire… souvent un peu triste.

Quel a été l'élément déclencheur ?
Il a longtemps hiberné au fond de ma tête et de mes envies, et l'approche des soixante ans de sa disparition m'a incitée à me lancer. Même ma psy m'a poussée à le faire, et je comprends pourquoi maintenant que le livre est terminé.

Ce fut délicat de vous attaquer à ce mythe ?
Je voulais être à la hauteur de Marilyn, bien sûr, de cette histoire si triste et tragique, d'une fin de vie, de quelqu'un qui dégringole tout doucement, sans que personne ne puisse la sauver. Mais, j'ai voulu aussi être à la hauteur de la confiance de Michel Schneider et à celle de son remarquable roman.

Avez-vous rencontré Michel Schneider, disparu en juillet dernier ?
À trois reprises et ce furent des moments très importants dans la vie de ce projet et dans la mienne. Calme, déterminé, il était d'une curiosité presque enfantine et d'une présence très impressionnante. Son conseil m'a été vraiment précieux : *"Il faut que ça soit plus* The Misfits *que* Sept ans de réflexion, *plus crépusculaire que* Technicolor."

Avez-vous eu d'autres sources d'inspiration ?
J'ai résisté au choix de revoir ses films pour ne pas perturber ce travail d'adaptation. Je voulais rester avec Marilyn et son psychanalyste, coincés tous les trois entre les murs du cabinet et du piège qui se referme sur eux.

Ce qui vous a le plus touchée chez Marilyn ?
Quoi qu'elle ait pu faire, le sort en a décidé autrement et l'a emportée vers le fond. Sa force et ses faiblesses luttent mais nourrissent ce statut, cette évidence. Toute sa vie, elle sera restée une petite fille qu'on ne regarde pas assez et qu'on n'aime pas comme il faudrait.

D'où vient ce traitement graphique ?
Je voulais de la simplicité mais de la gravité aussi. Il ne fallait pas penser à la couleur mais à la lumière, car Marilyn c'est finalement ça, l'éclat et l'ombre qui s'affrontent en permanence.

Comment avez-vous travaillé sur son image ?
J'ai appris à la laisser venir, à ne pas forcer une apparition quand elle avait l'air de me résister. Dans la première version du dessin de couverture, elle ressemblait à E.T. ou à la marionnette de Michel Rocard dans *Les Guignols de l'info* ! Puis un jour, elle est arrivée, dans une pose parfaite pour la couverture.

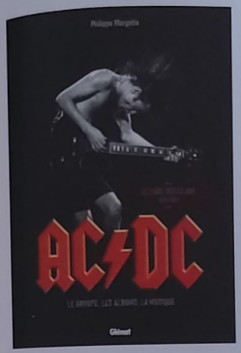
Quel est votre film préféré d'elle ?
Certains l'aiment chaud. Il y a tout dedans. Son humour, sa photogénie, sa voix si unique, son corps qui montre ce que la femme vit (elle est enceinte pendant une partie du tournage) et toute sa tragédie joyeuse aussi, sa mélancolie en paillettes.

Si vous deviez réécrire son épitaphe, quelle serait-elle ?
Je rajouterai juste "Norma Jean Baker" sous le nom de "Marilyn Monroe". C'est cette dualité, cette cohabitation qui la définit le mieux, je trouve.

Quelle chanson de Marilyn, l'incarne le plus, selon vous ?
"La Rivière sans retour", quelque chose de doux et triste. Elle s'est embarquée sur cette rivière sans retour qu'était le monde du cinéma, de la quête d'amour à tout prix.

Quels sont vos projets actuels ?
Un roman ainsi qu'une adaptation de *Putzi*, le livre de l'historien Thomas Snégaroff sur le pianiste d'Hitler.

LivresRock



HIGHWAY TO AC/DC

EN 2023, AC/DC fêtera ses 50 ans de carrière. Et ça se fête ! Pour bien commencer les réjouissances, ce beau livre haut en couleur. Neuf chapitres, des "Premières détonations" (1973-1974) à aujourd'hui ("Pour toujours au sommet"), de l'un des groupes de hard rock les plus populaires du monde. Autour d'un récit extrêmement documenté, complété par des frises chronologiques détaillées au mois près, des points sur des tendances sonores (le hard rock théâtral, le glam metal, heavy metal et satanisme…), des zooms sur chacune des personnalités d'une constellation AC/DC à géométrie très variable (Angus et Malcolm Young en tête), des focus sur des chansons cruciales d'un corpus électrique, des décryptages sur les influences comme sur les héritiers… N'en jetez plus ! Se confirme ici la veine encyclopédique du travail de Philippe Margotin, dont on a déjà apprécié à leur juste valeur les ouvrages sur les Rolling Stones, Bruce Springsteen ou Led Zeppelin.

AC/DC
Le groupe, les albums, la musique
AUTEUR Philippe Margotin
ÉDITIONS GLÉNAT
★★★½

SOPHIE ROSEMONT

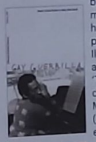
MÉMOIRES 80'S

Les Années new wave
AUTEUR J.-D. Beauvallet
ÉDITIONS GM
★★½

L'UN DES GROUPES qui changea la vie de J.-D. Beauvallet (ou de la musicienne Jehnny Beth, qui signe la préface), c'est Joy Division. Depuis Ian Curtis, plus rien n'a tout à fait été pareil pour le critique historique des *Inrocks*. De quoi se lancer dans un récit de ces années new wave qu'il a parcourues de part et d'autre, de concerts en entretiens, de 1978 à 1983. On y retrouve, dans le désordre tant chronologique que stylistique et géographique, Suicide, Patti Smith, les Slits, Taxi Girl, Marquis de Sade, Gang of Four, The Smiths, Orange Juice, Dead Can Dance, et beaucoup d'autres. Autour des récits articulés dans cet ouvrage, des chroniques de disques fondateurs, des descriptifs de chaque scène, de Manchester à New York, et quelques interviews jadis faites par J.-D. de Mark E. Smith, Siouxsie and the Banshees, Morrissey, John Peel ou encore Peter Hook. Une jolie somme pour tous les amateurs de nuits blanches frissonnantes.

S.R.

RECONNAISSANCE



Gay Guerrilla : l'histoire de Julius Eastman
AUTEUR Renée Levine Packer et Mary Jane Leach
ÉDITIONS 1989
★★★

C'EST DANS L'INDIFFÉRENCE que meurt, en 1990, après des années d'errances sous substances, le compositeur noir américain Julius Eastman… Et pourtant : compositeur, pianiste, chanteur évoluant dans l'avant-garde tendance minimaliste, il a beaucoup participé à la scène new-yorkaise des années 1970 et 1980, notamment aux côtés de John Cage ou Arthur Russell. Surtout, il assumait avec fierté, bien avant que ce soit même acceptable, son homosexualité comme ses propres zones d'ombre. Il suffit d'écouter le superbe a cappella de "Prelude to 'The Holy Presence of Joan d'Arc'"… Avec *Gay Guerrilla*, Mary Jane Leach (également compositrice, et qui a croisé le chemin d'Eastman) et Renée Levine Packer rendent à Julius Eastman ce qui appartient à Julius Eastman en convoquant tous ceux qui ont eu la chance de croiser "sa voix résonnante". L'analyse est à la fois musicale et sociopolitique. Préfacé par Devonté Hynes, alias Blood Orange, l'ouvrage retrace, avec passion, le destin d'un musicien mésestimé.

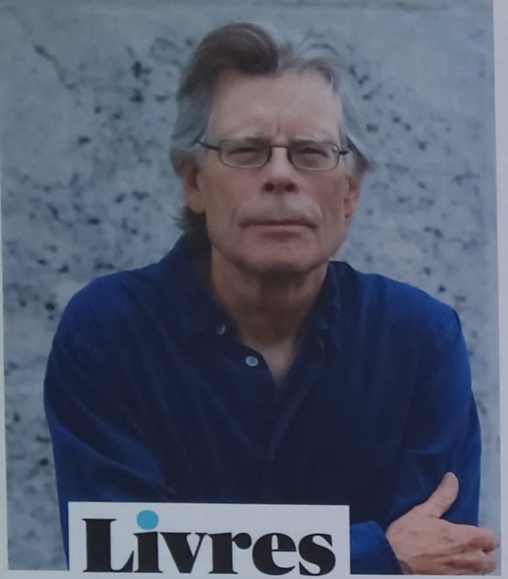
S.R.

DEVIL INSIDE

The Devil's Legacy
AUTEUR Manuel Rabasse
ÉDITIONS GM
★★★

L'OUVRAGE S'OUVRE sur une instructive généalogie du metal par décennie, où l'on remonte jusqu'au blues et au doo-wop, pour laisser s'exprimer, depuis les années 2000, le viking metal ou le metalcore. S'ensuit un grand tour de piste du metal circus, où se bousculent pionniers (Led Zep', Black Sabbath, Deep Purple), forgerons (AC/DC, Grand Funk…), orfèvres (Alice Cooper, Thin Lizzy, Kiss, Aerosmith, Scorpions…), sans oublier les fluctuations de la scène contemporaine. Le tout ponctué de portraits, playlists idéales, chroniques de disques et décryptages de tendances. Sans se la raconter, le récit impose sa force narrative, formidablement illustré par le graphiste Charlie Chofflet, qui a également participé à l'écriture. Laquelle est assurée par le journaliste rock Manuel Rabasse, qui ne manque pas de sens du détail. Petit bonus pour les métalleux au cœur tendre : disponible en édition spéciale, le vinyle 45-tours d'un live à Asbury Park, en 1975, de Black Sabbath.

S.R.



Livres

KING SIZE

Le maître de l'horreur et du fantastique (re)passe au roman noir et signe son meilleur livre depuis des années.

PAR PHILIPPE BLANCHET

Il est assis dans le hall d'un hôtel d'une petite ville de province du Grand Sud, du côté de l'Arkansas, peut-être. Billy Summers est un vétéran de la guerre d'Irak, où il s'est distingué en se révélant un des meilleurs snipers de l'armée. Depuis son retour, il est tueur à gages. Un tueur à gages un peu particulier, puisqu'il n'accepte les contrats que quand la personne à rayer de la carte est vraiment un salaud. Billy Summers est un killer avec une "morale" et se voit plutôt *"comme un éboueur armé d'un flingue"* que comme un assassin. C'est ce qui lui permet de dormir la nuit. Pour l'instant, en attendant que l'on vienne le chercher, Billy Summers feuillette une bande dessinée un peu débile (dans son milieu, mieux vaut cacher son jeu et passer pour un idiot), en pensant à Émile Zola et au roman qu'il est en train de lire, *Thérèse Raquin*. *"Il se dit que c'est en tout point le roman d'un jeune homme. Et que Zola commençait seulement à exploiter un filon qui allait se révéler aussi profond que fabuleux. Il se dit que Zola est la version cauchemardesque de Charles Dickens. Voilà qui ferait un sujet intéressant pour un essai. S'il devait en écrire un."*

Deux hommes de main le tirent de sa rêverie littéraire et le conduisent alors à un caïd de la mafia de Las Vegas, qui lui propose la somme astronomique de deux millions de dollars pour buter un sale type

Billy Summers
AUTEUR Stephen King
ÉDITIONS Albin Michel
★★★★

lorsqu'il sera transféré de la prison où il est incarcéré, vers le tribunal de la ville, où il va être jugé. L'offre est tentante. D'autant que Billy Summers a l'intention de raccrocher. Ça sera donc son "dernier coup".

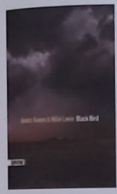
Installé dans un pavillon de banlieue, posté durant la journée à la fenêtre d'un bureau donnant sur le parvis du palais de justice (on songe alors au Lee Harvey Oswald du roman de King, *22/11/63*), le sniper n'a plus qu'à attendre que son client montre le bout de son museau pour le dégommer. Et les jours passent. Pour tromper son ennui, Billy Summers se met alors à écrire, à raconter son enfance douloureuse, ses souvenirs de guerre, tout en se disant que cette mission est trop bien payée pour être honnête, et cache sans doute un coup foireux…

Stephen King a beau être considéré (à juste titre) comme le maître du fantastique et de l'horreur, un thriller plus "classique" (entendez débarrassé de tout surnaturel) lui a souvent réussi, depuis les temps reculés de l'effroyable et inoubliable *Misery*. Son dernier roman s'inscrit magistralement dans cette veine. *Billy Summers* est avant tout un formidable hommage au roman et au film noirs, et au thème du "dernier coup" avant de se ranger des voitures, celui qui foire, inexorablement (d'ailleurs, dans sa chambre d'hôtel, notre héros regarde "Asphalt Jungle *sur son ordinateur. Bel exemple de film sur un dernier coup frappé par la malchance*"). C'est aussi un étonnant récit de guerre (à travers le journal intime du sniper à Falloujah), et une improbable et poignante histoire d'amour, totalement inattendue, faisant soudain basculer le roman dans une autre dimension.

C'est enfin, comme souvent chez Stephen King, une ode vibrante à la littérature, à travers (entre autres) la surprenante passion de Billy Summers pour *Thérèse Raquin*, résumé par l'auteur prodigue d'une fulgurante formule admirative : un *"mélange entre James M. Cain et les bandes dessinées d'horreur des années 1950."* Un très grand cru du King. ●

DANS LA CAGE AU LION

Enfermé avec un dangereux serial killer avec pour mission de le piéger : une terrifiante histoire vraie.



Black Bird
AUTEURE James Keene & Hillel Levin
ÉDITIONS Sonatine
★★★

James Keene a le profil du gendre idéal. Il est jeune, beau, sportif, et très riche. Surtout depuis qu'il a plaqué ses études, en 1984, et gère comme un cador une équipe de huit dealers, du côté de Chicago. Mais un soir de novembre 1996, la belle vie prend fin lorsqu'une équipe de la DEA défonce sa porte. Keene en prend pour dix ans et atterrit dans une prison fédérale du Michigan. C'est là que le FBI lui propose un marché : sa peine sera annulée s'il arrive à piéger un monstrueux serial killer, Larry Hall, que le tueur confesse tous ses crimes (on le suspecte d'une vingtaine de meurtres de jeunes filles), et donne des indications permettant la localisation de leurs corps. Transféré à la section psychiatrique de la prison de haute sécurité de Springfield, entouré de graves cinglés, Keene amorce un délicat et dangereux travail d'approche… Vous avez peut-être déjà vu la série librement adaptée de ce livre par Dennis Lehane et disponible sur Apple TV. Mais là, tout est vrai !

Cet hallucinant récit signé du journaliste Hillel Levin et de James Keene en personne, s'impose comme un incroyable *true crime*, comme un effrayant document sur l'univers carcéral et comme un redoutable thriller sur la traque d'un tueur en série. Glaçant. P.B.

LES SURVIVANTS de la Beat Generation commencent à se faire aussi rares que les grognards de l'armée napoléonienne. À 86 ans, Charles Plymell, aujourd'hui retranché à Cherry Valley, dans l'État de New York, est peut-être le dernier d'entre eux. Né au Kansas en 1935, puis basé à Wichita, Texas, Plymell enquille les petits boulots, abuse des dopes les plus variées (avec un penchant prononcé pour la benzédrine) et arpente la 66 durant les années 1950, entre deux orgies gratinées, sur fond de Chet Baker et de Bo Diddley, avant de découvrir la littérature, et de commencer à écrire. Installé à San Francisco dès 1962, Plymell fédère autour de son appart d'Haight-Ashbury des poètes de la Beat Generation, Neal Cassady et Allen Ginsberg en tête, publie des dizaines de revues underground (*The Last Time, Now*…), et découvre de nouveaux talents, comme un certain Robert Crumb. Ce livre autobiographique, à mi-chemin entre *Le Festin nu* de Burroughs et les aventures des Freak Brothers, illuminé par une prose "hobohémienne" imbibée de LSD, publié en 1971 aux États-Unis (mais resté longtemps inédit en France), est le précieux témoignage d'une époque, et surtout un authentique joyau de la littérature underground. P.B.

Le Dernier des mocassins
AUTEUR Charles Plymell
ÉDITIONS 10/18
★★★½

EN 1973, pour faire face à d'immenses frais de rénovation, le conservateur du château de Versailles a l'idée d'organiser une confrontation opposant, lors d'une soirée de prestige, les plus grands couturiers français (Saint Laurent, Givenchy, Cardin…) à de jeunes créateurs américains (Bill Blass, Ann Klein, Halston…). Le "combat" a lieu dans le majestueux décor du théâtre Gabriel du château de Versailles, le 28 novembre 1973. Devant le gratin de la jet-set internationale, les Français ouvrent le feu. Sur une mise en scène de Jean-Louis Barrault, et des interventions de Zizi Jeanmaire, Jane Birkin et Joséphine Baker, les défilés se succèdent, célébrant une tradition française de bon aloi. Puis les Américains débarquent, patronnés par Liza Minnelli, sono à fond sur du disco, avec des collections reflétant une folle énergie et une vibrante créativité. Et le public chavire… Ce livre passionnant raconte en détail les coulisses de cette nuit incroyable, véritable "coup d'État" où le centre de gravité de la mode et du luxe a soudain basculé. P.B.

La Bataille de Versailles
AUTEUR Robin Givhan
ÉDITIONS Séguier
★★★

L'Escadron noir
AUTEUR William Riley Burnett
ÉDITIONS Actes Sud
★★★½

DANS LES SUPPLÉMENTS du DVD de *L'Escadron noir*, de Raoul Walsh, Bertrand Tavernier avoue n'avoir jamais lu le roman de William Riley Burnett à partir duquel le film a été réalisé, en 1940. Deux ans après sa disparition, ce fameux roman signé de l'auteur de quelques-uns des plus grands polars américains (à commencer par *Asphalt Jungle*), mais aussi de mythiques westerns (*Terreur Apache*, *Mi-Amigo*, *Saint Johnson*…), trouve enfin son édition française, grâce à Thierry Frémaux, dans la fabuleuse collection, "L'Ouest, le vrai", dédiée à la littérature western, que le réalisateur de *L'Horloger de Saint-Paul* ou de *Coup de Torchon* a dirigée pendant une bonne dizaine d'années. Pour les fans du genre ! P.B.

8 SEPTEMBRE 1900. La journée s'annonce radieuse sur la ville en plein développement de Galveston, Texas, considérée par beaucoup comme "le New York du Golfe". Pourtant Isaac Cline, responsable de la station météo locale, sent que quelque chose cloche. Un peu plus tard, la ville sera quasi totalement engloutie par un ouragan dantesque, faisant près de 600 morts. Dans ce livre sidérant aux allures d'un roman à suspense, l'écrivain Erik Larson, expert en saisissantes reconstitutions historiques, revient en détail, sur cette catastrophe naturelle, considérée comme la plus meurtrière de l'histoire américaine. À lire entre deux canicules et une inondation. P.B.

Une Histoire vraie
AUTEUR Erik Larson
ÉDITIONS Le Cherche Midi
★★★½

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Anthony Hopkins joue le rôle du fabuleux grand-père. Sa prestation vaut à elle seule le déplacement.

Cinéma

GRAY'S ANATOMY...

Remontant aux sources de sa vocation comme de ses convictions, le film le plus personnel de James Gray est sans doute aussi son œuvre la plus politique.

PAR SOPHIE ROSEMONT

ILS SONT TOUS DEUX ASSIS sur un banc, regardant une fusée en carton s'envoler. Le petit-fils ne sait pas que la mort rôde, et raconte à son grand-père la difficulté d'être élève dans un collège Wasp où les Trump s'invitent régulièrement. Chétif, roux, juif, incapable de mettre sa cravate correctement et considéré comme "lent" en cours, il n'est pas à sa place. Pourtant, c'est ce que sa famille voulait pour lui, son aïeul le premier. Lequel lui assène, chapeau mou vissé sur le crâne – celui que portait le propre grand-père de James Gray – le regard fatigué mais la voix ferme : *"Sois un mensch ! Si tu vois ces schmucks s'en prendre aux Noirs et aux Hispaniques, lève-toi et riposte."* Ce fabuleux grand-père, c'est Anthony Hopkins, dont la performance vaut à elle seule le déplacement. Quant au décor, le Queens des années 1980, il est au cœur de ce nouveau film de James Gray, parti à la recherche de l'enfant qu'il a été, ébauche de l'homme qu'il est devenu. *"Mes parents se croyaient suffisamment lucides pour faire la différence entre mythe et réalité*, écrit le réalisateur dans les notes d'*Armageddon Time*, *mais je les ai vus se débattre avec les limites inhérentes à un système construit sur l'illusion d'une société sans classes."* Ainsi, on n'a pas seulement affaire aux *400 Coups* version James Gray, ici, mais à un film qui raconte également l'impossibilité du rêve américain, y compris pour une famille blanche new-yorkaise, mais issue de l'immigration, juive et démocrate. Si Paul, joué à lui incarné par le formidable Jaylin Webb. Il vit seul avec sa grand-mère malade, ignoré par les institutions scolaires et sociales. Leur amitié va être violemment confrontée au racisme systémique, et faire grandir Paul en dépit de l'autorité paternelle et de la protection maternelle – paradigmes qu'il n'a cessé d'interroger depuis ses débuts. On retrouve également les figures grand-paternelles de *The Immigrant*, et le cadre d'un New York qu'il continue d'explorer à travers quartiers et époques.

Le soin apporté à la reconstitution ici est digne de la réputation de Gray, qui s'entoure de complices, comme le brillant directeur de la photographie, Darius Khondji, qui nous transporte littéralement dans le Queens de 1981. Gray ne pose pas un regard tendre sur le pré-ado qu'il a été dans le récit d'apprentissage qu'est *Armageddon Time*. Il le laisse se débattre, avec toute son ignorance, face aux thématiques qui se croisent : la transmission, l'amitié, la perte, l'échec dans un monde où il faut à tout prix réussir. Tout en brossant le quotidien du "Paul" qu'il fut, Gray affirme plus clairement que jamais ses convictions politiques. L'élection de Ronald Reagan et l'activisme outrancier de la famille Trump annoncent notre propre époque, qui n'a jamais semblé aussi fragile face aux démons populistes et fascistes. Le pire peut revenir, entend-on ici. Alors qu'il est à nos portes, *Armageddon Time* n'en résonne que plus fort. ●

Armageddon Time

SORTIE 9 NOVEMBRE

RÉALISATION James Gray

Banks Repeta, Anthony Hopkins, Anne Hathaway

★★★★

par l'épatant Banks Repeta, est insupportable lors des repas de famille, où l'on crie autant que l'on mange, il se radoucit avec son ami Johnny, un jeune garçon noir, quant

FRUIT DE CONFLITS

Amsterdam

SORTIE 2 NOVEMBRE

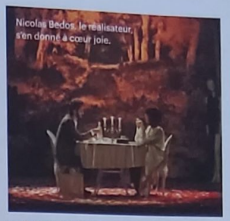
RÉALISATION David O. Russell

CASTING Christian Bale, Margot Robbie, John David Washington...

★★★½

D'ÉVIDENCE, le gars s'est fait plaisir, tant, aux noms cités ci-contre, il convient d'ajouter au casting ceux d'Anya Taylor-Joy, Rami Malek, Robert De Niro, Zoe Saldaña, Mike Myers, Michael Shannon, Chris Rock, Matthias Schoenaerts, Taylor Swift (furtivement, pour cette dernière)... Le gars, c'est bien sûr David O. Russell, réalisateur "qui pèse" suffisamment à Hollywood pour pouvoir convaincre de la judiciosité (comment ça, ça ne se dit pas ?) d'un projet aussi flamboyant que cet *Amsterdam*. On imagine pourtant les sueurs froides des producteurs divers et variés ayant eu en main le scénario touffu à souhait et partant volontiers dans tous les sens – mais pour retomber sur ses pieds quand même, assez logiquement et inextricablement. Blessures de guerre (la première, la "Grande", celle de 14-18), physiques comme morales, des années folles (1933 ici) qui se sont mangé le krach boursier en pleine tronche, montée de nauséabondes idéologies accueillies à bras ouverts par certains pontes industriels, O. Donnell ne s'interdit rien, ne se limite en rien, l'environnement Art déco ajoutant à la frénésie d'idées et de rythmes qu'il a cherché à mettre en place. Et/ou en formes. Toujours au bord du précipice du "too much" mais sans jamais y sombrer. XAVIER BONNET

De gauche à droite, Anya Taylor-Joy, Rami Malek, Christian Bale, Margot Robbie et Robert De Niro.



Nicolas Bedos, le réalisateur, s'en donne à cœur joie.

LE VRAI DU FAUX

Mascarade

SORTIE 7E NOVEMBRE

RÉALISATION Nicolas Bedos

CASTING Pierre Niney, Isabelle Adjani, Marine Vacth, François Cluzet

★★★

D'ÉVIDENCE, le gars s'est fait plaisir avec un casting impressionnant – Niney, Adjani, Cluzet –, auquel il conviendra d'ajouter Laura Morante, Emmanuelle Devos, Charles Berling... Le gars, c'est Nicolas Bedos, réalisateur dont les deux précédents "méfaits" ont imposé une patte, une signature, que l'on y souscrive ou pas. De ce *Mascarade* enquillant à loisir les faux-semblants et les coups dans le dos, avec une Côte d'Azur "hors sol" pour cadre, c'est d'ailleurs lui qui en parle le mieux, du moins qui en a déniché une excellente définition : *"C'est l'histoire d'un paumé entretenu par des femmes plus âgées et qui va tomber raide dingue d'une paumée entretenue par des types plus âgés, leur aventure débouchant sur une manipulation amoureuse. C'est aussi l'histoire d'une guerre sourde entre les sexes et les générations."* Dans ce grand huit de sentiments éviscérés, d'ambitions aveuglantes et de vanités exacerbées, ce sont avant tout les femmes que Bedos filme à merveille, toutes générations cette fois, qu'elles tiennent les premiers rôles (Adjani, Vacth) ou ne se résolvent pas – ou plus – à rester les victimes (Devos, Morante). Une mascarade retorse à souhait ! X.B.

JOYEUSE TROUPE

Les Amandiers

SORTIE 16 NOVEMBRE

RÉALISATION Valeria Bruni Tedeschi

CASTING Nadia Tereszkiewicz, Sofiane Bennacer, Micha Lescot

★★½

COMMENT, à la fin des années 1980, en pleine épidémie du sida, alors que Tchernobyl explose non loin, des jeunes comédiens ont tous pu se faire un nom : Agnès Jaoui, Valeria Bruni Tedeschi, Vincent Pérez, Bruno Todeschini, Thibault de Montalembert, Eva Ionesco... ? Parce qu'ils ont tous réussi à rentrer à l'école des Amandiers, à Nanterre, alors menée par Patrice Chéreau et Pierre Romans. Très vite, ils enflamment les écrans en sus des planches, mais pour cela, ils brûleront leur vie. C'est l'intensité d'une jeunesse qui croit fort au pouvoir du jeu, vivant son quotidien avec la même inconscience, que dévoile ici Valeria Bruni Tedeschi, dont c'est le meilleur film. Le plus relevé, le plus abrupt, le plus cruel aussi. Ici, elle se raconte encore, mais à travers l'enjeu du théâtre : ses choix, ses renoncements, son ingratitude parfois. En tête d'un casting épatant, l'enfiévrée Nadia Tereszkiewicz, remarquée dans *Seules les bêtes* et la série *Possessions*. Autour d'elle, Clara Bretheau, Vassili Schneider, Micha Lescot, Sofiane Bennacer ou encore Louis Garrel – dans le rôle de Chéreau, dont le spectre illumine chaque scène. S.R.

Nadia Tereszkiewicz et Sofiane Bennacer.

La trame ? Le tournage d'un porno dans une ferme isolée, au Texas.

X

SORTIE 2 NOVEMBRE

RÉALISATION Ti West

CASTING Mia Goth, Jenna Ortega, Brittany Snow, Scott "Kid Cudi" Mescudi

★★★

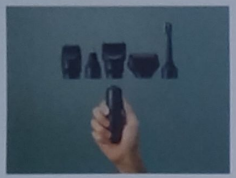
Coïts interrompus

PAS FACILE de marquer sa différence avec un slasher, tant le genre a déjà été largement... saigné. La trame de base – un tournage de film porno dans la dépendance d'une ferme isolée du Texas, qui ne va pas franchement réussir à ses divers protagonistes – n'est pas ce qui permettra à *X* de clamer l'originalité. En revanche, accumuler les clins d'œil – crevé ou pas – au vintage 70's des Tobe Hooper (*Massacre à la tronçonneuse*, *Le Crocodile de la mort*) ou Wes Craven (*La Colline a des yeux*) jouera davantage en sa faveur. Sans compter qu'un film qui intègre une reprise acoustique de "Landslide", de Fleetwood Mac, dans son scénario – en plus de Moon Martin et Blue Öyster Cult dans sa BO – ne peut pas avoir mauvais fond. Dans un double rôle – on ne dévoilera pas le second –, Mia Goth s'en sort haut la main. Dans tous les sens du terme... X.B.

INFO S'IL CHERCHE À RAPPELER LE TEXAS RURAL DES ANNÉES 1970, C'EST EN NOUVELLE-ZÉLANDE QU'A ÉTÉ TOURNÉ LE FILM. À CETTE ZONE, À CAUSE DE LA PANDÉMIE COMPLIQUANT ALORS LES TOURNAGES INDÉPENDANTS AUX ÉTATS-UNIS.

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

Super-trend



Panasonic Multishape
Tondeuse, rasoir ou brosse à dents, cet astucieux accessoire de soins masculin offre une polyvalence inédite grâce à ses têtes interchangeables. Compact et léger, il est livré avec une pochette de voyage et ne vous quittera plus pendant vos déplacements.
À partir de 70 €

Sac à dos Deuter Amager
Étanche, ce sac vélo offre jusqu'à 30 l de stockage. Son système Airstripes assure une circulation de l'air pour garder le dos sec, et il dispose de bretelles ergonomiques, d'une sangle de poitrine réglable et de stabilisateurs de hanches ajustés pour garantir un excellent maintien. **190 €**

Bottines à talons Jules & Jenn
Fabriquées main au Portugal, ces bottines à talons en cuir lisse se déclinent dans quatre coloris. Elles offrent un style hivernal élégant en allongeant la silhouette, tandis que la hauteur de talon et la cambrure garantissent le confort pendant toute la journée. **145 €**

Hi-gadget

Lynk & Co 01
Un SUV qui peut rapporter gros

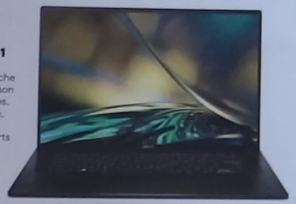
Premier modèle de la jeune marque du groupe chinois Geely (Volvo, Polestar, Lotus, Proton), ce SUV hybride rechargeable toutes options (il est équipé d'un toit ouvrant vitré panoramique, de sièges chauffants, de la conduite autonome de niveau 2 ou encore d'un système audio Infinity) peut être acheté comptant ou loué. Les 550 euros par mois sans engagement comprennent l'entretien dans le réseau Volvo et l'assurance. Il est également possible de sous-louer la voiture aux autres membres de la communauté, et de diminuer d'autant ses mensualités. Voire de gagner de l'argent si vous êtes disposé à mettre souvent votre voiture à disposition. Le 01 offre une bonne habitabilité, avec notamment un coffre de 466 litres. En attendant une version 100 % électrique, le 3-cylindres de 180 ch est associé à un moteur électrique pour une puissance totale de 261 ch. La batterie de 14.1 kW permet de parcourir environ 70 km en mode tout électrique. Très maniable, le SUV offre de belles accélérations, mais le freinage manque de progressivité. Quoi qu'il en soit, le Lynk & Co 01 est un cas à part dans le monde de l'automobile, et une petite marque qu'il faudra surveiller de près. **À partir de 41500 € ou sur abonnement**

Suzuki S-Cross hybride
En toute sobriété

Le SUV familial de Suzuki s'offre une nouvelle motorisation hybride à côté de la version 48V, qui reste au catalogue. Au programme, un 4-cylindres 1.5 couplé à une transmission robotisée, associée à un moteur électrique de 24 kW/56 Nm. Entraînant directement un des arbres de transmission, il est alimenté par une batterie de 0,846 kWh. Le système est surtout efficace à basse vitesse et permet de rouler en électrique sur 2 ou 3 km. Si le système se traduit par une prise de poids de 80 kg et la perte de 137 l dans le coffre, il offre une économie substantielle de carburant pour une 4 roues motrices : nous n'avons jamais dépassé les 5,7 l/100 km durant notre essai. Léger, le véhicule offre un bel agrément et dispose de quatre modes de conduite, dont un "Sport" qui permet de profiter du couple offert par l'assistance du moteur électrique. La version deux roues motrices se montre tout aussi efficace, et les palettes au volant compensent sa boîte bien trop lente. Reste un tarif qui est relativement élevé pour la marque, malgré un équipement très riche. Cette dernière faisant face à des concurrents mieux placés en termes de puissance et de finitions.
À partir de 31890 €

Noël is coming!

Une sélection de quelques nouveautés tech qui pourront figurer en bonne place sous le sapin.



Acer Swift Edge SFA16-41
Avec son châssis ultrafin en magnésium-aluminium, ce PC affiche un poids plume de 1,17 kg malgré son grand écran Oled 4K de 16 pouces. L'idéal pour travailler en mobilité, d'autant qu'il embarque toutes les technologies récentes et 4 ports USB. **À partir de 1299 €**

EcoFlow Delta 2
Portable et connectée, cette batterie de 1 kWh dispose de nombreux ports pour alimenter n'importe quel appareil pendant des heures, y compris un frigo ou une TV. 50 min. suffisent pour retrouver 80 % de capacité, tandis que sa technologie LFP garantit sa longévité. **1199 €**

Samsung HW-Q800B
Non contente de délivrer une excellente qualité audio, cette barre de son offre une large compatibilité avec la plupart des codecs, dont le DTS-X. Simple à installer, elle bénéficie aussi du Dolby Atmos Sans fil, d'Apple AirPlay 2 et des assistants vocaux Google et Amazon. **799 €**

GoPro Hero11 Black
La plus célèbre des mini-caméras s'offre un nouveau capteur plus lumineux, avec un champ de vision vertical et un grand-angle inédit. Le tout avec des vidéos HDR jusqu'en 5,3K à 60 images par seconde, ou en 4K à 120 par seconde. Impressionnant. **À partir de 349,98 €**

Bose QuietComfort Earbuds II
Plus petits, ces écouteurs associent une excellente qualité audio et une réduction de bruit active très efficace. Dommage que leur boîtier de recharge soit encore relativement gros, surtout quand on le compare à celui des concurrents directs, qui bénéficient en outre de la recharge sans fil. **299,99 €**

Apple AirPods Pro II
Non contents d'offrir une meilleure restitution audio, notamment dans les graves, ces écouteurs sans fil bénéficient d'une réduction de bruit encore améliorée. L'autonomie est en hausse et le boîtier de charge gagne un haut-parleur pour le retrouver facilement. **299 €**

Hot gadget

Apple iPhone 14 Pro
Des évolutions étonnantes

En apparence identique au 13 Pro, le nouvel iPhone est équipé d'un écran qui peut désormais afficher du contenu lorsqu'il est en veille. Il arbore de plus une astucieuse Dynamic Island, délivrant des informations contextuelles, qui masquent l'encoche en façade. L'écran Oled est plus lumineux avec une excellente colorimétrie. C'est un véritable bonheur que de l'utiliser pour regarder des photos et des vidéos. L'appareil photo gagne un capteur principal capable de proposer des clichés ProRaw de 48 Mpixels pour magnifier tous les détails. Le capteur avant est plus lumineux, tandis que les vidéos profitent de la stabilisation électronique avec l'Action Mode. En rognant dans l'image 4K 120 Hz, il délivre des vidéos 2,8K 60 Hz parfaitement stables. Également disponible avec 1 To de stockage, l'iPhone 14 Pro est malheureusement victime de l'inflation et de la chute de l'euro.
À partir de 1329 €

Des vidéos aériennes incroyables

Ce petit drone se pilote avec une facilité déconcertante. Il délivre pourtant des vidéos 4K impressionnantes grâce à son mode FPV : il est livré avec un casque qui permet de le manœuvrer comme si on était dans le cockpit. Une fois en main, son contrôleur réagit à vos mouvements, tandis qu'une gâchette permet de parfaitement doser les accélérations. Il suffit de suivre une cible pour passer dans les endroits les plus improbables en toute sécurité. Hyper-agile, l'Avata ne craint pas non plus les chocs grâce à la protection de ses hélices. Lors de notre test, il a continué de voler sans sourciller, même après avoir heurté des branchages. La batterie rechargeable assure 15 min. de vol environ. En revanche on repassera pour la discrétion, le drone étant relativement bruyant en vol. **À partir de 1149 €**

Jamie Lee Curtis

*La légende d'Hollywood nous parle d'*Halloween *et explique pourquoi elle n'aime pas donner de conseils.*

© ILLUSTRATION BY MARK SUMMERS

Est-ce vraiment la fin pour votre personnage de Laurie Strode, dans *Halloween*?
Je pensais que c'était la fin il y a des années. La dernière chose que je pensais refaire, c'était un film *Halloween*, et maintenant

> Jamie Lee Curtis est Laurie Strode dans *Halloween Ends*.

j'en ai fait trois en cinq ans. Ce qui est sûr, c'est que c'est la fin d'une trilogie. Mais cette année, c'est mon "anniversaire Beatles" *[64 ans, ndlr]*, et je me sens plus en vie que jamais. Pourquoi penser que je ne me sentirais pas encore plus en vie dans dix ans?

Pourquoi vous sentez-vous plus en vie que jamais?
Je réfléchis à écrire un livre qui s'appellerait "Meurs en vie". Je veux mourir en étant très créative. Ce moment de clarté quand vous comprenez que nous n'avez pas de temps à perdre, je l'ai eu à 60 ans. "*Si ce n'est pas maintenant, alors quand?*" Je suis une personne créative depuis mes 18 ans, et il y a beaucoup de choses dans ma tête qui ne sont jamais sorties. J'ai des idées de film. J'ai fait un court-métrage en Super 8 sur un botaniste dont la femme se fait manger par ses plantes d'intérieur. J'ai vraiment des conneries dans la tête! *[Rires]* Si je devais mourir sans faire sortir toute cette créativité, ce serait une vraie tragédie.

Un autre titre pour votre livre pourrait être votre réplique dans *Freaky Friday*: "*Fais de bons choix.*"
C'est la seule réplique dans toute ma vie que j'aie improvisée. C'était le premier jour de tournage. J'ai emmené ma fille de 15 ans au lycée, et pour je ne sais quelle raison, c'est sorti de ma bouche. Ce que ça veut vraiment dire, c'est "*Fais des choix courageux; amène tes idées dans le monde, ce sont les tiennes.*"

Votre carrière est longue de près de cinq décennies. À quel moment vous êtes-vous sentie établie?
Je ne crois pas que ce soit arrivé un jour. Je me plonge dans tout travail avec un œil neuf, l'esprit ouvert. Je ne comprends pas pourquoi je suis parvenue à le faire pendant si longtemps, mais ce n'est pas mon rôle: mon travail, c'est de le faire, c'est tout. J'ai eu la grande chance de pratiquer dans toutes sortes de domaines. Des choses bien, des choses mauvaises, du commercial, des échecs, des choses très médiatisées, des choses qui ne le sont pas du tout. Des pubs à la télé pour des yaourts qui vous font faire caca...

Est-ce vrai que durant le tournage de *Perfect* (1985) dans lequel vous jouez une professeure d'aérobic, vous faisiez quatre heures d'exercice par jour?
Non. La vérité, c'est que je ne faisais pas vraiment d'exercice. Je ne mangeais pas beaucoup, mais l'exercice, ce n'est pas mon truc.

Quel est le meilleur conseil que vous ayez reçu?
Je n'aime pas donner de conseils, parce qu'en donner, c'est être hostile. Vous partez du principe que vos idées sont meilleures que celles d'un autre.

Qu'aimeriez-vous dire à la jeune Jamie Lee Curtis?
D'instinct, j'essaie toujours de faire une blague, et mon autre instinct est de pleurer. Parce qu'être jeune a été vraiment dur pour moi. Je dirais... prépare-toi à être à l'aise avec le fait d'être seule. Quand on est jeune, on n'est jamais seul. Quand on devient adulte, on se retrouve très souvent seul avec son esprit et ses pensées.

Dans cette récente trilogie *Halloween*, vous prouvez qu'on peut être plus âgée à Hollywood tout en restant une dure à cuire.
Je faisais la promotion d'Halloween, en 2018, quand une statistique est tombée: c'était le film le plus rentable avec une femme de plus de 50 ans dans le rôle principal. Ce n'est pas comme si j'avais été une féministe active toute ma vie, mais c'était un moment de fierté pour moi. J'ai aussi vu un même dans lequel je fais un nouvel *Halloween* à 80 ans, et c'est drôle. Nous verrons bien si j'y arrive. Jane Fonda l'a fait, alors peut-être que j'ai une chance.

ANGIE MARTOCCIO

Centre Pompidou
Exposition | 20 octobre 2022 – 23 janvier 2023
Evidence
Soundwalk Collective & Patti Smith
MINISTÈRE DE LA CULTURE
Avec le soutien de RIMOWA uoomo
En partenariat média avec arte RollingStone
Réservation obligatoire sur centrepompidou

Bowers & Wilkins

‘J’aime l’aspect brut des choses.
Trouver l’humanité dans la musique
est passionnant.’

Moses Boyd

Casque sans fil Px8

Écoutez davantage ce que l’artiste voulait
avec le nouveau casque Px8.
Chaque souffle, chaque battement.
Ressentez le son authentique.
Écoutez tout. **Hear true.**

bowerswilkins.com